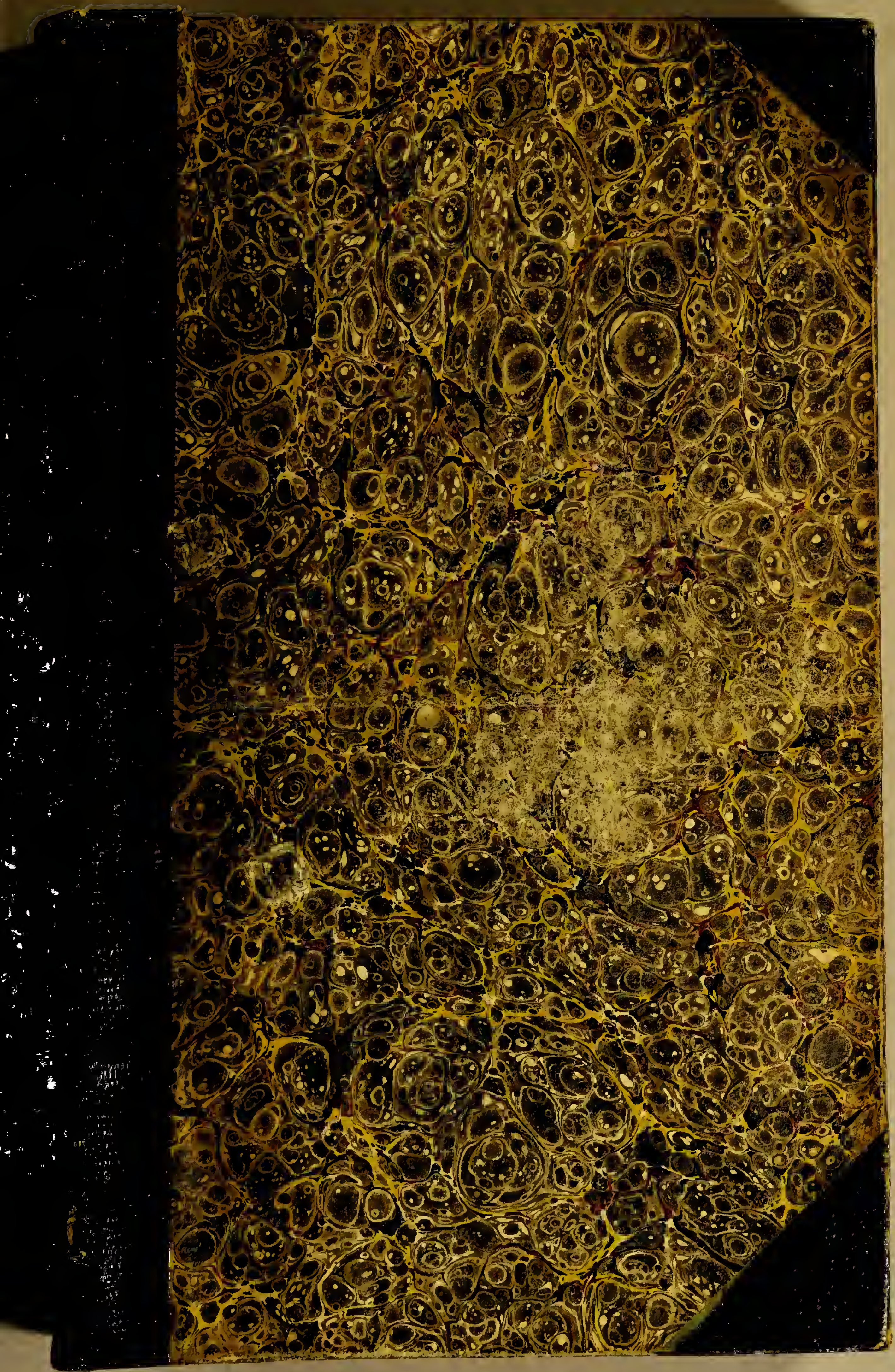



GAUDEO

# HISTOIRE
## GÉNÉRALE
# DE L'AMÉRIQUE
## DEPUIS SA DÉCOUVERTE.

*TOME SEPTIEME.*

# HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

*QUI comprend l'Histoire Naturelle, Ecclésiastique, Militaire, Morale & Civile des contrées de cette grande partie du Monde.*

PAR le R. P. TOURON, de l'Ordre des Freres Prêcheurs.



*TOME SEPTIEME.*



*A PARIS;*

Chez JEAN-THOMAS HÉRISSANT, fils, rue Saint Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. LXVIII.

*AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.*



# HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'AMÉRIQUE, DEPUIS SA DÉCOUVERTE;

*Qui comprend l'Histoire Ecclésiastique, Militaire, Morale & Civile des contrées de cette grande partie du monde.*

## QUATRIEME PARTIE.

## LIVRE PREMIER.



CE qui a été dit dans les quatre derniers Livres de cette Histoire, doit nous faire admirer en même tems les miséricordes du Seigneur sur les peuples de l'Amérique, & la fidélité de ces anciens Idolâ- I. Grace de vocation à la foi.

tres à répondre à la grace de la vocation, dès que la lumière de l'Evangile a commencé à briller à leurs yeux.

II. Quelle a été jusqu'au seiziéme siecle, & peut-être depuis le Déluge, la Religion de tous les peuples de l'Amérique.

Leurs ancêtres, dans une longue suite de siecle, avoient également ignoré & le nom de Jesus-Christ, & l'unité ou l'existence du vrai Dieu. Religieux cependant jusqu'à la superstition, ils prodiguoient à l'envi leur encens à de chimériques divinités, que leur imagination aimoit à se forger, ou que la malice de satan offroit à leur culte sacrilége. Ce n'étoit par-tout qu'à des génies malins & reprouvés, ou à des muettes Idoles, que ces Sauvages adressoient leurs prières & leurs vœux; c'étoit en leur honneur qu'ils faisoient couler tous les jours le sang des victimes de toute espèce. Toutes les horreurs, toutes les impiétés du Paganisme, que les Apôtres & leurs Disciples avoient eu à combattre dans l'étendue de l'Empire Romain & dès le premier siecle de l'Eglise Chrétienne, formoient encore dans le seiziéme le corps de Religion pour toutes les Nations du

Nouveau Monde. Elles ne se distinguoient les unes des autres que par les noms & le nombre de leurs Dieux ou Déesses, par les propriétés que ces Gentils leur attribuoient, & par la qualités des sacrifices plus ou moins inhumains qu'ils leurs offroient. L'extravagance & l'impiété du culte étoient toujours les mêmes parmi la multitude des peuples abusés.

III. Affreux spectacle, que tout ce Continent présente d'abord aux premiers Européens qui y aborderent.

Les premiers Conquérans, ainsi que les Missionnaires qui les accompagnoient ou qui les précédoient quelquefois, ne virent pas autre chose dans les différentes contrées d'un pays qu'on peut bien appeller immense, en se bornant même à ce qui en a été découvert jusqu'ici. Point de Ville, ni de Bourg ou Bourgade, qui n'eût ses Temples fort élevés, toujours remplis d'ossemens épars; ses autels continuellement fumans du sang des victimes, & ses troupes de sacrificateurs, dont la tête & les mains toujours ensanglantées, annonçoient leur profession & inspiroient l'horreur.

IV. Pendant tout

Tel fut le premier spectacle qui

le tems de la conquête du Mexique, Cortez se vit toujours environné d'Idoles & d'idolâtres, alliés ou ennemis.

dut frapper l'esprit de Fernand Cortez, lorsqu'à la tête de sa petite armée, & suivi de ses deux Chapelains, (Jean Diaz & Barthelemi d'Olmedo) il pénétra dans le grand Empire de Mexique. Si le nombre, ainsi que la variété des idiomes & la diversité peut-être encore plus grande des caractères parmi ces peuples sauvages, lui causerent autant d'embarras que d'étonnement, depuis Tabasco jusqu'à la Ville impériale, l'égarement général de tous, en fait de religion, fut un autre objet encore plus capable d'épuiser ses réflexions. Pendant les quatre ou cinq années, toutes employées à faire sa conquête ou à l'affermir par les armes, Cortez ne se trouva environné que d'Idoles & d'Idolatres, ennemis ou alliés.

V.
Prodiges de la prédication de l'Evangile au moment que le bruit des armes ne se fait plus entendre.

Mais au moment que le tumulte de la guerre cessant, la trompette évangélique se fit entendre à ces mêmes peuples; quelle heureuse révolution ne vit-on pas! quelle douce consolation pour des cœurs chrétiens! Nous en avons marqué l'époque en l'année 1524; le Leç-

teur peut auſſi avoir obſervé quels furent depuis les progrès de la foi dans tous ces pays ; & en quel état s'y trouvoit le Chriſtianiſme après 40 ou 50 années de prédication. On a eu le plaiſir de le voir toujours & plus étendu & plus floriſſant par la bénédiction du Maître de la moiſſon, par le zèle vigilant des Evêques, par les travaux aſſidus des ſaints Miſſionnaires, tant Eccléſiaſtiques que Religieux; par la ſainteté de l'exemple & le mérite des prières de quelques pieux Solitaires, qui du fonds de leur retraite répandoient au loin la bonne odeur de Jeſus-Chriſt, & faiſoient des converſions.

VI. Attentions de la Providence ſur l'Amérique Chrétienne.

Si la cupidité, la ſoif des richeſſes ont quelquefois cauſé du trouble & du ſcandale, ſi les Conquérans ou les Gouverneurs dans quelques contrées, ſont devenus quelquefois les injuſtes oppreſſeurs de ces nouveaux Chrétiens, dont ils devoient être les protecteurs & les peres ; les Rois Catholiques n'ont jamais manqué de réprimer leurs entrepriſes, & de punir leurs excès lorſqu'ils en ont été avertis.

VII. Elle ne connoît point ces monſtres qui enfantent les héréſies & les ſchiſmes.

Au reſte, ce n'eſt pas une petite faveur du Ciel, que l'Egliſe de l'Amérique ait été exempte juſqu'à nos jours des deux plus grands fléaux, par leſquels l'enfer avoit tenté d'ébranler les fondemens de l'Egliſe primitive, preſque dès ſon berceau: je parle des héréſies, des ſchiſmes, & de leurs auteurs, de ces hommes corrompus & corrupteurs, les Ebbion, les Cerinthe, les Marcion, les Manez, les Montan, &c. les Tyrans avec toute la terreur de leur puiſſance, & les Philoſophes Payens avec toutes les ſubtilités de leur dialectique, ont fait bien moins de tort à la pureté du Chriſtianiſme, que ces prétendus Chrétiens par la perverſité de leurs dogmes inſenſés; l'ambition les avoit fait naître, & l'orgueil les a perpétués. Les erreurs de quelques-uns ſubſiſtent encore dans des ſectes nombreuſes, que la longueur des ſiecles n'a pu éteindre.

VIII. Précautions priſes d'abord par la Reine Iſabelle de Caſtille.

De ſemblables monſtres ne furent jamais connus dans l'Amérique chrétienne. Il eſt juſte d'en donner toute la gloire à Dieu, en obſervant que la pieuſe Reine Iſabelle de Caſtille

a bien contribué à cette félicité, lorſqu'elle a ſévérement fermé l'entrée du Nouveau Monde, & aux Juifs & à tous les Sectaires connus pour tels. La même défenſe s'étendoit encore aux Negres, de quelque Nation qu'ils puſſent être. De juſtes raiſons ont fait lever depuis cette défenſe, quand l'extinction preſque entière & trop précipitée des Indiens dans l'Iſle de Saint-Domingue & dans quelques autres Contrées, y a rendu le ſervice des Negres d'une néceſſité indiſpenſable. On fit encore réflexion, que la condition de ces miſérables, leur éducation, & la portée de leur eſprit ne donnoient pas lieu de craindre qu'on vît jamais des Noirs eſclaves tranſformés en héréſiarques.

IX. Une démarche de Charles-Quint n'eut pas les ſuites qu'on pouvoit appréhender.

On auroit pu craindre d'autres ſuites d'une démarche qu'on reproche à l'Empereur Charles-Quint, qui avoit cédé pour un tems la belle Province de Venezuëla à quelques Allemands Luthériens. Mais ces Marchands Militaires n'eurent ni le loiſir, ni peut-être la penſée de porter quelque Religion dans un pays dont ils n'a-

voient acheté l'entrée que pour y amaſſer des richeſſes, & ſe dédommager avec uſure de celles qu'ils avoient avancées au Souverain. Si leurs rapines & leur cruauté firent un grand nombre de malheureux chez les Indiens, une ambition ſans meſure en leur faiſant oublier les conditions du Traité, les mit aux priſes avec les Officiers Eſpagnols. On les vit donc paſſer comme un torrent qui ravage tout, & qui diſparoit ſans laiſſer d'autres traces que celles d'une dévaſtation générale. Nous en avons dit quelque choſe dans la première Partie de cet Ouvrage.

X.
Concert des deux Puiſſances en faveur de cette Egliſe naiſſante.

Nous verrons ici, avec un nouveau plaiſir, le concert des deux Puiſſances en faveur de l'Egliſe de l'Amérique, & la plus grande attention, tant des Rois Catholiques que des Evêques, à favoriſer le progrès de l'Evangile & le repos des Indiens, en écartant avec ſoin tout ce qui pouvoit nuire à l'un ou à l'autre. Nous verrons que ſi l'application des Miſſionnaires à avancer l'œuvre du Seigneur, étoit toujours la mê-

me, le Ciel continuoit auſſi à répandre ſes bénédictions ſur leurs travaux ; les Indiens & les Eſpagnols, les anciens & les nouveaux Chrétiens nous donneront plus d'un ſujet d'édification. Nous en avons la preuve dans l'Hiſtoire abregée de l'Epiſcopat de Don Diegue Romano, qui remplit le Siege d'Angelopolis depuis l'an 1577 juſqu'en 1607.

XI. Long & glorieux Epiſcopat de Don Diegue Romano, Evêque de la ville des Anges ou d'Angelopolis.

Don Diegue Romano, natif de Valladolid, avoit pris ſes degrés dans l'Univerſité de Salamanque, & poſſédoit une Dignité avec un Canonicat dans le Chapitre de Grenade, lorſqu'il fut promû à l'Evêché de la ville des Anges après la mort de Don Antoine Ruis de Moralès. Ayant été ſacré par le Cardinal Diegue d'Eſpinoſa, Sa Majeſté Catholique le nomma encore Viſiteur du Vice-Roi de Mexique, de l'Audience de Guadalaxara, & des Officiers Royaux de la Nouvelle-Eſpagne. Ce n'étoit point un ſimple titre d'honneur, c'étoit une commiſſion non moins onéreuſe qu'importante : commiſſion cependant

Th. Eccl. p. 91.

qui marquoit en même tems la vigilance du Monarque pour le bon gouvernement de l'Amérique, & sa confiance aux talens connus du Prélat. L'Eglise & les Peuples en recueillirent les fruits. Mais Romano n'oublia point, qu'il devoit les premiers soins de la sollicitude Pastorale au troupeau qui lui étoit spécialement confié.

XII. D. Bernard Villagomez, son Prédécesseur, avoit gouverné saintement cette même Eglise.

Il y avoit peu d'années que le Siege Episcopal avoit été transféré de la ville de Tlascala à celle des Anges nouvellement bâtie par les Espagnols. Don Bernard de Villagomez, son premier Evêque, prit possession de cette Eglise dans le mois de Février 1559; & il la gouverna toujours avec tant de vigilance, de zèle, de paix, & une si grande effusion de charité, qu'il se concilia la confiance & l'amour de tous, soit Espagnols ou Indiens. Aussi sa mort fut-elle sincerement pleurée de tous, lorsqu'il plût au Seigneur de couronner ses travaux. C'est ce que nous lisons dans une Lettre que le Chapitre de la Cathédrale écrivit au Roi Catholique Phi-

lippe II, pour annoncer cette mort. En voici la traduction.

» Le troisiéme de ce mois de » Décembre 1570, nous avons eu » le malheur de perdre notre Evê- » que Don Bernard de Villagomez: » perte que cette ville des Anges & » tout le Diocèse de Tlascala ont » ressentie, & ressentent encore » cruellement. C'étoit un vrai pere, » un véritable Pasteur que nous ai- » mions tous avec d'autant plus de » justice, qu'il se montroit lui-même » plein de bonté & de tendresse » pour toutes ses brebis. Mais si » cette mort est le sujet d'une afflic- » tion commune à tous les Diocé- » sains, nous ne craignons pas de » dire que l'affliction est beaucoup » plus sensible & plus accablante » pour les Ecclésiastiques qui com- » posent notre Chapitre, parce que » nous connoissions plus particulie- » rement tout le mérite de ce Pré- » lat, l'exemple & le modèle des » Evêques, qui joignoit, avec un » grand fonds de charité, le zèle le » plus ardent pour tout ce qui con- » cerne la gloire ou le service de

XII
Illustre témoignage rendu après sa mort.

» Dieu & la ſainteté de ſon Culte ?
» Notre douleur ne ſçauroit être
» adoucie que par l'eſpérance qu'il
» plaira à Votre Majeſté de nous
» donner bientôt un Succeſſeur qui
» lui reſſemble, &c. (1).

Cette Lettre, en date du 30 Décembre 1570, avoit été précédée par une autre du 20 du même mois, écrite au nom de la ville d'Angelopolis, ſouſcrite par ſept Corregidors & par le Greffier de l'Hôtel-de-Ville.

XIV. Demande de la ville d'Angelopolis refuſée.

Nous avons remarqué ailleurs, que la Cour de Caſtille n'aimoit pas qu'on prévînt ſon choix, en

Th. Eccl. p. 90.

(1) *Haſentido mucho ſu muerte eſta ciudad de la puebla de los Angeles, y obiſpado de Tlaſcala ; porque a todos era Padre piadoſo, y todos, con razon, le amavan mucho ; y los que mas lo ſentimos, ſomos los Capitulares de eſta Igleſia, porque perdimos Prelado benigno, zeloſo de la honra de Dios, y ſingular exemplo de Prelados, y ſu muerte ſe ſentir à mucho mas, ſino tuvieramos eſperança, de que V. Majeſtad nos hara una gran merced, en darnos ſucceſſor tal, que ſea muy parecido al difunto. Y eſta data de la carta en treinta de Diziembre del anno de 1570.*

proposant le sujet qu'on desiroit avoir pour Evêque; & nous en trouvons ici une nouvelle preuve. La ville d'Angelopolis n'avoit pas craint de demander pour Pasteur le Pere Jean de Leon, Religieux de saint François, qui travailloit avec honneur dans le même pays depuis 26 ans, & qu'on avoit vu Archidiacre de la même Eglise. Son mérite & ses services connus parloient donc pour lui. Cependant le Conseil des Indes ou Sa Majesté Catholique, suivant d'autres maximes de Gouvernement, donna la préférence à Don Antoine Ruiz de Moralès.

XV. D. Antoine Ruiz de Moralès est d'abord nommé pour le Siége de Mechoacan, & bientôt après pour celui d'Angelopolis.

Il étoit Chantre de l'Eglise de Cordoue sa patrie, Religieux de l'Ordre Militaire de saint Jacques, Prédicateur célèbre, & Visiteur de l'Université d'Osuna, lorsque le Roi Philippe II le nomma à l'Evêché de Pascuaro, petite Ville de l'Amérique Septentrionale dans la Nouvelle-Espagne, au pied d'une montagne près du Lac de Mechoacan, à 40 lieues de Mexique au couchant; l'intempérie de l'air & la rudesse du climat furent une raison de transfé-

rer ce Siege ailleurs; & notre Prélat fut transféré à l'Eglise de Mechoacan, Capitale du Pays. Le saint Pape Pie V avoit donné les Bulles pour cette translation en 1566; & à la représentation de Sa Majesté Catholique, il en accorda d'autres l'an 1571, pour transférer encore Don Ruiz de Moralès au Siege d'Angelopolis, dont il ne prit cependant possession que dans le mois d'Octobre 1573.

XVI. Il le remplit avec honneur.

L'Auteur du Théâtre Ecclésiastique des Indes, qui rapporte ces faits sans entrer dans aucun détail des actions de cet Evêque, nous le représente comme un grand Prélat, toujours occupé à instruire ses brebis par l'exèmple & par l'enseignement, à les nourrir ou les soulager par ses abondantes aumônes, & à corriger les abus avec autant de sagesse & de modération, que de fermeté; sans bruit ni scandale, il réussit à redresser tout ce qui n'édifioit point (1).

---

Th. Ecc. p. 91.

(1) *Fue gran Prelado, y enseñô à sus ovejas con vida, dotrina, y limosnas, y sin*

On ne marque point l'année de la mort de cet Evêque ; mais il eſt permis de préſumer que, ſi l'arrivée de ſon illuſtre Succeſſeur Don Diegue Romano la ſuivit de près, tout le Diocèſe d'Angelopolis retrouva en lui un pere, & un Paſteur capable d'eſſuyer ſes larmes, & de lui faire oublier ſes pertes. Il ne ſe montra d'abord à ſon peuple que dans l'exercice des fonctions paſtorales ; les Indiens, comme la principale partie de ſon troupeau, profiterent les premiers de ſes inſtructions & de ſes libéralités qu'il ſçut proportionner à leurs beſoins : *A los Indios de ſu Obiſpado los conſolô con doctrina, y numeroſas Limoſnas.*

XVII. Bonté & libéralités de Diegue Romano envers les Indiens ;

Th. Eccl. p. 92.

L'Egliſe Cathédrale & la Paroiſſe de ſaint Joſeph lui doivent leur décoration & leur éclat. Il augmenta bien les revenus de la première ; il y fit ériger la magnifique Chapelle de ſaint Jacques, & donna de ſages ſtatuts à ſon Chapitre, tant pour le gouvernement ſpirituel que pour le

XVIII. Envers ſon Chapitre & la Paroiſſe de S. Joſeph ; fondations qu'il fait.

---

*ruido enmendô, y corrigio muchas coſas. Murio, y eſta ſepultado en ſu Igleſia.*

civil. Jusqu'alors la Paroisse de saint Joseph étoit comme deserte ; le vigilant Prélat trouva moyen d'y attirer des habitans, & il enrichit la même Paroisse d'un établissement qu'on appelle le College des Demoiselles de qualité : *Poblò la Parrochia de S. Joseph, y un Colegio de Donzellas nobles.*

Ibid.

XIX. Autres qu'il favorise.

Avec la même générosité il contribua à la fondation de plusieurs Monastères, tant dans la Ville que dans le reste du Diocèse, afin de procurer & plus de secours spirituels aux Fidèles, & un asyle à ceux ou à celles que Dieu appelloit à la retraite : *A y udò para los edificios de los conventos que se edificarõ en la puebla, y su obispado.* Les Carmes Réformés, avec l'agrément & le secours de l'Evêque, firent bâtir presqu'en même tems deux maisons, l'une dans la Ville même, sous le nom de Nôtre-Dame des Remedes, & l'autre à une petite distance, dans dans un lieu appellé *Altisco.*

Ibid.

XX. Il remplit avec dignité, & avec beau-

Diegue Romano n'oublioit pas cependant la commission dont Sa Majesté l'avoit chargé pour exami-

ner la conduite du Vice-Roi de Mexique, celle de l'Audience de Guadalaxara & celle des Officiers Royaux de la Nouvelle-Espagne. Tandis qu'il ne paroissoit occupé qu'à ce qui concernoit le réglement & le bon ordre de son Diocèse, il s'instruisoit comme par occasion de tout ce qu'il lui importoit de connoître touchant le bien ou le mal qu'on attribuoit plus communément aux Officiers de Sa Majesté dans l'étendue de la Nouvelle-Espagne. Trop sage pour s'en rapporter absolument à des bruits populaires, il ne croyoit pas devoir aussi les négliger. Ayant formé ainsi son plan, & marqué le tems pour un examen en regle, il fit publier sa commission, & avertit les intéressés, afin que chacun pût préparer ce qu'il avoit à dire en plainte ou en défense.

coup de prudence, la charge de Visiteur.

XXI.
Du Vice-Roi de Mexique, de l'Audience de Guadalaxara, & des Officiers Royaux de la Nouvelle Espagne.

Le Vice-Roi de Mexique étoit encore Don Alvarez Mauriquez, dont nous avons loué ailleurs le zèle & la vigilance pendant la contagion. On sçait cependant (& il en est dit quelque chose dans la vie de Gregoire Lopez, pag. 91) que le Vice-

Roi & toute ſa famille ne furent point ſans quelque inquiétude en apprenant l'arrivée d'un Viſiteur. Les choſes néanmoins furent traitées en paix, & les torts (s'il y en avoit) redreſſés avec la ſatisfaction de tout le monde. Il y eut plus de plaintes de la part du peuple contre les Auditeurs de Guadalaxara & contre leurs Miniſtres, dont le gouvernement fut accuſé de dureté & d'injuſtice. Le Viſiteur écouta tout, examina tout; & ayant appaiſé les toubles, il appliqua le remede à ce qui devoit être réformé (1). Les autres Officiers du Roi répandus dans le Royaume ne furent pas trouvés irréprochables. Quoique notre Auteur ſoit ici extrêmement laconique, dans quatre ou cinq petits mots il en dit aſſez quand il aſſure que pluſieurs Sentences de condamnation furent le réſultat de cet examen de viſite (2).

---

Th. Eccl p. 92. (1) *Viſitò la Audiencia de Guadalaxara, y à ſus Miniſtros; ſoſogò algunos alborotes i cauſados del mal govierno.*

Ibid. (2) *Viſitò los Oficiales Reales de la*

Au moment que le Prélat eut achevé cette œuvre, & qu'il en eut envoyé les informations à la Cour de Castille, il se renferma dans son Diocèse pour ne s'y occuper désormais qu'à instruire & perfectionner un troupeau qui lui étoit devenu cher par sa docilité sur tout, & par son empressement à profiter des soins qu'on se donnoit pour le faire avancer dans les sentiers de la Justice chrétienne. Quelque pénibles que pussent être les visites pastorales dans un pays tout rempli de montagnes, souvent coupé par des torrens, & où les chemins, souvent, ne sont point pratiquables, le zèlé Evêque comptoit pour peu les plus grandes fatigues, qui lui paroissoient trop récompensées par la seule considération des fruits précieux qui en revenoit à l'Eglise pour le salut des ames. Rien n'excitoit d'avantage son admiration, & ses actions de graces que la sainte simplicité des nouveaux convertis, la vivacité de leur foi &

XXII. Fruits précieux de ses Visites Pastorales dans l'étendue du Diocèse.

*Nueva-España, de que resultaron numerosas condenaciones.*

leur délicatesse de conscience. Ce n'étoit pas seulement dans la réception des Sacremens ou dans la maniere de s'y préparer qu'on remarquoit cette délicatesse, mais généralement dans toute leur conduite. On en apporte bien des preuves & des exemples édifians. Aussi avons-nous souvent remarqué combien les Indiens en général (ceux particulierement de certaines Provinces) étoient chéris, soit des Evêques ou des Missionnaires qui les avoient engendrés en Jesus-Christ par le baptême.

XXIII. Droiture & simplicité Chrétienne des Nouveaux Convertis.

Il n'étoit point nécessaire, par exemple, de prouver à un nouveau Chrétien que le vol est un crime, & que c'est blesser la conscience que de ne pas acquitter promptement ses dettes : ils en étoient tous si bien persuadés, que si quelqu'un d'eux venoit à mourir avant que d'avoir pu satisfaire à cette obligation, tous ses parens s'offroient sans délai au créancier pour se mettre à la place du défunt, de peur, disoient-ils, qu'un retardement à payer ne lui fermât la porte du ciel : sans avoir hérité d'aucun bien, ils se regar-

doient comme héritiers de ses dettes. Le fait que nous allons rapporter d'après plusieurs Historiens Espagnols, mérite d'autant plus d'être placé ici, que c'est dans la ville même des Anges qu'il s'est passé.

XXIV. Leur délicatesse de conscience.

Tandis que les Dominicains faisoient bâtir leur College de Saint Louis, un Indien baptisé depuis peu, habile Tailleur de pierre, fut reçu parmi les autres ouvriers employés à cet édifice: on lui avoit avancé vingt pieces de huit pour un tems marqué. La mort l'ayant surpris avant ce terme, ses parens se présenterent aussi-tôt, s'offrant de travailler à tout ce qu'on voudroit les employer pour l'entier acquit de ce qui étoit dû par le défunt. On leur répondit avec bonté qu'ils pouvoient se tenir en repos; qu'on regrettoit sincerement le mort, & qu'on se tenoit pour payé. Ils insisterent avec tant d'importunité, que pour ne point les contrister on fut obligé d'agréer que l'un d'eux vint travailler au jardin lorsqu'il le voudroit. Dans le moment on le vit à l'ouvrage: son exactitude & sa dili-

gence furent depuis les mêmes. A la premiere heure du jour il reprenoit son travail. Un Religieux lui ayant demandé d'où venoit ce grand empressement, c'est, répondit-il, afin que l'ame de mon parent soit incessamment délivrée du *petit enfer*, c'est-à-dire, du purgatoire (1).

XXV. Caractère assez commun des Indiens une fois purifiés par le Baptême.

La naïveté de ce nouveau Chrétien ne lui étoit point propre: on la trouvoit, & on la trouve de même dans des peuples entiers. Telle est la conduite ordinaire & le langage de bien des Indiens autrefois Payens & Sauvages. Policés ensuite par la douceur de l'Evangile, & purifiés dans les eaux du Baptême, toujours attentifs à régler leurs mœurs sur les saintes maximes qu'on leur a apprises, ils parlent comme ils pensent, & ils agissent en conséquence; c'est à la fois la Raison & la Religion qui s'expliquent par la bouche de ces Nathanaëls. De tels Fidèles sont vé-

---

Th. Eccl. p. 79.

(1) *Le pergunto un Religioso, porque venia tan à buen hora? Respondio: para que mas presto saliesse el alma de su pariente del infierno chico. Assi llaman el purgatorio.*

ritablement précieux à l'Eglife : ils lui font honneur, & un tel caractere ne peut qu'intéreffer en leur faveur tous les gens de bien qui les pratiquent.

XXVI. Ce qui les rend chers aux bons Pafteurs, & véritablement précieux à l'Eglife.

Qu'on ne foit donc pas furpris fi nous difons que le pieux Evêque d'Angelopolis ne croyoit pas pouvoir employer plus faintement fon miniftere & fon tems qu'à cultiver par l'affiduité de l'inftruction ces nouveaux Chrétiens, & en augmenter toujours le nombre par la converfion de ce qui reftoit encore d'Idolâtres fur les montagnes reculées de Tlafçala, & dans les extrémités de fon Diocèfe. Telle fut l'occupation la moins interrompue de fon long & glorieux épifcopat. Il y avoit cinquante ans révolus que l'illuftre Julien Garcez avoit commencé de défricher cette portion du champ du Seigneur. Martin de Sarmiento & fes autres fucceffeurs y avoient travaillé avec plus ou moins de fuccès. Nous avons vu que Dom Bernard de Villagomez ne s'y étoit pas peu diftingué : mais je ne fçais s'il ne feroit point permis à Diegue Ro-

mano de dire, en un ſens, comme Saint Paul, qu'il avoit travaillé plus que tous les autres, *abundantius illis omnibus laboravi.* Les Diſciples de Jeſus-Chriſt, les plus zèlés, les plus appliqués au ſaint miniſtere, peuvent parler ainſi ſans orgueil, parce qu'ils ne s'attribuent rien, n'ignorent point que le commencement, le progrès & la perfection de l'ouvrage ſont de Dieu, par qui tout ſe fait, & en qui tout ſe conſomme.

XXVII. Combien il eſt glorieux à l'homme de contribuer au ſalut des ames.

Le ſalut d'une ame eſt par excellence l'œuvre de la grace : il eſt ſi précieux aux yeux de la foi, que rien ne ſauroit être plus honorable aux Miniſtres de l'Evangile que de pouvoir ſe regarder comme les Ambaſſadeurs de Jeſus-Chriſt, comme les inſtrumens dont il plaît au Tout-puiſſant de ſe ſervir pour continuer juſqu'à la fin des ſiecles ce que la ſageſſe incarnée eſt venu faire ſur la terre.

XXVIII. Juſte ſujet de joye & de conſolation pour le pieux Evêque d'Angelopolis.

Quelle conſolation donc pour un Evêque rempli de foi de voir des milliers de Sauvages, à qui l'Evangile n'avoit pas été encore annoncé, ou qui avoient fermé les yeux à ſa lumiere, ſortir tout d'un coup de leurs

leurs ténebres, briser leurs Idoles, arborer la croix de Jesus-Christ, demander humblement le baptême, & regler désormais leur vie sur la doctrine évangélique ! C'est ce que virent plus d'une fois Diegue Romano & les zèlés Missionnaires qui le suivirent dans la recherche des Barbares errans sur leurs montagnes, ou renfermés dans l'obscurité des forêts. Leur vie jusqu'alors pouvoit paroître peu différente de celle des bêtes ; & après cet heureux changement, leur conduite, en édifiant l'Eglise, attiroit l'admiration des anciens Chrétiens. Leur reconnoissance envers le bon Pasteur qui les avoit gagnés à Jesus-Christ, égaloit en quelque maniere le bienfait, & la tendresse du Pasteur pour ses nouvelles brebis croissoit à proportion de leur docilité. Il aimoit à les assembler souvent, à les catéchiser lui-même, à les réunir en peuplades, à écouter leurs difficultés ou leurs demandes, & à répondre à leurs desirs : car ils ne desiroient & ne demandoient ordinairement que ce qui pouvoit contribuer à leur avancement

ſpirituel & à celui de leurs freres.

XXIX. Ce que quatre des principaux Indiens convertis demandent à leur Evêque, au Roi Catholique & au Pape. Th Ec. ibid.

On rapporte que quatre des principaux Indiens, habitans de la ville des Anges, propoſerent un jour à leur Evêque quelques affaires qu'ils ſouhaitoient aller traiter avec Sa Majeſté Catholique pour l'avantage & au nom de la Ville. Le Prélat ne fut point fâché que la Cour de Caſtille eût cette occaſion de connoître la portée & les ſentimens de ces nouveaux Chrétiens; il agréa leur demande, & leur donna ſes lettres. Le Roi leur accorda une audience, les écouta avec plaiſir, & ne leur refuſa rien. La derniere de leurs demandes (& la ſeule dont l'hiſtoire faſſe une mention expreſſe) étoit qu'il plût à Sa Majeſté obtenir du Saint Siege quelques Indulgences particulieres pour l'Egliſe Cathédrale, pour un Hôpital & pour la ſainte Confrérie du Roi. Philippe II en écrivit au Pape le 15 de Février 1585, & Gregoire XIII ne différa point de répondre aux vœux de ces bons Indiens.

XXX. Zèle des Evêques à

Dans le courant de la même année l'Evêque d'Angelopolis fut ap-

pellé au ſecond Concile Provincial de Mexique, convoqué par l'Archevêque Dom Pedro de Moya. Si l'expoſé ſincere que notre Prélat y fit de l'état actuel de ſon Egliſe fut un ſujet de joye pour tous les Evêques préſens, il ne faut point douter que cela ne ſervît encore à ranimer leur zèle pour l'entiere exécution du decret qui avoit été porté trente ans auparavant en faveur des Indiens & de leur liberté contre les entrepriſes opiniâtres de leurs oppreſſeurs. défendre la liberté des Indiens.

XXXI. Vie exemplaire d'un jeune Seigneur.

La vie exemplaire d'un jeune Seigneur (Don Fernand de Cordoue) qui mourut entre les bras de l'Evêque d'Angelopolis, doit être rapportée ici. Nous n'aurons qu'à abréger ce qu'en écrit François Loza, ſon ami de confiance, & comme lui diſciple du Bienheureux Gregoire Lopez.

Fernand de Cordoue, l'aîné des enfans de Don Nugno de Chavez Pacheco & de Dona Marine Vaſquez Coronado, alliée à pluſieurs principales maiſons d'Eſpagne, naquit en la ville de Mexico le 2 de Juin 1565.

Il fut baptisé dans l'Eglise de Saint Dominique par le Pere Diegue Osforio, & eut pour parrain Don Martin Cortez, Marquis de *Vallé*, issu du conquérant.

XXXII. Premieres années de Fernand de Cordoue, saintement & utilement employées.

Ses parens l'éleverent avec soin dans la piété, dont ils faisoient eux-mêmes profession ; aussi parut-il dès ses plus tendres années irrépréhensible dans ses mœurs, obéissant à ses maîtres, doux à ses serviteurs, honnête envers tout le monde, sage & modéré dans toutes ses actions. A l'âge de dix ans il s'appliqua si sérieusement à l'étude, qu'ayant apris en peu de tems le latin & les humanités, il faisoit déja des traductions d'Homere, d'Horace, de Virgile, & de quelques autres Poëtes, Grecs & Latins. Mais le plaisir que lui donnoit cette étude refroidissoit ses premiers sentimens pour la vertu. La jeunesse & les compagnies commencerent à lui inspirer ceux qui sont plus ordinaires aux Seigneurs de son âge. Il aima les beaux chevaux & la magnificence dans les habits ; cependant il ne se laissa jamais aller à aucun plaisir criminel, & on assure

que dans ses divertissemens mêmes il ne perdoit gueres la vûe de Dieu, qui mêloit de l'amertume dans ses plaisirs, pour l'en dégouter en le rappellant à quelque chose de plus solide, de plus conforme aux desseins qu'il avoit sur lui.

XXXIII. Ce qui avoit refroidi sa piété, le jette dans la mélancolie : il revient; comment il se fortifie dans ses saintes résolutions.

Après quelques semaines d'une profonde mélancolie qui inquiéta ses illustres parens, ce jeune Seigneur dégoûté de tout ce qui ne brille qu'aux yeux des mondains, ne sentit quelqu'attrait que pour la priere, le recueillement ou la conversation des personnes en réputation de sainteté. Parmi plusieurs autres personnages de ce caractere, connus avantageusement dans le pays, on en distinguoit deux particulierement, le Bienheureux Gregoire Lopez, à Guastepec, & la Mere Isabelle de la Nativité, Religieuse du monastere de la Conception, dans la ville de Mexique : la vertu de cette servante de Dieu étoit encore moins connue par les faveurs extraordinaires qu'elle recevoit du ciel pour la conversion des pécheurs, que par les divers travaux & les

longues maladies qui avoient éprouvé ſon humilité & l'héroïſme de ſa patience. Ces deux ames privilégiées fortifierent Fernand de Cordoue dans ſes ſaintes réſolutions, & autant par leurs oraiſons que par leurs bons conſeils, elles l'aiderent à marcher déſormais d'un pas ferme dans la voye de la pénitence où il étoit rentré, & dans laquelle on le vit depuis s'avancer toujours juſqu'à ſa mort.

XXXIV. Son premier entretien avec Gregoire Lopez.

Il étoit âgé de dix-neuf à vingt ans, lorſqu'il ſe rendit pour la premiere fois à Guaſtepec : il demeura quelques jours avec Lopez, lui rendant compte avec beaucoup de ſincérité de l'état de ſon ame, de ſes foibleſſes, de ſes tentations, de ſes incertitudes, enfin de tout le bien que Dieu avoit fait en lui par les graces dont il l'avoit prévenu, & de tout le mal qu'il ſe reprochoit d'avoir fait contre les lumieres & les avertiſſemens qu'il recevoit de la divine bonté. Ce n'étoit donc que pour ſe fixer une bonne fois qu'il conſultoit un grand maître de la vie intérieure.

XXXV. Dons & ſentimens de ces

Lopez (nous le dirons ailleurs) avoit reçu le don de lire dans les

cœurs & de répondre aux pensées. Lorsqu'il étoit à propos, pour aider la timidité de ceux qui venoient le consulter, il les prévenoit & dissipoit ou expliquoit leurs doutes avant qu'ils eussent ouvert la bouche pour les proposer. Il écouta cependant Don Fernand, & n'admira pas moins la droiture de son cœur que la netteté de son esprit. Dans quelques courtes conversations, & avec son style toujours laconique, il le porta puissamment à embrasser la vie la plus parfaite que ses forces pourroient lui permettre, avec la grace, qui ne lui manqueroit pas. Ils se séparerent également satisfaits l'un de l'autre. Lopez bénissoit le Seigneur d'avoir donné à un jeune homme, né dans la plus grande opulence, le courage de préférer à l'éclat de la naissance, aux richesses & aux plaisirs sensuels l'amour de la croix & de l'humilité dans la pratique de la pauvreté évangélique.

deux amis de Dieu, qui se séparent également satisfaits l'un de l'autre.

Don Fernand, de son côté, connut qu'il avoit trouvé un guide tel qu'il le pouvoit souhaiter pour marcher sûrement dans le chemin du

XXXVI. Don Fernand sent que le Seigneur l'a éclairé par l'organe de son serviteur.

ſalut. Dès ſa premiere converſation avec l'ami de Dieu, il avoit ſenti un grand changement dans ſon ame, & un deſir ardent de plaire à Dieu en imitant les vertus & la maniere de vivre de ſon ſerviteur dans ſa retraite, ſon ſilence & ſa modeſtie. Tout occupé de cette penſée, il rendit ſes actions de graces à Dieu, & diſoit en lui-même : c'eſt le pere des miſéricordes, & le Dieu de toute conſolation, qui m'a éclairé par l'organe de ſon ſerviteur : je ſentois bien qu'il me manquoit quelque choſe, mais je ne ſçavois ce que c'étoit, & le peu d'eſpérance de le connoître me rendoit triſte & inquiet ; j'étois à charge à moi-même & aux autres : j'ai enfin retrouvé mon cœur pour vous aimer & vous ſervir, ô mon Dieu ! ce changement eſt un effet de votre droite : ſoyez-en loué & béni à jamais.

XXXVII. Avec quel courage il renonce à tout ce qui pouvoit ou l'arrêter, ou le diſtraire dans la voye de la perfection.

De retour à Mexique, Don Fernand commença à mettre la main à l'œuvre, en renonçant pour toujours à tout ce qui pouvoit être un obſtacle à ſon deſſein, & veillant avec la plus ſévere attention ſur ſes penſées,

ſur ſes paroles & ſur toutes ſes actions. Renfermé ſeul dans ſa chambre, & pouſſant de profonds ſoupirs en la préſence de Dieu, il pleuroit dans l'amertume de ſon cœur les années qu'il avoit ſi mal employées, & en demandoit pardon avec une ferme réſolution d'employer toute ſa vie au ſervice du divin maître, & de mourir plutôt que de l'offenſer. Etant retourné ſecrettement à Guaſtepec, Lopez l'inſtruiſit de ce qu'il lui reſtoit à faire, & lui promit de demander à Dieu l'aſſiſtance dont il avoit beſoin pour commencer & perſévérer juſqu'à la fin dans une ſi grande entrepriſe.

Sur cette promeſſe, qui augmenta encore ſon ardeur pour la pénitence, Don Fernand fit une confeſſion générale, précédée de jeûnes rigoureux, & accompagnée de beaucoup de larmes. Il vendit ſes chevaux & ſon équipage, paya le peu qu'il devoit, donna tout le reſte aux pauvres, prit pour lui un habit ſimple & modeſte, & renonçant à tous les avantages de l'aîné d'une maiſon des plus riches, il ne demanda à ſes pa- XXXVIII. Confeſſion générale : entier dépouillement.

rens que la permiſſion de ſe retirer dans une maiſon qu'ils avoient à Teſtuco, diſtante de ſept lieues de Mexique.

XXXIX. Retraite, priere continuelle, mortification des ſens, & de toutes les paſſions.

Retiré dans un quartier de cette maiſon qui pouvoit paſſer pour une grande ſolitude, le nouveau ſoldat de Jeſus-Chriſt entra avec une ferveur incroyable dans la carriere de la pénitence. Le cilice toujours ſur le dos, il matoit encore ſa chair par des diſciplines & des jeûnes continuels; il paſſoit les jours & les nuits, tantôt à genoux, tantôt debout, ſans perdre la préſence de Dieu, c'eſt ce qu'il avoit le plus à cœur, & tout l'y rappelloit. Tous les ornemens de ſa chambre conſiſtoient en quelques livres de piété & en peu d'images qui offroient continuellement à ſes yeux la vie & la paſſion de Jeſus-Chriſt, ſes actions & ſes ſouffrances; il en faiſoit le ſujet le plus ordinaire de ſa méditation & de ſon imitation par l'ardent deſir de les imprimer dans ſon ame: ſon oraiſon n'étoit gueres interrompue par le repos de la nuit, parce qu'il l'avoit réduit à peu d'heures, & qu'il n'avoit pour

lit que deux ais, & une couverture pour se défendre contre le froid : les jours qu'il ne jeûnoit pas au pain & à l'eau, il n'usoit que de viandes très-grossieres, & en petite quantité, encore mêloit-il des choses ameres à ce qu'il mangeoit pour satisfaire au besoin, sans rien donner au goût, rien à la sensualité.

XL. Privations dures à la nature : Sacrifice universel.

La pénitence du jeune solitaire, tant spirituelle que corporelle, étoit universelle. S'il affligeoit la chair & les sens, il n'épargnoit ni le cœur ni ses desirs. Depuis le jour qu'il étoit entré dans sa retraite jusqu'à sa mort, il ne donna aucune récréation à son esprit : ses yeux (dit son fidele historien) n'eurent pour objet que les quatre murs de sa chambre; il n'en sortoit que pour se rendre à l'Eglise, jamais pour voir les beautés de la campagne : quelque inclination qu'il eût pour la musique, & quoiqu'il jouât excellemment du luth, il se priva encore de ce plaisir innocent : il fit plus, il brûla tous les vers qu'il avoit faits autrefois pour s'exercer dans ces ingénieuses compositions qui flattent les beaux esprits.

XLI.
**Le Disciple devient le portrait très-reſſemblant du Maître : Défiance de lui-même.**

François Loza a eu donc raiſon de dire que Fernand de Cordoue devint dans peu d'années un portrait très-reſſemblant de Gregoire Lopez. Tout étoit ſoutenu dans ſa conduite ; tout y étoit régulier & parfait autant que le comporte la fragilité humaine. Pour ne point tomber dans les pieges de l'Ange des ténebres, Fernand rendoit compte de ſa conduite à des hommes ſçavans, ſpirituels & expérimentés : ils ſe réuniſſoient à reconnoître en lui les effets de la main du très-haut, & à lui conſeiller d'agir toujours avec prudence, mais ſans le porter à ſe refroidir dans ſa ferveur. Un Particulier lui ayant dit qu'il pourroit bien diminuer ſes mortifications extérieures, Fernand répondit modeſtement qu'il étoit juſte que ſon corps ayant eu part à ſes péchés, il participât auſſi à la pénitence qu'il en devoit faire.

XLII.
**Tous les momens du jour & de la nuit employés à quelque bonne œuvre.**

Toutes les occupations du pieux ſolitaire étoient ainſi partagées. Après un léger ſommeil, dès que le jour commençoit de paroître, il diſoit l'office de la Sainte Vierge,

méditoit ſur les myſteres de J. C.: il ajouta dans la ſuite la récitation du grand office. A ſept heures il alloit au couvent de Saint François de Teſtuco, y entendoit toutes les Meſſes, & s'en retournoit dans ſa ſolitude ſans avoir parlé à perſonne. Il alloit plus matin à l'Egliſe les jours qu'il devoit communier, ce qu'il faiſoit régulierement deux fois la ſemaine, & toutes les fêtes de Notre Seigneur, de la Sainte Vierge & des Saints pour qui il avoit une particuliere dévotion.

XLIII. Amour de la pauvreté: actions héroïques de charité & d'humilité.

Son amour pour les pauvres croiſſoit avec ſon âge. Apres s'être rendu pauvre par le ſacrifice de tous ſes biens & de toutes ſes prétentions à de beaux domaines, il partageoit avec les pauvres ſa petite portion & quelques proviſions que ſa mere lui envoyoit. On peut ajouter qu'il ſe donnoit lui-même aux pauvres, aux malades & à tous leurs beſoins, les viſitant & les ſervant de ſes mains, tant dans leurs cabannes que dans les hôpitaux, ſans jamais perdre une occaſion d'exercer la charité à leur égard. Etant un jour à table

avec ſon pere & ſa mere qui étoient venus le voir à Teſtuco, il apperçut un pauvre qui avoit un grand mal à une jambe : il lui donna d'abord ce qu'il avoit devant lui, puis le fit entrer dans ſa chambre, lava ſa playe, la panſa, & triompha par la grace de la répugnance de la nature qui lui donnoit de l'horreur de ces ſortes de maux. Allant un jour de Teſtuco à Mexique, il rencontra un pauvre eſtropié qui ne marchoit qu'avec peine ſur ſes potences, il mit pied à terre, le fit monter ſur ſon cheval, le ſuivit à pied, le conduiſit dans la ville, & lui recommanda le ſecret. L'humilité n'étoit pas la moindre des vertus du diſciple de Jeſus-Chriſt ; ſa plus grande peine étoit qu'on eût bonne opinion de lui, & qu'on remarquât ſes pénitences ou ſes œuvres de charité : il les cachoit autant qu'il pouvoit, & deſiroit de paſſer pour un homme inutile à tout, & ingrat envers Dieu.

XLIV. La vûe des perfections de Dieu, & de ſon propre néant, fait

La fréquente lecture qu'il faiſoit de la Bible, de quelques livres ſpirituels & des vies des Saints l'entretenoit dans ces bas ſentimens qu'il

avoit de lui-même, & la lumiere intérieure de la grace, en lui découvrant d'un côté les perfections infinies d'un Dieu qu'il avoit offensé, lui apprenoit de l'autre à creuser toujours plus profondément dans l'abîme de son néant, & à mieux sentir toute la noirceur ou la malice du péché. Il étoit si frappé de cette double idée, que les faveurs qu'il recevoit du ciel servoient à le rendre toujours plus petit à ses yeux. Aussi son avancement dans la vertu étoit incroyable, &, selon les expressions de son historien, on ne voyoit en lui qu'un esprit qui ne tenoit plus à la terre, qu'un cœur si embrasé de l'amour de Dieu qu'il étoit comme détaché du corps. Sa vie se passoit dans un continuel silence; ses passions & ses sentimens étoient comme éteints; ce qui pouvoit se passer en lui-même ne paroissoit point au dehors par des soupirs, des larmes & d'autres démonstrations extérieures; il agissoit avec une égalité & une tranquillité d'ame qui auroit engagé tous les honnêtes gens à rechercher la douceur de sa

que le pieux Solitaire devient toujours plus humble, à proportion qu'il reçoit de plus grandes faveurs du Ciel.

conversation si on eût moins respecté son amour pour le recueillement & le silence.

XLV. Conspiration générale pour attaquer la constance de Don Fernand : Ce qu'il en écrit à son guide : Courte réponse du B. Lopez.

Le pere & la mere de Don Fernand n'avoient pas vu sa retraite telle que nous l'avons représentée sans quelque peine, parce que cela dérangeoit les vues qu'ils avoient sur lui pour l'honneur de leur famille : ils ne s'y étoient pas néanmoins d'abord opposés, soit pour ne point contrister un fils chéri, soit qu'ils se flattassent d'un prochain changement : son âge & sa conduite passée pouvoient le leur faire espérer. Mais sa persévérance dans un genre de vie si éloigné des pensées du siecle ne pouvant éteindre ni diminuer leur desir de le marier, ils firent de nouveaux efforts & employerent tous les moyens qu'ils crurent licites pour l'amener à ce qu'ils souhaitoient de lui. Déja ils lui destinoient une épouse qui n'étoit pas indigne de sa naissance ni de son goût pour la piété. Bien des gens de mérite & d'un rang distingué attaquerent alors la constance du serviteur de Dieu ; quelques-uns

même de ſes amis entrerent dans cette eſpece de conſpiration. Mais comme le généreux diſciple de Jeſus-Chriſt avoit été revêtu de force pour réſiſter aux tentations continuelles du démon, il fit paroître la même patience & la même fermeté contre celles qui lui étoient ſuſcitées de la part des hommes. Il en écrivit à Grégoire Lopez en ce peu de mots : *mes proches & mes amis ſe ſont élevés contre moi.* Et Lopez lui répondit à la marge de ſa lettre : *& je ſuis devenu comme un homme qui n'a point d'oreilles pour entendre.*

XLVI. Les parens de Don Fernand font enfin leur ſacrifice en faveur de leur cadet : Réflexion chrétienne de D. Fernand.

Le ſens de ces paroles ne fut point un myſtere pour notre ſolitaire. Il fit ſçavoir à ſes parens, que s'étant irrévocablement conſacré à la retraite & à la pénitence, il en avoit fait vœu entre les mains de ſon confeſſeur, & qu'il les ſupplioit de ne lui plus parler de mariage. Une déclaration ſi préciſe finit tout. Le ſacrifice de Don Fernand étoit fait : ſes illuſtres parens firent le leur, & ils tournerent leurs penſées vers Don Franciſco leur ſecond fils, qui épouſa la demoiſelle deſtinée pour

ſon aîné; ſur quoi quelqu'un ayant dit à notre ſolitaire, que Don Franciſco lui étoit bien obligé de lui avoir cédé ſon droit d'aîneſſe, il interrompit le diſcours par cette réflexion chrétienne: » Mon frere » ne m'a point d'obligation, puiſque » ce n'eſt pas pour l'amour de lui » que j'ai tout quitté: il auroit plu- » tôt ſujet de ſe plaindre de moi de » ce qu'en le laiſſant plus riche il eſt » expoſé à plus de périls.

XLVII. Nouveaux progrès de D. Fernand: Ce qu'il répond à un Religieux.

Pour profiter en ſaint de la liberté qu'on lui laiſſoit, Don Fernand ne penſoit qu'à s'avancer toujours dans les voyes de la perfection par la mortification des ſens & des paſſions: il augmentoit avec un courage incroyable ſes pénitences qui paroiſſoient déja peu imitables; il ſe modeloit ſur celles qu'il liſoit dans les vies des Saints. Les plus pénitens entre ceux qui avoient l'avantage de le voir quelquefois admiroient la rigueur qu'il exerçoit contre lui-même. Il paroiſſoit en effet impoſſible qu'une perſonne ſi foible pût la ſupporter. En moins de deux ans & demi depuis ſa voca-

tion, il ſe trouva réduit à n'avoir plus que les os & la peau. Un Religieux d'une éminente vertu lui diſant qu'il marchoit à grandes journées, il lui répondit: mon pere, lorſqu'on eſt parti tard, il eſt néceſſaire de ſe hâter pour arriver de bonne heure, & cette heure là eſt plus proche que nous ne penſons.

XLVIII. Preſſentiment d'une prochaine mort.

Ce n'étoit point ſans un preſſentiment ſecret de ſa prochaine fin qu'il parloit de la ſorte. Les nouvelles lumieres dont ſon ame étoit éclairée, & l'onction intérieure qui accompagnoit ſes ſouffrances lui donnoient la confiance de dire avec Saint Paul: » Nous ſçavons que ſi » cette maiſon de terre où nous » habitons, vient à ſe diſſoudre, » Dieu nous donnera dans le ciel » une autre maiſon, une maiſon qui » ne ſera point faite par la main des » hommes, & qui durera éternelle- » ment: c'eſt ce qui nous fait ſou- » pirer dans ce deſir que nous avons » d'être revêtus de la gloire, qui eſt » cette maiſon céleſte, &c.

XLIX. Nouveau ſacrifice qu'il médite.

Il y avoit déja quelque tems que Don Fernand penſoit à faire à Dieu

le sacrifice de son entendement & de sa volonté en les soumettant pour l'amour de lui à un homme qui le représentât sur la terre. Deux Ordres Religieux, celui de Saint Dominique & celui de Saint François, partageoient son esprit. Il affectionnoit extrêmement le premier, & il avoit été comme élevé parmi les Peres Dominicains. Mais l'humilité & la pauvreté du second lui paroissant plus conformes aux dispositions de son cœur, il résolut de prendre l'habit de Frere Lai parmi les Religieux déchaussés de Saint François.

L.
Il s'éprouve cependant : & les sentimens mêmes de l'humilité, qui le portoient à ce sacrifice, l'en détournent.

Sans se découvrir encore, il alloit passer quelques jours dans deux de leurs Monasteres ; il s'exerçoit avec les Freres à toutes les austérités & observances de l'Ordre ; assistoit au chœur & à tous les exercices. Il leur déclara enfin son dessein ; mais il mit pour condition, qu'ils ne lui ordonneroient point de se faire Prêtre, & ne l'y obligeroient pas par obéissance, se reconnoissant indigne d'une fonction si élevée. Ces Peres lui représentoient que c'étoit enfouir son talent ; refuser de rendre

à Dieu & à l'Eglife les fervices dont il étoit capable; fe priver lui-même des biens incroyables qu'un bon Prêtre reçoit à l'Autel; & qu'enfin l'obéiffance eft plus agréable à Dieu que le facrifice. Don Fernand connoiffoit toute la valeur de ces raifons; mais fon humilité parloit plus haut, & lui perfuadoit que ce n'étoit pas à lui qu'il en falloit faire l'application. Ces difficultés arrêterent donc l'exécution de fon deffein, fans rien diminuer de l'ardent defir qu'il avoit de fervir Dieu plus parfaitement que jamais.

LI. Idée que D. Fernand avoit de la Dignité du Sacerdoce : Il fe difpofe cependant à recevoir les SS. Ordres.

Ses parens, inftruits de tout, lui firent fçavoir qu'ils ne s'oppoferoient jamais à fa vocation, pourvu qu'il renonçât à la penfée de prendre l'habit de Frere Lai, & qu'il fe fît ordonner Prêtre avant que de s'engager dans un Ordre. Il répondit qu'il n'étoit point affez hardi pour vouloir paffer de l'état d'un homme pécheur à celui d'un Ange, & à l'éminente dignité du Sacerdoce, qui demande une pureté plus qu'humaine. Il redoubla cependant la ferveur de fes prières, avec la rigueur de

ſes jeûnes, de ſes veilles ; & de l'avis tant de Gregoire Lopez, que de pluſieurs ſçavans Religieux en qui il avoit confiance, il réſolut d'entrer dans les Ordres Sacrés, pour pouvoir ſervir l'Egliſe. Il prit un habit Eccléſiaſtique ; ſe rendit à Mexique pour obtenir des Vicaires Généraux des Lettres Dimiſſoires, ce Siege étant alors vacant ; & de Mexique il paſſa à la ville des Anges, où le ſaint Evêque Diegue Romano devoit faire l'Ordination.

LII. Il arrive malade à Angelopolis : D. Diegue Romano fait l'Ordination, & bientôt après il donne le S. Viatique au malade.

Don Fernand fut accompagné de ſon frere & de quelques autres de ſes proches ; à ſon arrivée il ſe trouva ſi foible, ſi épuiſé par toutes les auſtérités qu'il avoit pratiquées pour ſe préparer à cette grande action, qu'on fut contraint de le porter à l'Egliſe, & de lui donner un ſiege dans le tems même de la ſainte cérémonie. L'Evêque, qui lui conféra les Ordres dans cette ſituation, étoit ſi frappé de l'humilité & de la modeſtie du jeune homme, que la joye de ſon ame paroiſſoit ſur ſon front. Le malade cependant s'évanouit ; & étant revenu à lui, il dit

qu'il retourneroit bientôt en terre; pria humblement le Prélat de le communier en Viatique, & se jetta en bas de son siege pour recevoir son Créateur. On le porta ensuite dans la maison d'un Chanoine; on le mit au lit; & malgré l'ardeur de la fievre qui le consumoit, il paroissoit absorbé en Dieu dans une suspension de toutes ses puissances. La fievre parut diminuer, & on osoit se flatter que le repos du lit, sans autre chose, le guériroit dans peu de jours.

LIII. Tandis qu'on se flatte de sa guérison, il prédit qu'il mourroit le lendemain matin.

Dans cette espérance, Don Francisco se disposoit de retourner à Mexique pour instruire ses parens de l'état du malade; mais celui-ci dit au Chanoine, sous l'obligation du secret : *Je pense que le Seigneur me retirera demain matin à lui. Je le prie de me pardonner de ce que je l'ai si mal servi.* Il supplia en même tems son Hôte de chercher quelque prétexte pour retenir son frere & ses autres proches, jusqu'à ce que Dieu eût disposé de lui. Il passa le reste du jour dans les foiblesses ordinaires, & dans une espèce

d'extaſe. On l'entendit répéter deux fois ces paroles : O Seigneur, voici un pauvre tout couvert de playes. Il demanda un Confeſſeur & l'Extrême-Onction. Pluſieurs Chanoines, ainſi que pluſieurs Religieux de ſaint Dominique & de ſaint François, ſe rendirent autour de ſon lit pour l'aſſiſter, le conſoler, & s'édifier.

LIV. Peines extrêmes d'eſprit & de corps.

A dix heures du ſoir il ſe trouva extrêmement troublé. Il lui prit une grande ſueur, à peine pouvoit-il reſpirer ; & tournant les yeux vers ſon frere, il lui dit : *L'heure du Seigneur eſt venue*. Ce qu'il ſouffroit dans ſon ame cauſoit de ſi vives douleurs dans tout ſon corps, qu'il ne pouvoit ni retenir les gémiſſemens, ni s'empêcher de s'élancer en l'air, & de remuer les bras, comme pour ſe défendre contre quelqu'un qui le tourmentoit. Si ſes plaintes étoient vives, elles étoient auſſi involontaires, toujours ſuivies ou accompagnées d'une parfaite ſoumiſſion à la volonté de Dieu, & d'une confiance chrétienne en la bonté divine.

Il

Il eſt tems, Seigneur, s'écrioit-il preſque de moment en moment, il eſt tems, mon Dieu, que vous veniez à mon ſecours : que ferai-je ſans vous ? ne m'abandonnez pas. Durant ſon agonie extrêmement pénible, il répétoit ſouvent les mêmes paroles : Mon Dieu, mon Seigneur, qu'eſt-ce que de moi ! ô quelles terribles douleurs ! elles ne ſe peuvent exprimer. Dieu m'a abandonné ; & que fera un foible & miſérable pécheur tel que je ſuis, s'il ne m'aſſiſte dans un tems où j'en ai tant de beſoin, & où ſans ſa miſéricorde je me trouve prêt d'être livré aux Miniſtres de ſa Juſtice ? Mon Dieu, ſoyez avec moi, & ſecourez-moi dans ce terrible paſſage. Il ajoutoit quelquefois, que ſes douleurs, dans l'ame & dans le corps, étoient les Miniſtres de Dieu, & qu'ils s'acquittoient de leur devoir en le tourmentant.

LV. Pénible agonie : Crainte des jugemens de Dieu : ſoumiſſion à ſa divine volonté.

Cette tempête, ou cette terrible épreuve, dura plus de deux heures, pendant leſquelles les Religieux préſens le conſoloient en lui repréſentant, que Dieu le traitoit comme il

LVI. En adorant la Juſtice de Dieu, l'Agoniſant implore humblement ſa miſéricorde.

avoit traité son Fils sur la Croix; qu'il devoit aussi se regarder comme endurant sur une croix intérieure, & que ses tourmens cesseroient bientôt. Je le demande & je l'espere, dit une fois le pauvre Agonisant: J'adore votre Justice & j'implore votre miséricorde; que votre volonté soit faite; employez contre un pécheur le fer & le feu, & ne m'épargnez pas en cette vie, pourvu que vous me pardonniez dans l'autre.

LVII. Il est enfin intérieurement consolé, & rassuré: Ses dernieres paroles: son heureux décès: son âge.

Le secours divin, imploré avec tant de foi & de confiance, se fit enfin sentir dans l'ame du Disciple de Jesus-Christ. Un rayon de lumiere, en éclairant tout d'un coup son esprit, remplit son cœur de paix, & d'une douce assurance que Dieu ne s'étoit point retiré de lui. Le malade, levant les yeux au Ciel pour bénir le Seigneur de ce retour de miséricorde, demeura dans une tranquillité qui se communiqua à tous les assistans. Son corps cependant étoit si froissé, si abattu, qu'il ne pouvoit se mouvoir, & qu'on n'osoit y toucher. Le malade, toujours

agonifant, demanda un Crucifix, le porta à la bouche, & ne voulut plus le quitter. Comme il étoit couché fur les reins, les Médecins ordonnerent qu'on le mît fur le côté; tandis qu'on le remuoit ainfi, il dit par deux fois : Jefus, foyez avec moi, je me remets entre vos mains, & vous recommande mon ame. En prononçant ces dernières paroles, il s'endormit dans le Seigneur le 28 de Décembre 1589, à deux heures du matin, âgé de 24 ans & fix mois.

LVIII. Réflexions fur la vie & la mort de D. Fernand.

Le Lecteur n'a point oublié que Don Fernand avoit coulé les dix premières années de fa vie dans les exercices de la piété, & dans une grande pureté de mœurs; que les cinq dernières s'étoient paffées dans la retraite & dans la plus rigoureufe pénitence. Les meilleurs Hiftoriens nous affurent encore que dans cet intervalle, qu'on peut appeller des jours de relâchement ou d'oubli de fa première ferveur, le jeune homme ne s'étoit jamais livré à un excès criminel. Qu'on rapproche ceci de ce qui parut d'effrayant dans quelques

circonſtances de ſon agonie. Cette réflexion pourra donner lieu à pluſieurs autres ſur la profondeur des Jugemens de Dieu & ſur la ſévérité de ſa Juſtice.

LIX. Ce que l'Evêque d'Angelopolis, & pluſieurs autres B. perſonnages ont penſé des circonſtances de ſon agonie.

Le ſaint Evêque d'Angelopolis, & pluſieurs autres bons Eccléſiaſtiques ou Religieux qui connoiſſoient particulièrement les graces dont Dieu favoriſoit ſon Serviteur ; ceux qui avoient été témoins de ſa profonde humilité, de ſa modeſtie, de ſa fidélité aux graces, de l'ardeur enfin avec laquelle il avoit couru dans la carrière ſainte par le deſir d'égaler les plus parfaits dans l'amour de Dieu & du prochain. Tous ſe ſont accordés à ne regarder le rude combat qui précéda de quelques heures l'heureux décès de Don Fernand, que comme une eſpece de purgatoire, par lequel il plût au Seigneur d'achever de le purifier, & d'enrichir encore ſa couronne : ainſi qu'il eſt écrit du ſaint homme Jean Taulere.

LX. Exclamation du B. Greg. Lopez.

C'eſt ce qu'en penſoit le Bienheureux Gregoire Lopez. Le jour même de ſa mort on lui entendit dire par

exclamation : *ô heureux Fernand ! tous les chœurs des esprits célestes vous reçoivent avec joye ! Prenez place parmi eux, puisque votre sainteté vous en a rendu digne, & souvenez-vous de moi !*

LXI. Ce qu'il dit à François Losa,

Peu de jours après, François Loza ayant appris la nouvelle de cette mort, & croyant pouvoir l'annoncer le premier à Grégoire Lopez, il n'eut pas plutôt proféré ces mots, *il est mort*, que sans lui donner le loisir d'en dire davantage, Lopez répondit : *notre ami Don Fernand n'est pas mort, car il est vivant dans le ciel. O qu'il est heureux, & que nous avons un bon intercesseur auprès de Dieu ! Portons-lui envie, mon Pere ; imitons-le ; réjouissons-nous de l'avoir eu pour ami, & rendons graces à Dieu.*

LXII. Et à D. Francisco.

Lorsque Don Francisco fit une visite à Lopez pour le remercier des prieres qu'il avoit faites pour son frere ou pour quelqu'autre motif, le Saint Solitaire ne lui dit que ce peu de paroles : *vous avez, Monsieur, un bon intercesseur dans le ciel, & qui doit être un grand exemple à ceux qu'il a laissé après lui.*

LXIII. Autre témoi-

Dans une autre occasion il ajouta,

gnage de ce grand Serviteur de Dieu.

en présence de plusieurs personnes :
» Nous ne sçaurons que dans le ciel
» quel a été Don Fernand, & à quelle
» vertu Dieu l'a élevé dans une si
» grande jeunesse. Il lui a communi-
» qué en peu d'années le don d'une
» vie intérieure à un plus haut point
» & dans une plus grande étendue
» que plusieurs saints Solitaires n'ont
» pu l'acquérir en plusieurs années
» de retraite dans le desert. Dieu l'a
» beaucoup aimé, & il a bien sçu
» profiter des graces qu'il lui a faites.

Le témoignage du Bienheureux Gregoire Lopez est d'un si grand poids, que ce peu de lignes dit plus que les éloges funebres les mieux travaillés.

LXIV. La bonne odeur des vertus de Don Fernand ranime la piété des Fideles, & de leurs Pasteurs.

L'Evêque d'Angelopolis rappelloit souvent à ses Diocèsains ce qu'ils pouvoient avoir admiré dans la vie si courte de Don Fernand, & il en prenoit un nouveau motif de s'avancer toujours lui-même dans la perfection. Nous ne parlerons du décès de ce Prélat que vers le commencement de l'autre siecle. Mais en suivant toujours notre plan, sans nous écarter de l'ordre chronologique,

nous pouvons continuer de donner différens exemples de toutes ſortes de vertus qui édifioient l'Eglise de l'Amérique, ſoit par le retour de quelques illuſtres pénitens, ou par le zèle toujours agiſſant des hommes Apoſtoliques. Nous rapporterons d'abord ſommairement la vie de François Garcia.

LXV. François Garcia: courte ferveur: chûte.

Il étoit natif de la province de Galice en Eſpagne. Maître de lui-même, & brûlant du deſir d'amaſſer des richeſſes, il ſuivit l'exemple de pluſieurs qu'un ſemblable motif faiſoit paſſer tous les jours aux Indes occidentales. Les avantages qu'il put ſe procurer dans ce pays ne le ſatiſfirent point. Il ſe crut appellé à une vie plus ſainte: il demanda l'habit de Frere convers au Supérieur des Dominicains dans la ville des Anges. Mais ſi ſa vocation venoit de Dieu, il n'y répondit pas d'abord en diſciple de Jeſus-Chriſt. En ſe diſpoſant à faire un vœu de pauvreté il tenoit encore à quelque ſomme d'argent qu'il avoit placée, & qu'il vouloit cacher à ſes ſupérieurs.

LXVI. Artifices de

Le démon le prit par cet endroit

satan, dont il ne sçait point se défier.

pour le troubler, l'inquiéter & le faire regarder en arriere en le dégoûtant de toutes les pratiques du Noviciat. Cet esprit tentateur lui représentoit les austérités de la Religion comme au-dessus des forces humaines, & les douceurs qu'il pourroit se procurer comme une félicité anticipée. La pauvre nourriture, qui suffisoit à d'excellens Religieux parmi les plus grandes fatigues de l'Apostolat, paroissoit à ce bon frere, bien insipide & bien dégoûtante. Les habits, disoit-il, étoient trop grossiers, une chemise de laine trop rude, le travail trop assidu, & la suite des exercices réguliers trop accablante. Son malheur fut de ne pas sçavoir se défier de soi-même, & de pas connoître la malice de l'ennemi : il succomba à la tentation qu'il ne faisoit point connoître. Il voulut sortir, & on lui ouvrit la porte.

LXVII. La grace l'éclaire, le touche & le ramene.

La grace cependant ne l'avoit point abandonné : elle se fit sentir plus puissamment à son cœur dans le tems qu'il alloit courir à sa perte. Rendu à lui-même & à son argent,

François Garcia ne trouva ni le repos qu'il s'étoit flatté de goûter, ni la félicité qu'il s'étoit promise. Les occasions de péché se multiplierent sur ses pas : il les connut, il en fut effrayé ; & avant que d'être tombé dans les désordres & les miseres de l'Enfant prodigue, il dit comme lui : je me leverai, & je retournerai dans la maison de mon pere.

LXVIII. Il confesse humblement sa faute : Quel changement se fait en lui.

Il eut en effet le courage de reparoître devant le Supérieur qui lui avoit donné autrefois l'habit de Religieux. Il demanda miséricorde, d'autant plus digne de la recevoir, qu'il confessoit humblement sa faute encore plus par ses larmes que par ses paroles. Ce fut désormais, non-seulement un Religieux humble & pénitent, mais un modèle de pénitence, d'obéissance, d'humilité. La pauvreté évangélique, il l'appella son trésor & son bouclier contre les traits du l'ennemi du salut. Les rigueurs de la regle lui parurent si peu au-dessus de ses forces, soutenues de la grace, qu'il y ajouta beaucoup d'autres mortifications, & ne donna d'autres bornes à cet esprit de péni-

tence que celles que ses supérieurs ou ses directeurs lui prescrivirent.

LXIX. Beaux exemples de toutes les vertus chrétiennes & religieuses.

Après les épreuves ordinaires, ayant fait sa Profession religieuse entre les mains du Pere André Moguer, l'un des plus saints Missionnaires de la province, l'an 1559, on le vit toujours renfermé dans le cloître, à moins que le devoir ne l'appellât ailleurs. Lorsque l'obéissance obligeoit le serviteur de Dieu de paroître, soit pour les besoins de la maison, soit pour accompagner les Missionnaires dans leurs courses évangéliques, il étoit la bonne odeur de Jesus-Christ. Sa modestie angélique, son recueillement continuel, son silence étoient une éloquente prédication. On prétend que par ses exemples il a plus édifié, & a peut-être gagné plus d'ames à Jesus-Christ, que ne l'ont fait plusieurs Prédicateurs par les plus pathétiques discours.

LXX. Dernière maladie du F. Garcia : Sa mort le jour de Pâques, comme il l'avoit prédit.

Une grieve maladie, pendant laquelle on n'admira pas moins sa parfaite résignation que sa patience héroïque, l'ayant réduit à l'extrémité au commencement de la se-

maine ſainte, on crut qu'il touchoit à ſon dernier moment. Il pria néanmoins ceux qui étoient auprès de lui de ne point ſe fatiguer à ſon occaſion; de le laiſſer ſeul, afin qu'il pût s'occuper plus tranquillement de la paſſion de Jeſus-Chriſt. Il reprit tout-à-coup aſſez de forces pour prononcer diſtinctement ces paroles : » Lorſque je penſe à tout ce que » l'homme Dieu a ſouffert pour ce » miſérable pécheur, & au peu que » j'ai fait pour ſa gloire, je ſuis abîmé » dans mon néant, ma confuſion eſt » extrême. O! ſi j'étois à commen- » cer, que ne voudrois-je pas faire, » que ne ferois-je pas avec ſa grace! » mais il eſt trop tard; & il eſt ſi bon » que, comme ſi je l'avois bien ſervi, » il veut m'appeller à lui, & me » rendre participant de ſa gloire le » propre jour de ſa réſurrection.

Il mourut en effet le jour de Pâques, comme il l'avoit prédit, c'eſt-à-dire, le 6 Avril 1586, la vingt-ſeptieme année de ſa converſion & de ſa pénitence.

Parmi les ouvriers évangéliques qui travailloient alors avec le plus

d'application & de fruit à la conversion des Idolâtres & à l'avancement des Néophites dans la Nouvelle-Espagne, on distinguoit Alfonse de Norenna (1).

LXXI. Alfonse de Noreña, déja habile, mais n'étant que Diacre, il est envoyé aux Missions de l'Amérique.

Alfonse ayant employé les premieres années de sa jeunesse à l'étude des Belles-Lettres, étoit déja bien instruit dans la science du Droit Civil & Canonique quand il embrassa l'Institut des Freres Prêcheurs dans le couvent de Saint Paul à Valladolid. Appliqué ensuite à l'étude de la Théologie & de la Religion, à peine avoit il reçu le Diaconat que la solidité de son esprit & de sa vertu le fit juger propre pour les Missions de l'Amérique. On le joignit aux quarante quatre Missionnaires que Barthelemy de Las-Casas conduisit à l'Isle de Saint-Domingue, & de-là dans la Nouvelle-Espagne.

---

Echard. t. 2. p. 295.

(1) *Linguarum harum regionum studio vacavit, nec Mexicanam modò, sed très quatuorve alias brevi sibi comparavit, adeo ut eum sibi socium elegerit Fr. Thomas de Casillas postea Chiapensis Episcopus, &c.*

LXXII. Ses aventures sur l'eau.

Nous avons rapporté ailleurs ce que ces hommes apostoliques firent, & ce qu'ils eurent à souffrir, soit dès leur arrivée à l'Isle Espagnole, soit depuis à Campêche & dans la suite de leurs voyages. La providence parut veiller spécialement à la conservation du jeune Diacre, tantôt en l'éloignant du péril où quelques autres avoient péri sur mer, & tantôt en le retirant, comme par miracle, du milieu des eaux qui l'avoient englouti au passage d'une riviere.

LXXIII. Ses premières occupations pour se préparer aux exercices du divin Ministère.

Ni tous ces dangers, ni les fatigues inséparables de l'Apostolat n'abbatirent point le courage du soldat de Jesus Christ. Pour proportionner, au contraire, sa reconnoissance à la grandeur des bienfaits, il ne négligeoit aucun des moyens qui pouvoient le mettre en état de servir utilement l'Eglise dans l'instruction & la conversion des Indiens. Une de ses occupations ordinaires étoit l'étude des langues du pays : il en entendoit déja, & en parloit fort correctement trois ou quatre des principales, lorsqu'il fut honoré du Sacerdoce. Il fit comme l'essai de la vie

apoſtolique en la compagnie de ceux qu'il regardoit comme ſes maîtres. Le célebre Thomas de Caſillas voulut l'avoir pour compagnon de ſes travaux dans la province des Zoques, diſtante de plus de ſoixante lieues de la ville de Chiapa, d'où ils partirent pour porter la lumiere de la foi à ces Sauvages. Ils y travaillerent l'un & l'autre avec beaucoup de fruit & de peines durant les années 1545 & 1546.

LXXIV. Il travaille avec fruit ſous la conduite des Anciens.

Alfonſe de Norenna fut depuis aſſocié au Pere Jerome de Saint-Vincent, deſtiné à la miſſion de *Copanabaſtla*. C'eſt une grande vallée de l'Amérique ſeptentrionale, dans la province de Chiapa. Elle eſt renommée par une riviere fort poiſſonneuſe qui, ſortant des montagnes appellées *Cuchumatlanas*, va ſe rendre à Chiapa des Indiens, & de-là à Tabaſco. Les habitans, peut-être moins barbares que dans bien d'autres pays, reçurent la parole de Dieu, renoncerent, les uns plutôt, les autres plus tard, au culte des Idoles & à leurs autres ſuperſtitions. On en fit des Chrétiens qui perſé-

verent encore dans la foi & la pratique des ſaintes vérités qu'on leur a appriſes. Le principal bourg, qui donne ſon nom au pays, ou qui l'a pris de la vallée de Copanabaſtla, eſt habité par plus de huit cens Indiens qui font profeſſion de la Religion chrétienne.

LXXV. Chef de pluſieurs autres Miſſions, il attire bien des Indiens à la foi, & les protége avec courage contre leurs oppreſſeurs.

Après s'être formé ſur l'exemple des anciens, le Pere Alfonſe fut déclaré chef de pluſieurs autres miſſions; & le Seigneur, qui le rempliſſoit d'un zèle à l'épreuve de tout, lui donna auſſi la conſolation de voir pluſieurs peuples qui profitoient de ſes prédications pour entrer dans le ſein de l'Egliſe. Il ne trouva pas toujours autant de docilité dans les colonies Eſpagnoles pour la correction des mœurs. Les maximes de Barthelemy de Las-Caſas, dont il s'étoit fait une regle de conduite, l'expoſerent plus d'une fois à la mauvaiſe humeur de ſes compatriotes; mais les plus mauvais traitemens ne le porterent jamais ni à abandonner la protection des Indiens, ni à donner les Sacremens à leurs oppreſſeurs tant qu'ils refuſerent de traiter les

nouveaux Chrétiens en freres plutôt qu'en esclaves.

LXXVI. Maximes de conduite pour l'administration des Sacremens.

Afin que tous les Ministres des Sacremens, du moins tous ceux d'un même institut, fussent uniformes dans la pratique sur un article si commun & si important, les premiers Chapitres provinciaux de l'Ordre de Saint Dominique, dans les Indes, avoient dressé une formule, dont Antoine de Remezal & Jean Melendez font mention. Le Pere Alfonse de Norenna en dressa aussi un Mémoire avec ce petit prologue, qui marque assez bien le caractere de son esprit.

LXXVII. Alfonse de Noreña veut les transmettre à la postérité.

» Nos premiers Peres, embrasés » du zèle du salut des ames, nous ont » appris comment nous devions nous » comporter en entendant les con- » fessions des Espagnols. On en a » oublié peut-être plusieurs choses, » & j'ai voulu écrire celles qui res- » tent, tant pour l'utilité des Con- » fesseurs que pour faire sçavoir à » ceux qui viendront après nous » combien grandes ont été les afflic- » tions qui ont éprouvé la patience » des premiers Fondateurs de cette

» province de Saint-Vincent; avec
» quel ſoin & quelle vigilance ils
» s'employoient pour que les Eſpa-
» gnols, les Indiens & eux-mêmes
» fuſſent libres de péché, &c.

LXXVIII. Conſtance invariable dans les mêmes pratiques.

Perſuadé que ce n'eſt pas ſervir l'Egliſe, mais trahir ſon miniſtere & ſe perdre ſoi-même avec ſes pénitens, que de les admettre à la participation des choſes ſaintes ſans les obliger de rendre à chacun ce qui lui eſt dû, le Pere Alfonſe montra toujours ſur ce point une conſtance inébranlable. Poli & affable avec tout le monde, quand il s'agiſſoit de regler les conſciences, il ne ſe ſouvenoit que de la loi de Dieu. Le reſpect humain, les conſidérations mondaines, le deſir de ſe conſerver ſes amis, la crainte de les perdre, ou de s'en faire peut-être autant d'ennemis, il regardoit tous ces motifs comme des tentations & des pieges contre leſquels il ne pouvoit trop ſe tenir en garde. On lui diſoit quelquefois que l'amour de la paix & une ſage précaution pour éviter de nouveaux ſcandales demandoient, dans les occaſions critiques, une grande condeſcendance;

Oui, répondit-il, pourvu que ce ne ſoit pas au mépris de l'Evangile & de la loi qui eſt claire. Vouloir faire plier cette loi divine ſous les paſſions, ce n'eſt ni procurer la paix, ni faire éviter les ſcandales, mais fomenter toujours des déſordres qui ne permettront jamais, ni aux anciens ni aux nouveaux Chrétiens, de jouir des douceurs de la paix. Que chacun ſe contente de ce qui lui appartient; que le plus fort n'abuſe pas de ſes forces pour écraſer les foibles; que les nouveaux maîtres ne regardent pas comme de vils eſclaves ceux qui ne ſont pauvres que parce qu'eux-mêmes les ont appauvris, & qu'après les avoir dépouillés de leurs biens, ils ne pretendent pas encore pouvoir leur ôter la liberté. Voilà la juſte condeſcendance qu'on demande d'eux. En ceſſant de faire le mal, ils n'auront pas encore réparé celui qu'ils ont fait; mais ce ſera un commencement de converſion, & avec le ſecours de Dieu on pourra ajuſter le reſte. Nos Eſpagnols, ſans ſe réduire au même état où ils étoient quand ils ſont entrés dans ces pro-

vinces, peuvent pleinement contenter les pauvres Indiens, faire cesser leurs justes plaintes, gagner leur affection, leur amitié, leur confiance. Quelle gloire n'en reviendroit pas à la Religion! quelle consolation pour l'Eglise! quelle facilité à attirer à la foi les peuples voisins encore infidèles!

LXXIX. Le sage Prédicateur varie le sujet de ses discours selon la portée & les besoins de ses Auditeurs.

C'est ainsi que le serviteur de Dieu justifioit sa conduite, qui paroissoit trop rigide aux oppresseurs. C'étoit le sujet le plus ordinaire de ses prédications lorsqu'il prêchoit parmi eux. Ses exhortations aux Naturels du pays avoient toujours un autre objet. Quoiqu'attendri sur ce qu'il leur voyoit souffrir, il n'avoit garde d'aigrir leur douleur en exagérant l'injustice de ceux qui les opprimoient. D'un côté, il tâchoit de relever leurs espérances par les assurances positives, que le Roi Catholique prenoit de sages mesures en leur faveur; de l'autre, il trouvoit toujours dans la morale chrétienne bien des sujets de consolation pour des hommes qui faisoient déja profession de croire en Jesus-Christ.

LXXX. Il fait observer les mêmes maximes dans toute la Province de S. Vincent, qu'il gouverne fort sagement.

Les maximes qu'Alfonse de Norenna avoit toujours suivies dans les fonctions de son ministere, il les recommanda, & les fit pratiquer avec la même exactitude par ses inférieurs lorsqu'on l'eut obligé d'accepter des charges dans la province de Saint-Vincent. Il gouverna fort saintement plusieurs Communautés, & il s'étoit trouvé en qualité de Définiteur dans différens Chapitres lorsqu'il fut élu Provincial dans celui qui se tint à Guatimala le 16 Janvier 1580. A l'exemple de ses prédécesseurs, il eut la même attention à maintenir ou augmenter même l'esprit de ferveur dans toute sa province, qui s'est long-tems soutenue sur un grand pied de régularité, & à faire ensorte que dans les différentes contrées ou provinces de Guatimala & de Chiapa, il y eût toujours un nombre de Prédicateurs. Les uns étoient destinés au service des nouveaux Chrétiens, & les autres à l'instruction des Infidèles qu'il falloit appeller à la foi. La prudence du sage Provincial paroissoit particulierement dans le choix des Missionnaires qu'il en-

voyoit, ſelon la connoiſſance qu'il avoit de leurs talens, & du caractere des peuples vers leſquels il les envoyoit. Pendant les quatre années qu'il fut à la tête de ſa Province, il eut le plaiſir de voir que la ſemence évangelique ne tomboit pas toujours ſur une terre ingrate.

LXXXI. Il gouverne, l'eſpace de 7 années, l'Egliſe de Chiapa, non comme Evêque, mais comme ſon Adminiſtrateur.

N'oublions point que depuis la mort de l'un de ſes prédéceſſeurs, Thomas de Caſillas, qui mourut Evêque de Chiapa en 1567, juſqu'en 1574 que Pierre de Feria prit poſſeſſion de ce Siege (comme nous l'avons dit ailleurs), Alfonſe de Norenna avoit été chargé du ſoin de de cette Egliſe. Quelques Auteurs (avant ou après Gilles Gonzalès) le comptent parmi les Evêques de Chiapa; mais c'eſt une erreur. Ce ne fut qu'en qualité de Vicaire Général du Chapitre, & par l'ordre exprès de Sa Majeſté Catholique, qu'il eut toute l'adminiſtration de cette Egliſe l'eſpace de ſept années. Dans bien des occaſions il eut beſoin de tout ce que Dieu lui avoit donné de zèle & de fermeté pour ne pas céder aux difficultés. Les tems étoient

fort critiques ; & quelque grandes que fussent la capacité & la réputation de l'Administrateur, il se trouvoit cependant moins autorisé, & par conséquent moins en état qu'un Evêque de procurer tout le bien dont cette Eglise avoit besoin.

LXXXII. Il reprend la suite de ses Missions : Ce qu'il conseille sur un point important dans le Chapitre de 1587.

L'arrivée du nouveau Prélat rendit Alfonse de Norenna à ses freres & à ses missions. Un âge déja avancé ne l'empêchoit pas de travailler avec le même zèle. Il se trouva au Chapitre de sa Province, assemblé à *Zacapula* l'an 1587. On y reçut des lettres du Roi Catholique Philippe II qui ordonnoient au Religieux de se charger par office de toutes les Eglises qu'ils avoient bâties jusqu'alors, à mesure qu'ils avoient fait des Chrétiens dans les pays. Nous avons remarqué quelquefois, qu'outre les Couvents ou Monasteres bâtis ordinairement dans les Villes ou dans de gros Bourgs, on avoit établi un nombre considérable de petites habitations, qu'on appelloit des Doctrines ou des maisons d'instruction pour la commodité des Indiens plus éloignés des Villes. Les Reli-

gieux de tous les Ordres en avoient de ſemblables : on y entretenoit un ou deux Miſſionnaires pour cultiver la religion des nouveaux Chrétiens des environs, les catéchiſer & leur adminiſtrer les Sacremens. C'étoit de ces mêmes Egliſes ou Chapelles que Sa Majeſté ſouhaitoit que les Religieux ſe chargeaſſent pour toujours, comme Curés. Mais on y trouva de l'inconvénient, & on prit le parti de les abandonner, ou de ne continuer à les deſſervir que juſqu'à ce que les Evêques puſſent les faire remplir par quelques Eccléſiaſtiques, & avec titre.

On attribue particulierement cette réſolution au conſeil d'Alfonſe de Norenna. Il connoiſſoit l'importance qu'il n'y eût pas un grand nombre de Religieux chargés à titre de Curés, afin que, toujours à la diſpoſition des Supérieurs, ils puſſent, ſelon les beſoins, ou être rappellés dans les communautés, ou envoyés dans les lieux qui avoient un beſoin plus preſſant de leur miniſtere.

LXXXIII. Dernières occupations

Les différentes occupations du Pere Alfonſe lui laiſſerent encore

du S. Missionnaire : Sa mort après 46 années de travail.

le tems de composer quelques ouvrages, dont le Pere Echard, après l'Historien de la province de Chiapa, fait mention. Le premier est un traité du Gouvernement spirituel des Fidèles dans les Indes : le second est un autre traité des Elections canoniques selon les decrets du Concile de Trente : le troisieme est en forme de collection & de commentaire de plusieurs cas de conscience qui avoient été décidés dans un Chapitre provincial des Freres Prêcheurs, tenu au couvent de Cuban, dans la province de Vera-paz, le 23 Janvier 1548.

Ouvrages.

Le pieux & sçavant Auteur mourut le 24 Juillet 1590, après quarante-six années d'un travail non-interrompu (1).

---

Echard. to. 2. p. 296.

(1) *Tandem meritis gravis & annis terras reliquit anno 1590. De eo legendus Antonius de Remesal Hist. Prov. de Chiapa, p. 660 & 697, ubi longe plura, qui & addidit Alphonsum scripsisse his titulis :*

*Tractatus super administratione & regimine spirituali Fidelium in Indiis. Tractatus de electione Canonica juxta Decreta Concilii Tridentini, &c, &c.*

La

La même province avoit perdu depuis quelques années plusieurs autres bons Ministres de la parole, parmi lesquels on ne doit pas oublier le Pere François de Quesade. Il étoit, ainsi que le Pere Alfonse de Norenna, du nombre des quarante-quatre que Barthelemi de Las-Casas conduisit heureusement à l'Isle Espagnole avant la fin de 1544. Il se trouva encore un des douze qui s'étoient depuis embarqués au Port de Campeche pour se rendre dans la province de Chiapa. On a dit ailleurs que le Vaisseau battu par une furieuse tempête s'étoit entr'ouvert, & qu'un grand nombre de Passagers avoient été submergés avec neuf Religieux, trois seulement ayant eu le bonheur de se sauver avec peu de Matelots. Le Pere François de Quesade fut l'un de ces trois Missionnaires que la providence délivra d'un si grand péril. Les uns furent jettés sur une côte, les autres sur une autre. On peut juger dans quel état ils se trouverent tous, après avoir été long-tems battus par les coups de vent, par la furie des va-

LXXXIV. François de Quesade sauvé d'un naufrage.

gues, ou par la rencontre de quelques débris du Vaiſſeau briſé. Il eſt vrai que ceux qu'il plut à Dieu de ſauver du naufrage ſe ſervirent de quelques-uns de ces débris comme d'une planche deſtinée à leur ſalut.

LXXXV.
Secouru dans un autre péril.

Dans l'épuiſement où ſe trouvoit le Pere Queſade, autant par la laſſitude & les grands efforts qu'il avoit fait, que par la faim, car il y avoit quatre jours qu'il n'avoit pris aucune ſorte de nourriture, il ne put que lever les yeux & les mains au ciel pour bénir le Seigneur, le remercier de la grace qu'il venoit d'en recevoir, & lui demander le ſecours qu'il ne pouvoit attendre que de la divine bonté. Il ſe trouvoit auprès de lui un jeune Séculier, mais qui ayant eu le même ſort, étoit auſſi peu en état que le Pere de faire quelques pas pour chercher du ſoulagement. Dieu qui n'abandonne jamais ceux qui eſperent en lui, conduiſit juſqu'à eux quelques Eſpagnols qui cotoyoient la mer. Ceux-ci, à la vérité, ne purent leur donner qu'un foible ſecours; mais en continuant leur route ils aver-

tirent un Cacique Chrétien du voisinage, qui imita le charitable Samaritain.

LXXXVI. Difficile Mission dans la Province de Soconusco.

Après que le Missionnaire eut repris ses forces, l'obéissance l'envoya, avec quatre autres Prêtres & un Frere convers, dans la province de Soconusco, pays fort sujet à de grandes tempêtes & à des pluies qui y sont continuelles depuis Avril jusqu'en Septembre. La proximité de la mer, qui cause ces déluges d'eau & ces tempêtes, procure aussi aux habitans la commodité du trafic avec les autres Nations. Le commerce les rend riches, & les richesses arrogans. Si l'Evangile leur avoit été déja annononcé, il s'y en trouvoit bien peu qui eussent profité de la divine lumiere. Le travail des nouveaux Missionnaires ne pouvoit donc être que très-pénible, soit par le caractere des Naturels du pays, soit par la difficulté d'aller d'un lieu à un autre par des chemins, ou inondés, ou rompus par les torrens, & toujours remplis de marais. Mais que ne fait-on pas lorsque le cœur est rempli de charité & d'un véri-

table zèle du ſalut des ames ? On ne peut ſans doute attribuer qu'à cette force céleſte, dont le Saint-Eſprit eſt le principe, ce que nous liſons d'étonnant dans la vie & les travaux immenſes de ces hommes apoſtoliques. Rien de plus pauvre que leur nourriture, & ſouvent même ils en manquoient. Le travail ne pouvoit être plus rude, ni quelquefois plus ingrat, & il ne finiſſoit point. Tantôt brûlés par les ardeurs du ſoleil, tantôt percés par la pluie, les Miſſionnaires ne trouvoient pas toujours où ſe mettre à couvert des injures de l'air, ni où prendre le repos de la nuit. Mais ce qui étoit bien capable de les conſoler & de les ſoutenir parmi tant de fatigues, c'étoit de voir quelquefois que le Seigneur les faiſoit ſervir à ſa gloire & au ſalut de ceux qui écoutoient la divine parole.

LXXXVII. Légereté & hypocriſie de quelques Peuples Barbares mal convertis ; nouveau ſujet de décou-

Mais, il faut l'avouer, tous les peuples de l'Amérique ne montrerent pas toujours la même docilité à écouter les inſtructions, ni la même conſtance à remplir les ſaints engagemens qu'ils avoient contrac-

tés en demandant & en recevant le baptême. L'hypocrisie des uns & la légereté de quelques autres étoient souvent, pour les Ministres de Jesus-Christ, le sujet le plus sensible de leur affliction, & quelquefois une tentation de découragement. François de Quesade ne se défia pas assez de ce dernier piege de l'ennemi.

ragement ou de tentation pour un Missionnaire.

LXXXVIII. Tristes réflexions de François de Quesade.

» Hélas! se disoit-il à lui-même, » je me consume ici dans un travail » inutile : toujours environné de pé» rils, & accablé de fatigue, je les » avois prévus, & je me soutenois » par l'espérance que mes sueurs » pourroient servir à la conversion » des Infidèles. Quel profit en ont » tiré jusqu'ici ces Sauvages d'un » cœur incirconcis, qui ferment » toujours les yeux à la lumiere, & » bouchent les oreilles à la parole de » Dieu? Ceux qui ont paru l'écouter, » ceux mêmes qui, depuis huit ans » que je les prêche, ont persévéré » à demander d'être baptisés, vi» vent-ils en Chrétiens? N'est-il pas » plus sûr pour moi de retourner en » Espagne, & de me renfermer dans » mon couvent pour ne m'y occu-

» per désormais que de mon salut ;
» vivre dans la priere & la retraite,
» & mourir en paix ?

LXXXIX. Il demande, & il obtient son retour en Espagne ; mais le cri de la conscience & de nouveaux périls sur mer le rappellent à lui-même.

Frappé de ces réflexions, François Quesade demanda aux Supérieurs & obtint enfin la permission de repasser les mers. Mais ce Jonas, sans prétendre fuir de devant la face du Seigneur, agissoit en effet contre la divine volonté qu'il n'avoit point consultée. Il la connut enfin, moins peut-être par la tempête qui faillit à engloutir le Vaisseau, & par les dangers continuels qu'il éprouva jusqu'au Port de Seville, que par les nouvelles lumieres que Dieu lui communiqua, & par de plus sages réflexions qu'il fit sur ses démarches. Si, durant la violence de l'orage, il n'avoit pas dit comme le Prophête fugitif : *prenez-moi & me jettez dans la mer, & elle s'appaisera* : une voix intérieure ne lui faisoit pas moins entendre qu'il étoit coupable pour avoir regardé en arriere, & que la tempête qui les menaçoit tous également étoit le juste châtiment de sa faute.

XC. Il trouve au

Il la pleura amerement, cette

faute, & il eut le courage de la réparer. Le Pere Dominique de Afcona, fuivi de plufieurs fervens Religieux, fe trouvoit alors à Seville, prêt à fe rendre à Cadix, où il devoit s'embarquer avec fes compagnons pour les miffions de l'Amérique. Quefade regarda cette rencontre comme un moyen que la providence lui préfentoit pour l'inviter à reprendre le travail dont elle l'avoit chargé. Sans différer davantage, & fans fe donner le loifir ni de fe repofer, ni de revoir fes parens & fes amis, il fe joint fur le champ au Pere de Afcona, retourne dans les Indes, & reprend les fonctions de fa miffion, réfolu de confacrer fes forces & le refte de fes jours à l'œuvre du Seigneur dans quelque lieu qu'il plût aux Supérieurs de l'envoyer, ou de le retenir.

Port de Seville un Vaiffeau & plufieurs Religieux prêts à s'embarquer pour l'Amérique, il fe joint à eux, & va reprendre fon travail.

XCI. Perfévérance glorieufe, utile aux Indiens & à leurs Miffionnaires.

Antoine Remezal met ce retour en l'année 1558 : mais fans nous apprendre ni le détail de fes travaux, ni l'année de fa mort, il fe contente de nous dire que le ferviteur de Dieu parut toujours depuis un ouvrier in-

fatigable; que son ministere fut d'une grande utilité pour l'instruction des Infidèles & la consolation des nouveaux Chrétiens, & qu'enfin, par ses exemples autant que par ses paroles, il contribuoit puissamment à relever le courage de ceux de ses freres qu'il connoissoit susceptibles de la même tentation qui l'avoit fait succomber. » Dieu qui nous charge » du travail, leur disoit-il, ne nous » rend pas responsables du succès : » c'est à nous, avec sa grace, à » planter & arroser; il donnera lui- » même l'accroissement quand & de » la maniere qu'il lui plaira : il est le » maître. Lorsque nous aurons ac- » compli tout ce qui nous est com- » mandé, nous dirons encore : nous » sommes des serviteurs inutiles; » nous avons fait ce que nous étions » obligés de faire.

XCII. Conduite de la Providence, dans ce qu'on appelle de bons ou de mauvais succès.

Sages maximes, & qui devroient être toujours présentes aux Ministres de l'Evangile : elles pourroient leur être également utiles dans les bons & dans les mauvais succès; dans les bons, contre le poison de l'orgueil, & dans les mauvais, contre la ten-

tation de découragement. Ce fut auſſi dans la pratique déſormais conſtante de ces mêmes maximes que le fervent Miſſionnaire coula ſes dernieres années. On doit avoir déja remarqué que, tant dans la conduite des nouveaux Chrétiens que dans celle de leurs peres ſpirituels, la ſage providence a permis quelquefois ou ordonné bien des choſes qui ne ſervoient pas moins à faire craindre la profondeur de ſes jugemens, qu'admirer le tréſor de ſes miſéricordes.

XCIII. Autres SS. Miſſionnaires, &c.

Antoine Remezal nous apprend que le couvent de Guatimala perdit, dans le cours de la même année, quatre autres Religieux qui laiſſerent la même odeur de ſainteté, ſçavoir, le Pere Ignace de Saint Paulin, le Pere Jean de Sumaniego, le Pere Etienne Parcero & le Pere François de Marieto. Nous en faiſons mention, parce qu'ils avoient tous travaillé dans la vigne du Seigneur pour la propagation & l'accroiſſement de la foi dans l'Amérique. La vertu dominante du premier étoit une charité ſi tendre, ſi compatiſſante pour les pauvres & les affligés, qu'on n'a

pas craint de dire qu'à l'imitation de Saint Dominique, il se feroit volontiers vendu & rendu esclave pour les soulager. Le second possédoit avec tant de perfection la langue Mexicaine, qu'après en avoir fait un grand usage pour l'instruction des Indiens, il en composa une méthode qui a été & qui est encore très-utile aux nouveaux Missionnaires arrivés dans la Nouvelle-Espagne.

XCIV. Jean de S. Etienne. Ses beaux commencemens.

Jean de Saint-Etienne mérite d'être particulierement connu, tant par la sainteté de sa vie que par le fruit de son ministere dans les Indes.

Jean de Saint-Etienne, Profès du couvent de ce nom à Salamanque, exerça long-tems le divin ministere dans la Nouvelle-Espagne avec cette réputation de vertu & ce parfait détachement dont il avoit donné de belles preuves dès son entrée en religion. On rapporte que peu de jours après sa profession, son pere lui envoya pour plus de mille ducats de livres fort proprement reliés. Ce bon Gentilhomme, aussi généreux que riche, ne doutoit pas qu'on ne laissât à son fils l'usage de cette es-

pece de bibliotheque. Mais le Novice mieux inſtruit de ſes engagemens, ſe contenta d'avoir eu le plaiſir de la voir & de la préſenter au Supérieur. Que penſez-vous faire de tous ces livres, lui demanda celui-ci ? Mon pere, répondit le jeune Profès, je n'ai plus de volonté : j'en ai fait un ſacrifice à Dieu. C'eſt à vous à diſpoſer de ce qui appartient à la Religion. Ces livres, dont la plupart me feroient à préſent aſſez inutiles, ne trouveront-ils pas une place dans la bibliotheque commune ?

XCV. Son caractere d'eſprit & de cœur.

La méditation & les ſaints exercices perfectionnerent toujours cette vertu naiſſante : le caractere de ce modeſte Religieux étoit la douceur, & l'humilité ſa vertu favorite. Doué d'un bel eſprit, & naturellement éloquent, il ne ſe fit jamais un mérite de briller parmi ſes compagnons d'étude, & on ne connut bien ſes talens que quand il commença à paroître dans les chaires d'Eſpagne.

XCVI. Fruits de ſes predications dans la Province de *Zacatula*.

Les fruits de ſes prédications furent encore plus grands dans les miſſions de l'Amérique. Il arriva

dans le Mexique vers le milieu du seizieme siecle, & d'abord il fut envoyé en la compagnie de quelques autres Missionnaires, vers la côte de la mer du sud, dans une province appellée *Zacatula*, comprise dans le gouvernement de Mechoacan. Il apprit la langue du pays avec une diligence & une facilité qui parurent l'effet de la grace de la vocation plutôt que celui de l'application & de la mémoire. Sa douceur naturelle servit encore à lui concilier l'affection des Indiens : il en appella un grand nombre à la foi, brûla quantité de leurs Idoles ; & par ses manieres engageantes, autant que par son zèle, il contribua peut-être plus qu'un autre à les retirer de cette vie errante, dans laquelle ils avoient été nourris, pour les réunir dans des peuplades qui facilitoient les moyens de les civiliser & de les instruire.

XCVII. Il appelle son Paradis une Mission, que bien d'autres regardoient comme l'écueil

Quoique les habitans de ce pays, particulierement ceux des montagnes, ne fussent pas des plus traitables, il se faisoit tout à tous, supportant patiemment leur grossiereté

& leurs humeurs ; il se comportoit envers eux avec une charité si prévenante, que plutôt ou plus tard il les réduisoit enfin tous à ce qu'il pouvoit en exiger pour les mettre en état de recevoir dignement le baptême. Ses soins à instruire & cultiver les nouveaux Chrétiens, à regler leurs mœurs & leur inspirer des sentimens de reconnoissance envers la divine bonté, n'étoient pas moindres que ses travaux pour la conversion des Infidèles encore attachés au culte des Idoles. Cependant, quelque long, quelque pénible que fût le travail, il n'en paroissoit jamais rebuté. Une mission que quelques-uns appelloient l'écueil de la patience des Missionnaires, Jean de Saint-Etienne avoit coutume de l'appeller son paradis.

de la patience.

XCVIII. Continuation de son Apostolat dans le gouvernement de Guatimala: Mort précieuse.

Si l'obéissance ne l'avoit obligé de prendre le gouvernement de quelques couvens, & ensuite la charge de Vicaire Général de la province de Saint-Vincent, il n'auroit jamais demandé de changer de station. Mais comme il se conduisoit toujours par le même esprit, qui

étoit celui de Jesus-Christ, ce qu'il avoit fait dans le pays de *Zacatula*, il continua de le faire dans celui de la Vera-Paz & dans la vaste province de Guatimala. Sa mort, arrivée le 24 Juillet 1590, parut si sainte, qu'il n'y eut aucun des Assistans qui ne dit : *je voudrois mourir de même.*

XCIX. Sollicitude des premiers Pasteurs qui s'étend à tout.

Si le zèle des saints Missionnaires produisoit des fruits excellens dans l'Eglise de l'Amérique, ils étoient eux-mêmes soutenus & encouragés dans leurs travaux par l'exemple des premiers Pasteurs, toujours appliqués à affermir & à étendre la Religion de Jesus-Christ dans ces vastes provinces. Leur sollicitude pastorale embrassoit tout, la conversion des pécheurs & celle des Idolâtres, qu'il falloit appeller à la foi, l'instruction assidue des Néophites ou des nouveaux convertis qu'on devoit prémunir contre le scandale, le soulagement des pauvres, la défense des Indiens fidèles ou infidèles, l'ordre & le maintien de la discipline ecclésiastique, la vigilance enfin sur tout le troupeau, c'est-à-dire, sur les peuples & sur leurs conducteurs.

Tels étoient les soins attentifs de tous, ou de presque tous les Evêques qui remplissoient alors les Sieges de la Nouvelle-Espagne. Nous avons eu occasion d'en faire connoître quelques-uns. Tel étoit en particulier Don François-Jean de Medina, Religieux de Saint Augustin, & dans ce tems ci, Evêque de Mechoacan. Il étoit né à Segovie dans la Vieille-Castille, vers l'an 1530. Son pere, Don Antoine Ruiz de Medina, & sa mere, Dona Catherine de Vega, ne négligerent pas de cultiver les semences de vertu qui, dès son enfance, le faisoient aimer & estimer de tous ceux qui le fréquentoient. On ne sçait point quel fut le motif ou l'occasion qui le fit passer à la Nouvelle-Espagne dans sa premiere jeunesse : mais quelles que pussent être en cela les vûes de ses parens, il parut bientôt que celles de la providence étoient toutes en faveur de cet enfant de bénédiction, & pour le salut de plusieurs Indiens qu'il fit entrer dans le bercail du bon Pasteur.

C. D. Jean de Medina, Religieux de S. Augustin, Evêque de Mechoacan.

Th. Eccl. p. 115.

Selon Gilles Gonzalez, dans son

CI. Ses admira-

bles progrès dans la vertu & dans les ſciences.

Théâtre Eccléſiaſtique des Indes ; Jean de Medina reçut l'habit de Religieux à Mexique, dans le couvent de Saint Auguſtin, l'an 1542, par conſéquent dans ſa douzieme ou treizieme année. C'étoit avant le Decret du Concile de Trente, qui a ſi ſagement reglé le tems de la profeſſion Religieuſe. Le jeune Novice profitoit cependant de tous les moyens que la grace lui préſentoit pour ſe remplir le premier de la connoiſſance & de l'amour de toutes les grandes vérités qu'il devoit annoncer & faire reſpecter, autant par la ſainteté de l'exemple que par la force de ſes diſcours. Ami du ſilence, de la priere & de l'étude, il n'interrompoit gueres la lecture des divines écritures ou celle des Saints Peres que pour apprendre les langues du pays : celles des Mexicains & des Otomites lui devinrent familieres ; & dans ces différentes ſortes d'études il fit de ſi rapides progrès, que, ſelon l'expreſſion de ſon Hiſtorien, Jean de Medina ſe fit en peu de tems la réputation d'un ſçavant Théologien, d'un Prédicateur élo-

quent, & l'un des plus célebres Miniſtres de l'Evangile qu'il y eût alors dans le nouveau monde (1).

CII. Il eſt forcé de prendre le gouvernement de ſes freres : Exemple unique de la plus profonde humilité.

Ses vertus ne devoient point faire tort à ſes talens. Cependant on lui fit interrompre plus d'une fois le cours de ſes miſſions, & on fit violence à ſa modeſtie pour le forcer de prendre le gouvernement de ſes freres, tantôt dans la conduite de quelques Communautés particulieres, & tantôt dans celles de toute la province. Humble & modeſte, ſans être opiniâtre, le ſerviteur de Dieu employoit les larmes & les prieres pour être diſpenſé d'accepter des places qu'il ne ſe croyoit point en état de remplir à l'avantage de la Religion. Il fit plus : dans le Chapitre de ſa province, aſſemblé dans le couvent d'*Atotonilco*, l'an 1566, quand il vit que tous les vocaux ſe réuniſſoient pour le mettre

---

(1) *Fue fray Juan de Medina gran Teologo, y uno de los mayores Miniſtros que tuno el Evangelio en aquel orbe. Aprendio, para enſeñar à los Indios los caminos de la Fé Catolica, la lengua Mexicana, y Otomita, y en ellas predicava con eloquentia, y provecho.* Th. Eccl. p. 115.

à leur tête, il demanda qu'on ſuſpen-dît l'élection, & qu'on lui fît la grace de l'écouter un moment. Après avoir marqué ſon étonnement & ſa douleur de ce que dans une aſſemblée compoſée de tant de perſonnages diſtingués par la piété, la doctrine, la prudence & l'eſprit de gouvernement, on penſoit à un foible ſujet, non-ſeulement dépourvû de toutes ces qualités, mais noté encore, & chargé de tous les défauts contraires. Comme ces paroles ne faiſoient pas encore toute l'impreſſion qu'il ſouhaitoit, il tira de ſa poche & lut tout haut une longue liſte de ſes défauts perſonnels. La concluſion étoit qu'un homme connu pour n'avoir aucune des bonnes qualités requiſes dans un Supérieur, & chargé au contraire de toutes ſortes de vices & de miſeres, ne ſçauroit être élu canoniquement pour gouverner toute une province.

CIII. Malgré toutes ſes humiliations, il eſt élu unanimement Provincial.

Mais ſur cet article le ſerviteur de Dieu étoit mieux connu de ſes freres qu'il ne ſe connoiſſoit lui-même. La confeſſion générale qu'il venoit de faire publiquement, pût bien en at-

tendrir quelques-uns qui paroiſſoient pencher à lui accorder ce qu'il deſiroit avec tant d'ardeur; mais le grand nombre perſiſtant toujours dans le même ſentiment, l'élection fut faite à l'unanimité. Cet homme modeſte avoit fait, pour n'être point porté à une place d'honneur, beaucoup plus que ne font les plus ambitieux pour ſe la procurer; & après ces humiliations volontaires, il en eſſuya une beaucoup plus ſenſible, ce fut de ſe voir déclaré Provincial par les ſuffrages de tous, & avec les applaudiſſemens de tous (1).

CIV. Rigidité de ſa conduite pour le bon ordre.

On ne peut douter que leur intention ne fût droite, & celle du Supérieur ne l'étoit pas moins. Cependant on crut trouver en lui un autre homme. Doux & affable de ſon caractere, il ſe montroit d'une fermeté inflexible lorſque le zèle de la Reli-

---

(1) *Sacò à luz, para caſar la eleccion, una liſta muy larga de defectos perſonales, que no ſe compadecian con lo que pedia el Govierno, y eſto con tan grande afecto, como lo dixera un ambicioſo, codicioſo de llegar al pueſto. No baſtô, y la eleccion ſe hizo en èl el año 1566. con aplauſo de todos.* Th. Eccl. p. 116.

gion le demandoit. Sans respect humain, & sans acception de personnes, il proscrivoit tous les abus, & ne laissoit point de faute sans correction : il rappelloit tout à la regle qu'il avoit coutume d'appeller la loi des mortels & des immortels, à laquelle tout devoit céder. Ce fut sur ce plan que Jean de Medina gouverna toute sa province, ses différentes communautés & tous les particuliers. (1).

C7. Envers quelques particuliers.

Lorsqu'il trouvoit des sujets peu affectionnés à la régularité (& il est difficile qu'il ne s'en trouve par-tout) il les avertissoit ou les corrigeoit sans bruit. Si la correction n'avoit pas son effet, il attendoit patiemment son tems pour faire le reste. L'histoire en rapporte un exemple qui mérite d'être remarqué. Le zèlé

---

Ibid.

(1) *Fue tenido en el Govierno por regido, siendo, como era, de côdicion afable, y blando, mas el Oficio, y la ley cuyo Ministro era, le mudavan la condicion, por lo que se debe à la reverencia, y santidad de la ley, que es Rey de lo immortal, y mortal, assi la difinió un gran santo,* lex mortalium, & immortalium, *&c.*

Provincial voyant quelques Religieux qui s'écartoient de l'eſprit primitif de leur Inſtitut, il leur fit ſçavoir de ſe rendre tel jour au Couvent de *Calvacan ;* ils s'y rendirent exactement ; le Supérieur les reçut avec bonté, leur fit compter quelque argent pour un voyage, & leur dit : Il y a ici un Vaiſſeau qui va mettre à la voile pour l'Eſpagne, je vous ordonne de vous embarquer. Cet ordre fut ſi ponctuellement exécuté, que les Religieux de la même Province n'apprirent l'embarquement de ceux-ci que lorſqu'ils étoient déja arrivés dans la Caſtille (1).

CVI. Ayant abandonné quelques Maiſons, & mis de bons Supérieurs dans les autres, toute la Province ſe trouve reformée.

Th. Eccl. p. 116.

Il ſe trouvoit auſſi des Couvens qui avoient été bâtis dans des lieux mal fains, enſorte que pour rétablir les malades & ſoulager les convaleſcens, on étoit dans la néceſſité

(1) *Mádolos llamar á cada uno de porſi, y que para tal dia eſtuvieſſen en el convento de Calvacan. Llegaron, recibio los con amor, y mueſtras de caridad, dio les dineros, y mádô que ſe embarcaſſen : y aſſi lo hizieron, y quando preguntaron por ellos, ſupieron que eſtavan en Eſpaña.*

de se relâcher beaucoup de la rigueur de la regle. Le sage Supérieur craignit les suites d'une condescendance devenue indispensable; il fit donc abattre ou abandonner ces Maisons, & choisit de bons Supérieurs pour celles qu'on vouloit conserver; tout cela fut projetté & mis en exécution avec tant de concert, que la Province parut depuis un Paradis Terrestre. Ce sont les expressions d'un Auteur (1). On connoît là la sagesse du gouvernement, & tous les talens d'un homme conduit par l'esprit de Dieu.

CVII. Travaux Apostoliques : Zèle & succès.

Rendu enfin à lui-même, le Pere Jean de Medina profitoit de cette heureuse liberté pour courir ou voler par-tout où l'intérêt de la religion & le salut des ames le demandoient. Il aimoit tendrement les Indiens; mais l'aveuglement de ceux qui sacrifioient toujours aux Idoles, ne déchiroit pas moins ses entrailles, que l'état d'oppression où il voyoit

Ibid. (1) *Puso priores en otros, y tal concierto en la Provincia, que parecia un Paraiso en la tierra.*

encore gémir ceux qui appartenoient déja à l'Eglise par le Baptême. Résolu de tout entreprendre, jusqu'à donner sa vie même, s'il étoit nécessaire, pour la conversion des uns, & la défense ou la consolation des autres, il passoit les jours entiers dans le plus rude travail, & les nuits dans la prière ou dans des pratiques de pénitence, pour attirer les bénédictions du Ciel sur lui-même & sur ceux qu'il vouloit gagner à Jesus-Christ.

CVIII. Jean de Medina est nommé à un Evêché;

Cependant le Roi Catholique, instruit de son mérite, le proposa au Pape Pie V pour le Siege de Mechoacan; & Sa Sainteté fit expédier aussi-tôt les Bulles. L'intention du Pontife & du Souverain n'étoit pas de borner son zèle, qu'ils ne pouvoient qu'estimer, mais de le rendre plus efficace, en le revêtant d'autorité. Cette nouvelle, qui arriva à Mexique vers le commencement de l'année 1573, fut comme un coup de foudre pour l'humble Missionnaire; & il fut accablé d'un second, lorsque ses Supérieurs lui ordonnerent de se soumettre à la

volonté de Sa Majesté. Nous omettons ici volontiers tout ce que la crainte du Seigneur & une ingénieuse humilité lui firent tenter, pour écarter le redoutable fardeau. On n'écouta ni ses excuses, ni ses prières ; & à toutes ses raisons on opposa la maxime des Saints Peres, qu'il faut séverement éloigner des Dignités Ecclésiastiques ceux qui osent les rechercher, & soumettre à les accepter ceux qui les refusent*.

CIX. Et consacré à Mexico malgré ses excuses.

Obligé de plier, l'Evêque de Mechoacan fut sacré à Mexico par son Métropolitain Don Pedro de Moya, assisté de Don Antoine de Moralès, Evêque d'Angelopolis, & d'un Chanoine honoré d'une dignité dans le Chapitre de la Cathédrale. Il est bon de remarquer que cet usage étoit autorisé par le Saint Siege pour les Consécrations qui se faisoient dans l'Amérique, où il n'étoit pas toujours facile d'assembler trois Evêques.

CX. Il signale son entrée dans le Diocèse. Th. Eccl. p. 117.

La première attention de notre

* Virtutibus pollens, coactus ad regimen veniat, Virtutibus vacuus, nec coactus accedat.

Prélat,

Prélat, en entrant dans son Eglise, fut d'ordonner qu'il fût fait un rôle exact de tous les pauvres qui se trouvoient dans la Ville ou dans l'étendue du Diocèse de Mechoacan, & qu'on leur fît sçavoir que tous les biens & tous les revenus de l'Evêque étoient à eux, & à leur usage dans le besoin (1).

CXL. Pour pouvoir multiplier ses charités, il se prive lui-même d'une partie du nécessaire.

Après la Messe de la Sainte Vierge, qu'il chantoit tous les Samedis, il visitoit l'Hôpital, consoloit ou instruisoit familièrement chaque malade en particulier, & ne se retiroit point sans laisser à chacun quelque aumône secrette. Pendant le cours de ses visites Pastorales dans les différens quartiers de son Diocèse, ses libéralités étoient beaucoup plus multipliées; dans tous les lieux habités où il passoit, il laissoit quelques traces de sa charité; & pour avoir toujours de quoi donner, il s'étoit réduit à ne pas faire

(1) *En entrando en su obispado mandò que se hiziesse un Padrô de todos los pobres de su ciudad, y obispado, notificandoles, que su hazienda era para ellos.* Th. Eccl. p. 11.

plus de dépenſe pour lui-même, que ce qui peut être étroitement néceſſaire à un Frere renfermé dans ſa petite cellule. Il ne voulut jamais avoir ni meubles, ni voitures, ni cour, ni écurie, croyant qu'il étoit indigne d'un Evêque de nourrir des chiens ou des chevaux, tandis qu'il y a des pauvres dans ſon Diocèſe (1).

CXII. Tendreſſe envers les Indiens : Zèle & adreſſe pour la reconciliation des ennemis.

Jamais la porte de ſa maiſon ne fut fermée à un Indien ; jamais il ne fit attendre une audience à des malheureux qui venoient chercher, auprès de leur pere commun, le conſeil ou le ſecours dont ils avoient beſoin. Il les recevoit, & traitoit tous les naturels du pays avec une affabilité qui leur ouvroit le cœur & leur faiſoit oublier leurs peines, ou les engageoit du moins à les ſanctifier par la patience & la ſoumiſſion à la volonté de Dieu. Une de ſes attentions, & le plus grand peut-être de ſes talens, étoit de reconci-

---

Th. Eccl. p. 119.

(1) *No tenia mulas, ni coches, ni alajas impertinentes; por que no ſe gaſtaſſe en la beſtia, lo que era proprio de el pobre.*

lier les ennemis, de terminer leurs différends, & de faire cesser les disputes. Si ceux qui entretenoient les discordes, ou qui y avoient quelque part, ne s'adressoient point à leur Evêque, il alloit lui-même les chercher, & ne rentroit point chez lui qu'il n'eût mis fin à leurs querelles (1).

CXIII. Fermeté dans la défense des droits de son Eglise.

Plus le saint Evêque étoit détaché de tout propre intérêt, plus on le trouvoit ferme à défendre les droits de son Eglise, & à ne pas souffrir qu'on la chargeât au-delà de ce qui étoit porté dans les titres de sa fondation, ou par la loi du Prince. Si un Vice-Roi ou un Gouverneur différoit d'écouter ses justes plaintes, il les portoit au Tribunal du Souverain, où elles étoient toujours favorablement reçues, par la connoissance qu'on avoit de la sainteté du Prélat. Pour la même raison, Sa Majesté Catholique aimoit à lui

(1) *En hazer pazes, y componer diferencias fue unico. En sabiendo que avia algo desto, iba à buscar las partes, y hasta que quedavan concordes, no se bolvia à su palacio.* Ibid.

renvoyer les affaires difficiles, qui ne pouvoient être bien éclaircies ni terminées que ſur les lieux; celles particulierement qui demandoient autant d'intégrité que de lumière dans le Juge.

CXIV. Sévere correction faite à un Eccléſiaſtique trop richement vêtu.

Dans le Concile de Mexique, en 1585, l'Evêque de Méchoacan avoit eu beaucoup de part au Decret qui y fut porté contre le luxe des Eccléſiaſtiques, & il le fit exécuter en rigueur dans ſon propre Diocèſe. Sa ſeule réputation de ſévérité retint chacun dans le devoir; un ſeul, qui étoit chargé du ſoin des Ecoles & qui étoit fort riche, crut que le Decret ne le regardoit pas, parce qu'il n'étoit point dans les Ordres, quoiqu'il portât l'habit Eccléſiaſtique. S'étant un jour préſenté à l'Evêque avec ſes plus beaux habits, il en fut ſi mal accueilli, qu'il ſe retira couvert de confuſion, & d'un ſimple drap que le Prélat lui avoit mis ſur le corps en lui ôtant de ſes mains la ſoye.

Nous avons déja remarqué que l'Evêque d'Angelopolis, Diegue Romano, avoit fait, dans un cas ſem-

blable, une correction peut-être plus épiscopale, & non moins efficace, à un Bénéficier qui édifia depuis par sa modestie, autant qu'il avoit scandalisé par un luxe outré.

CXV. Faute, & punition d'un Archidiacre.

Nous lisons encore dans la vie de l'Evêque de Mechoacan, deux traits qui le caractérisent. Un Archidiacre de son Eglise avoit donné dans le chœur un soufflet à un Prébendier. L'Evêque le condamna d'abord à être chassé de la salle du Chapitre, & conduit nud jusqu'à la ceinture autour du chœur, où il seroit fustigé. Ce ne fut qu'aux vives instances d'une foule de supplians que le Prélat crut devoir adoucir la Sentence, en changeant la peine du fouet en un exil perpétuel. L'Archidiacre se rendit donc en Castille, se jetta aux pieds de Philippe II, confessant humblement sa faute, & ne put rien obtenir; Sa Majesté lui ayant ordonné de demeurer en silence dans l'état que son Evêque lui avoit prescrit.

CXVI. Un Chanoine, ami des procès, profite de son exil pour [illegible] amendem[ent].

Un autre Chanoine, moins violent que l'Archidiacre, ne fatiguoit pas moins le Chapitre & ses Supé-

rieurs, par ſon talent de faire de toutes choſes une matiere de procès. Notre Evêque ne lui en fit pas un pour remettre la paix dans ſon Chapitre. Comme il avoit fait embarquer autrefois quelques-uns de ſes Religieux, avec la même facilité il fit paſſer le Chanoine en Eſpagne. Celui-ci ſçut faire de ſages réflexions; ſans ſe plaindre que de lui-même, il travailla à corriger ſon humeur; & lorſqu'il eut appris la mort de l'Evêque de Mechoacan, il ſe hâta d'aller reprendre ſa place, avec une ferme réſolution de conſerver déſormais la paix & l'union avec tout le monde (1).

CXVII. Mort du ſaint Evêque.

Beaucoup moins chargé d'années que de mérites, le pieux Evêque de Mechoacan mourut au milieu de

Th. Eccl. p. 118.

(1) *Un Canonigo, que era muy amigo de competencias, y avia dado en que entender à otros obiſpos; y para eſcuſar eſte daño, ô eſcandalo, le embarcô como à ſus frayles, y le embiô à Eſpaña: Eſto fue de bueno à bueno. El Canonigo perſeverô en eſte Reyno, haſta que tuuo noticia de la muerte del obiſpô; y boluio con propoſito firme de ſer ſoſegado, y pacifico.*

ſon troupeau, en grande opinion de ſainteté, l'an 1588. Son caractere de fermeté, & de ſévérité même, ne put empêcher qu'il ne fût ſincérement regretté, comme un Paſteur rempli de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, comme un pere tendre, plein de compaſſion pour les pauvres & les affligés; ſa charité avoit paru inépuiſable envers les Indiens, auſſi en avoit-il appellé un grand nombre à la foi, & leur avoit appris à mettre à profit, par la patience chrétienne, les mauvais traitemens dont il ne pouvoit pas toujours les délivrer.

L'Hiſtoire abregée de Jean de Ecija, appellé communément Dominique de l'Annonciation, en nous faiſant admirer l'opération de la grace dans les pénibles travaux d'un Miniſtre auſſi ſaint qu'infatigable, nous mettra dans l'occaſion de parler de pluſieurs événemens, qui doivent être remarqués dans l'Hiſtoire de l'Amerique Chrétienne.

CXVIII. Naiſſance de Jean de Ecija.

Jean de Ecija naquit l'an 1510, dans un lieu nommé *Fuente d'Ovejuva;* c'eſt le nom que l'on donne aux ruines

de l'ancienne Mellaria, Ville de l'Espagne Betique dans l'Andalousie, à quatorze lieues de la ville de Cordoue. Son pere, Don Ferdinand de Ecija, & sa mere l'éleverent avec soin dans la crainte de Dieu, dont ils faisoient profession; avec une médiocre fortune, ils avoient une nombreuse famille, six garçons & trois filles. Jean de Ecija n'étoit que le second ou le troisiéme de ses freres; mais il fut celui sur lequel le Ciel répandit ses plus abondantes bénédictions. Dans sa tendre enfance il perdit son pere; mais les attentions de sa pieuse mere ne lui manquerent point au besoin; la grace sembloit prendre plaisir à perfectionner toujours son beau naturel, & graver dans ce jeune cœur les leçons de vertu que lui donnoient ses Maîtres.

CXIX. Il veut se consacrer à Dieu dès son enfance : Il est envoyé dans les Indes Occidentales avec un de ses freres, qui s'enrichit & se dérange.

A peine avoit-il atteint sa treiziéme année, que le desir d'être uniquement à Dieu, le porta à demander l'habit de saint François; mais le Gardien le voyant si jeune & trop délicat pour porter sitôt les austérités de la regle, lui conseilla

d'attendre encore quelques années. Le jeune homme se retira mortifié, mais résolu de profiter de tout pour mériter la grace qu'il avoit commencé de solliciter. Peu de tems après, ses parens jugerent à propos de le donner pour compagnon à son frere aîné, nommé Fernand-Alphonse, qu'on envoyoit aux Indes Occidentales. Celui-ci ayant obtenu la charge de Secrétaire du Grand Auditeur de Mexique, fit bien du chemin en peu de tems; mais en accumulant les richesses, il oublia Dieu; sa maison devint une académie de jeu & de dissolution; & Dieu permit qu'en perdant son bien, il perdît sa charge, son crédit, & qu'il se trouvât réduit à une extrême misere.

CXX. Le dérangement de Fernand réveille la ferveur de son cadet, qui prend l'habit de Religieux.

Les débauches de Fernand n'avoient point corrompu les mœurs de son cadet, qui n'y avoit jamais pris part. Sa disgrace ne le déconcerta pas; la Providence s'en servit pour lui faire reprendre son premier dessein, de fuir la contagion du monde; il demanda & il obtint l'habit de saint Dominique

dans le Couvent de Mexique, où il fit sa profession solemnelle l'an 1531, dans sa vingt-uniéme année, & dans la premiere ferveur de cette Communauté naissante. La vie pénitente & apostolique des illustres Fondateurs de la Province, dont le Couvent de Mexico étoit le chef, fut le premier modèle, que le jeune Novice, appellé Dominique de l'Annonciation dans sa profession, se proposa d'imiter. Il suivit de près les plus parfaits; & il a laissé à son tour de grands exemples à ceux qui sont venus après lui.

CXXI. Sérieuse application à tous les devoirs de son état.

Egalement appliqué à tous les exercices qui servoient à le sanctifier, & à ceux qui pouvoient le mettre en état de contribuer à la sanctification des autres, il faisoit succéder l'oraison au travail, ou plutôt il prioit en tout tems, & tout étoit mis à profit. L'étude des Langues du Pays étoit une de ses occupations. On peut connoître le progrès qu'il y fit par le Catéchisme, & un autre tome de morale qu'il composa en Langue Mexicaine, & qu'on imprima à Mexique dès l'an 1545.

CXXII. Ce qu'il fait pour rappeller son frere à Dieu & à lui-même.

Il ne faut point oublier, que la premiere de ses conquêtes spirituelles fut son propre frere Fernand. Il avoit commencé à trembler pour son salut dès qu'il l'avoit vu riche, & dans un poste qui lui facilitoit les moyens d'accumuler toujours les richesses ; sa pieuse inquiétude ne pouvoit qu'augmenter à mesure qu'il le voyoit livré de plus en plus au jeu, à la table, à tous les plaisirs, & à toutes ses passions : car il vouloit les satisfaire toutes. Que ne fit pas le Serviteur de Dieu pour toucher cet homme mondain & le gagner à Jesus-Christ ? Combien de fois ne lui rappella-t-il pas, par ses larmes encore plus que par ses paroles, l'éducation sainte que des parens chrétiens leur avoient donnée à l'un & à l'autre ? Ne déshonorez pas, lui disoit-il, une famille qui se glorifie de n'avoir en partage que l'honneur & la religion. N'oubliez point la promesse que vous avez faite à un pere mourant, & ne précipitez pas les jours d'une veuve, d'une tendre mere, qui ne sçauroit survivre à la nouvelle, que vous vous

couvrez d'infamie devant les hommes, en vous perdant devant Dieu.

CXXIII. Conversion de Fernand : Changement de mœurs & d'état. Après une longue & sérieuse pénitence, il travaille avec honneur au salut des autres.

C'est ainsi que parloit un jeune homme de vingt ans à un aîné qui en comptoit trente-un; & à ses pathétiques exhortations il ajoutoit la pénitence, des jeûnes rigoureux, des prieres continuelles. Rien ne coûtoit à la charité d'un frere pour sauver l'ame de son frere. La main de Dieu vint à son secours. La soif des richesses, le faste, les plaisirs sensuels avoient corrompu les mœurs de Fernand, aveuglé son esprit & endurci son cœur : un état d'indigence & d'humiliation l'instruisit en le rendant docile à la voix de Dieu & à celle de son serviteur. La conversion de Fernand ne fut point équivoque, ni sa pénitence moins longue que sa vie. Autant qu'il avoit scandalisé la Ville Royale, autant il édifia tout le Royaume de Mexique. Ayant eu le bonheur de recevoir l'habit de Religieux dans le même sanctuaire où son cadet l'avoit précédé, il le prit pour modèle ; & après avoir travaillé plusieurs années à se sanctifier lui-même dans la re-

traite par la priere, l'étude & la pénitence, il fut trouvé en état de travailler utilement à l'instruction & à la sanctification des autres dans l'exercice du divin ministere. Augustin d'Avila, qui en avoit été témoin, a écrit bien au long les belles actions & les travaux apostoliques de Fernand de la Paix, c'est le nom qu'on lui donna à sa profession.

CXXIV. Le ministere de son frere est cependant plus utile & plus glorieux.

Mais le même Auteur, ainsi que les autres Ecrivains Espagnols, parlent avec encore plus d'éloge des vertus & des talens du Pere Dominique de l'Annonciation. Les talens dont le ciel l'avoit enrichi pour la conversion des peuples le rendirent d'autant plus admirable, qu'il en étoit toujours plus humble & plus petit à ses yeux. On lui attribue plusieurs miracles de guérison, & quelques reconciliations qu'on avoit jugées impossibles.

Sans entrer ici dans ce détail, nous nous contentons de dire que ce n'étoit pas sans raison qu'il fut regardé comme un homme puissant en œuvres & en paroles. Sa vie véritablement sainte, & ses prédica-

tions continuelles furent les moyens dont il plut à Dieu de se servir pour appeller une multitude d'Infidèles à la foi, & de grands pécheurs à la pénitence, soit dans les autres provinces du grand Royaume de Mexique, soit dans celle des Anges, le long de la riviere de Toyaz, dans la vallée de Guetlaxcoapan, & sur les montagnes de Tlascala.

CXXV. Ses bontés pour les Indiens lui assurent leur confiance.

Les Indiens, à qui le serviteur de Dieu avoit procuré diverses consolations spirituelles & temporelles, en dissipant les ténebres des uns, soulageant la misere des autres, délivrant leurs possédés & guérissant leurs malades, ne l'appelloient pas autrement que le Saint & leur bon pere. Lorsque l'esprit de Dieu le faisoit passer d'une contrée à une autre, ceux qui le voyoient partir imputoient cet éloignement à leurs péchés, & il ne les consoloit que par l'espérance qu'il leur donnoit quelquefois, que le Seigneur le rendroit à eux après qu'il auroit travaillé ailleurs.

CXXVI. Combien il craint les applaudisse-

Revenant un jour vers une de ces provinces, qui avoient été le théâtre

de ses premieres missions, il vit venir une foule d'Indiens qui, en signe de joye & de vénération, jettoient des fleurs à pleines mains dans tous les chemins par où il devoit passer. Ces témoignages de respect qu'il essaya inutilement d'arrêter, lui arracherent de si profonds gémissemens, que le Religieux, son compagnon, lui demanda le sujet de cette grande tristesse. Mon affliction, lui répondit le disciple de Jesus-Christ, vient de la fausse estime que ces peuples grossiers font de ma vertu. A la bonne heure, reprit le Religieux : humiliez-vous devant Dieu, mais ayez la complaisance d'étouffer les larmes & les soupirs pour ne point contrister ces pauvres gens, qui ne font tout cela que parce qu'ils adorent déja notre bon Maître, & qu'ils veulent vous marquer leur empressement à profiter encore de vos instructions. Le dessein du Pere Dominique de l'Annonciation n'étoit pas certainement de chagriner ces nouveaux Chrétiens, qu'il aimoit avec tendresse; mais, comme il le dit, il craignoit que ces acclamations ne

mens & les marques d'honneur.

D'Avil. Hist. Prov. Mexic. l. 2, c. 77. p. 608.

fussent un piege de satan, & que Dieu, pour punir en lui un défaut d'humilité, ne payât dès cette vie, par cette fumée d'encens, toutes les peines qu'il prenoit dans le ministere de la prédication. C'est ainsi que les Saints craignent d'autant plus le venin subtil de l'orgueil, qu'ils sont plus véritablement humbles.

CXXVII. Le saint Missionnaire s'arme de zèle pour extirper l'Idolâtrie.

Mais si notre zèlé Missionnaire redoutoit les applaudissemens des hommes, il ne craignoit pas de même leur colere quand il s'agissoit de leur ôter les occasions de péché. Malgré le nombre des conversions qu'il avoit faites, il y avoit toujours bien des Idolâtres, & au voisinage des peuples convertis, & quelquefois au milieu de ceux qui avoient renoncé sincerement aux Idoles. Résolu de s'exposer à tout pour purger enfin le pays d'un reste d'idolâtrie, il demanda à Dieu de le revêtir de force pour détruire les autels profanes & ces images des démons que trop de gens adoroient encore.

CXXVIII. Fameuse Idole que différens peuples

Sur une montagne, proche la ville de Tabuzabam, il y avoit une fameuse Idole que les Indiens encore

Infidèles venoient adorer des provinces de Chiapa, de Guatimala, & de plusieurs pays plus reculés. C'étoit un obstacle de plus à la conversion de ces peuples aveugles, & cet obstacle pouvoit devenir une pierre de scandale pour ceux des nouveaux Chrétiens qui étoient encore foibles dans la foi. Le Pere Dominique voulut commencer par cette même Idole les coups de zèle qu'il méditoit. Il est vrai qu'il avoit déja fait détruire ou brûler plusieurs de ces simulacres; mais il ne s'étoit servi pour ces sortes d'exécutions que des mains de ces mêmes Indiens qui, touchés par la grace, demandoient le baptême pour être reçus dans l'Eglise de Jesus-Christ. Quant à l'Idole de Tabuzabam, il y avoit tant de peuples infidèles qui lui offroient toujours des sacrifices, qui en publioient de prétendus oracles, & qui s'intéressoient à sa conservation, qu'on pouvoit craindre de voir écouler des siecles entiers avant que de pouvoir faire consentir ce grand nombre d'Infidèles à la destruction de leur prétendue divinité.

vont adorer sur une montagne.

CXXIX.
Le Miniſtre de J. C. la renverſe & la briſe de ſa main.

Notre zèlé Miſſionnaire, après des prieres & des jeûnes, plein de confiance en Dieu, & ſuivi de peu de Chrétiens, entra dans ce Temple, renverſa lui-même l'Idole, qui fut briſée par ſa chûte, commanda à ceux qui le ſuivoient de ramaſſer ces pieces pour les jetter du haut de la montagne dans un précipice; & tout cela ſe fit ſans obſtacle ni contradiction. Il eſt vrai qu'on vit arriver bientôt un nombre conſidérable de Payens auſſi ſtupides & plus allarmés que ſi une armée ennemie avoit paru tout d'un coup dans le pays. Mais une vertu ſecrette du Tout-Puiſſant ſembloit avoir lié leurs bras: ils n'avoient de libre que la langue pour gémir & ſe plaindre. L'idée dont ils étoient tous prévenus pour la ſainteté connue du Miſſionnaire en pouvoit auſſi arrêter quelques-uns; & il faut ajouter, fondé ſur l'expérience, que rien ne déconcertoit tant les Idolâtres que lorſqu'ils voyoient une Idole détruite ſans que le Dieu mépriſé fît éclater auſſi-tôt ſa colere ſur le déſtructeur. On les avoit élevés dans ces préventions.

Dès que la punition ne ſuivoit pas de près ce qui leur paroiſſoit un ſacrilege attentat, ils concluoient que leur Dieu étoit trop foible pour les protéger, puiſqu'il n'étoit pas aſſez puiſſant pour ſe défendre ou ſe venger lui-même (1).

CXXX. L'inſtruction fait revenir pluſieurs Idolâtres.

Quand on vit ces Indiens plus en état d'écouter les divines inſtructions, & d'en profiter, on leur rendit plus ſenſible toute l'impiété de ce culte qu'ils rendoient, ou à des pierres inanimées, ou à des eſprits réprouvés. On leur fit connoître, & l'horreur des ſacrifices cruels que les démons exigeoient d'eux, & les miſéricordes du Seigneur à leur égard, qui daignoit faire en leur faveur ce qu'il n'avoit pas fait pour leurs ancêtres, qui étoient morts ſans avoir connu l'Auteur de leur être, ſeul capable de rendre juſtes & heureux ſes véritables adorateurs.

(1) Les Idolâtres de l'Europe étoient dans la même erreur. -- Voyez ce qui eſt dit dans l'Hiſtoire Eccléſiaſtique des Samogiſtes, appellés à la foi par les ſoins de Jagellon, Roi de Pologne, en 1413. -- La Martiniere, tom. 8, pag. 201.

CXXXI. Fourberie de quelques-uns, & sotte crédulité de quelques autres.

Mais pendant que quelques-uns réjouissoient l'Eglise Chrétienne par une sincere conversion, parce que Dieu leur ouvroit le cœur à sa parole, quelques autres fermoient toujours les yeux à la lumiere, & il y en eut plusieurs qui paroissoient dans un état d'indignation ou de terreur qui tenoit de la manie.

Aug. d'Avil. Hist. Provin. Mexic. l. 2. c. 81. p. 617.

Ils assuroient qu'aux environs de la montagne on entendoit toutes les nuits, tantôt des voix plaintives & tantôt des hurlemens effroyables. Si on les en croit, plusieurs entendirent distinctement ces paroles : » Peuples, mes anciens sujets que je » gouvernois depuis tant de siecles, » comment vous êtes-vous laissé » ainsi soustraire à mon empire ? » comment avez-vous souffert qu'on » renversât mon trône & mes au- » tels ? Tout abbattu que je parois, » sçachez que je sçaurai venger sur » vous l'intelligence que vous avez » avec mon ennemi.

CXXXII. La vertu de la parole de Dieu, & celle de la Croix arborée sur la

Qu'un Sacrificateur fourbe & intéressé leur fît entendre réellement les mêmes paroles, ou que l'imagination blessée de ces pauvres aveu-

gles leur repréſentât ce qui n'étoit pas comme ce qui eſt, l'un & l'autre eſt poſſible ; & on feroit plus porté à ſuppoſer l'un ou l'autre que de reconnoître du merveilleux ſans néceſſité & ſans des preuves ſuffiſantes. Ce qui eſt certain, c'eſt que bien des Indiens effrayés de ces cris réels ou prétendus, & de ces menaces réitérées, eurent recours au Miniſtre de Jeſus-Chriſt, qui, pour les raſſurer contre des terreurs paniques, les aſſembla en grand nombre ſur la fameuſe montagne, leur fit un pathétique diſcours ſur la vertu de la croix, bénit en leur préſence une croix qu'il fit arborer ſur les ruines de l'idolâtrie, & ne craignit pas de leur prédire que cet étendart de notre rédemption mettroit en fuite toutes les légions infernales, & feroit ceſſer les perſécutions des démons, vaincus par la vertu de celui qui a voulu mourir ſur la croix pour opérer notre ſalut.

même montagne, font ceſſer les preſtiges.

CXXXIII. Les converſions ſe multiplient, & la calomnie attaque le Mi-

Il ne ſe parla plus en effet ni d'apparitions de démons, ni de voix menaçantes : les Fidèles furent raſſurés, & le grand nombre des Infi-

nistre de J. C. dèles désabusés. La paix & la tranquillité regnerent dans le pays, & les conversions s'y multiplierent. On eut la consolation de voir la plus grande partie des Indiens de ces cantons embrasser la foi de Jesus-Christ. Dieu éprouva cependant la patience de son serviteur en plus d'une maniere. Il fut exposé à la contradiction des langues, & aux traits de la calomnie. Le démon, dont il travailloit à détruire l'empire, l'attaqua en plusieurs façons, & il trouva toujours des instrumens de sa malice. Mais l'homme de Dieu étoit trop instruit pour être surpris ou abbattu par la persécution. Fortifié de la grace, il considéra les plus grandes afflictions comme des épreuves dont il avoit besoin contre les pieges de l'orgueil. Lui, à qui les applaudissemens populaires avoient arraché tant de larmes, n'en répandit jamais dans les humiliations dont on vouloit l'accabler : se réjouissant, au contraire, de ces traits de ressemblance avec celui qui est le chef & le modele de tous les prédestinés, il disoit comme le Prophète : il est bon

Patience & fermeté.

pour moi d'être humilié. Pourquoi me plaindre? pourquoi accuſer d'ingratitude ceux pour le ſalut deſquels j'ai long-tems travaillé? aurois-je oublié de quelle maniere l'Homme-Dieu a été traité de ſon peuple, ou voudrois-je que le diſciple fût au-deſſus du maître?

CXXXIV. Une péche-reſſe publique accuſe un innocent, & ſe retracte publiquement.

Ranimé & ſoutenu par ces réflexions, le ſaint Miſſionnaire mit tout à profit, & pour ſa propre ſanctification, & pour l'édification des nouveaux Chrétiens. Une femme ſans pudeur, comme ſans nom, n'avoit pas craint de dire publiquement que le Miſſionnaire l'avoit ſéduite, & les complices de ſon crime venoient à l'appui de la calomnie: ils affectoient même de le répandre avec une aſſurance capable d'en impoſer au peuple ordinairement crédule, & ſur-tout pour le mal. L'homme de Dieu ne pouvoit pas ignorer ces bruits populaires, & cependant il continuoit à prier, à ſe taire, & à laiſſer à Dieu le ſoin de le juſtifier quand & de la maniere que ſon innocence manifeſtée pourroit contribuer à la gloire de ſon

D'Avil. ibid. c. 82. p. 622.

ſaint Nom, & à l'honneur de la Religion. Sa confiance ne fut point vaine. Cette femme doublement criminelle, ſans être pourſuivie ni menacée, fit une rétractation publique; & peu contente de rendre juſtice à celui qu'elle avoit ſi cruellement calomnié, elle fit connoître ceux qui, après l'avoir déshonorée, avoient encore ourdi toute l'intrigue contre le ſaint Prédicateur.

CXXXV. Le Diſciple de J. C. continue à rendre le bien pour le mal.

Ce fut alors que le Vice-Roi ayant pris connoiſſance de l'affaire, & fait arrêter les vrais coupables, alloit les punir ſelon la rigueur des loix, ſi le diſciple de Jeſus-Chriſt, pour imiter ſon divin maître, en pratiquant lui-même ce qu'il avoit toujours enſeigné touchant le pardon des injures, n'eût demandé avec inſtance la vie & la liberté pour ceux qui avoient entrepris de lui ravir ce qui nous eſt plus précieux que la vie même. Il ne diminua rien de ſon zèle ni de ſa charité ordinaire à leur égard: il ne parut ni moins attentif à les inſtruire & à les faire revenir de leurs déſordres, ni moins prêt à leur procurer les ſoulagemens qui pouvoient

pouvoient dépendre de lui ou de ſon crédit, & il en avoit beaucoup auprès de Dieu, puiſqu'il continuoit à délivrer les poſſédés, & à guérir les malades.

CXXXVI. Indien reſſuſcité.

On lui attribue la réſurrection d'un mort dans un lieu que l'ancien Hiſtorien appelle *Tapetlaoztoc*. Il aſſure que ce miracle devint ſi public, qu'il fut connu dans tout le Royaume de Mexique: chacun en parloit avec étonnement, comme d'un prodige de la miſéricorde de Dieu & de la puiſſante interceſſion de la Reine des Vierges, dont le Pere Dominique avoit imploré l'aſſiſtance en faveur d'un mort. C'étoit un Indien qui, dans une grieve maladie, ayant demandé le Miſſionnaire pour lui faire ſa confeſſion, étoit expiré avant ſon arrivée. Auguſtin Davila, qui rapporte le fait, écrivoit ſur les lieux en 1589. Il écrivoit par ordre du Chapitre provincial de Mexique. Ceux qui lui ordonnoient d'écrire, & ceux qui liſoient ſes écrits, pouvoient juger ſûrement de la vérité des faits qu'il ne craignoit point de publier.

C. 80 p. 615. 616.

CXXXVII. Entreprise sur la Floride, malheureuse pour les Espagnols, heureuse pour une femme Indienne.

La calomnie & la persécution n'avoient pu obliger le Pere Dominique d'abandonner des peuples, à la conversion desquels il s'étoit consacré. Ce retour de leur estime, & de nouveaux applaudissemens lui firent prendre le parti d'aller chercher un nouveau champ à défricher. La providence le conduisit à un Port de mer dans le tems que treize Navires alloient faire voile pour la Floride. Le Missionnaire profita de cette occasion par le desir de faire connoître Jesus-Christ à ces peuples sauvages, aussi idolâtres, & beaucoup plus féroces que les anciens Mexicains. Après les dangers de la navigation, on en rencontra de plus grands au débarquement. On sçait que la petite armée Espagnole n'eut pas un heureux succès dans cette entreprise. Les Officiers qui la commandoient n'alloient pas dans ce pays avec un esprit de paix, & ils ne furent point en état de soutenir la guerre qu'on leur fit d'abord avec toute la vivacité que peuvent avoir de braves soldats qui combattent pour la patrie, pour leurs biens,

pour la liberté. Les circonſtances ne pouvoient donc être plus défavorables pour une miſſion. Les Floridiens, indépendamment de leur attachement aux Idoles, étoient trop aigris contre la nation Eſpagnole pour écouter ſes Apôtres, euſſent-ils faits les plus grands miracles en leur préſence. Ce n'en fut peut-être pas un petit, que le Pere Dominique eut la liberté de ſe retirer d'une terre qui demeura teinte du ſang de tant d'Eſpagnols. On n'a pas ſçu que le Miſſionnaire y ait fait d'autre converſion que celle d'une femme Indienne qui crut de tout ſon cœur en Jeſus-Chriſt, & qui eut le bonheur de mourir deux heures après avoir reçu le bâptême.

CXXXVIII. Zèle & courage du Pere Dominique dans le feu de la contagion.

A ſon retour dans le Mexique il trouva que la Ville Capitale & les campagnes étoient ravagées par une horrible peſte qui faiſoit périr un grand nombre d'Indiens. On a eu ſouvent occaſion de parler de ce fléau ſur les années 1576 & 1577. Les Eccléſiaſtiques & les Religieux de différens Ordres donnerent, dans cette calamité publique, de belles

preuves du zèle dont ils étoient animés: celui du Pere Dominique ne lui permit point d'attendre un ordre particulier de ſes Supérieurs pour partager le travail & le péril avec ſes freres. Il courut d'abord où le feu de la contagion paroiſſoit le plus allumé; & après avoir ſervi quelque tems dans la Province, il entra dans la Ville, où le quartier des Indiens étoit le plus maltraité. Le Seigneur l'y conduiſit pour le faire ſervir d'inſtrument à ſa miſéricorde. Au voiſinage du couvent de Saint Dominique étoit logé un vieux Indien, chef de famille, aſſez connu dans le pays, particulierement par ſon dévouement à l'idolâtrie & ſon oppoſition invincible à la Religion Chrétienne. Tous ceux qui s'étoient empreſſés de l'inſtruire & de diſſiper ſes ténebres avoient perdu leurs peines.

CXXXIX. Vieux Indien longtems endurci dans l'infidélité; il demande avec ardeur la grace du Baptême, &

Ce bon homme regardoit comme une impiété ou comme autant de blaſphêmes tout ce que les Prédicateurs Chrétiens diſoient contre ſes divinités. Il ne croyoit pas poſſible qu'une Religion que ſes ancêtres

avoient conſtamment profeſſée pendant pluſieurs ſiecles pût être fauſſe, ni qu'il fût permis de douter un moment de la puiſſance des dieux, Auteurs & Protecteurs de l'Empire du Mexique, où on les avoit toujours adorés. Lorſque, frappé de la peſte, il ſe vit abandonné de ſa femme, de ſes enfans, de ſes amis, il ſe conſoloit, flatté de ne l'être pas de ſes dieux, auxquels, diſoit-il, il alloit ſe rejoindre. Cet Indien d'ailleurs ne manquoit ni d'eſprit, ni de bon ſens, & il n'y eut peut-être jamais d'Idolâtre de meilleure foi. Son heure cependant approchoit; & notre Miſſionnaire, après avoir perdu ſon tems à l'exhorter ou à l'inſtruire, s'étoit borné à prier pour ſon ſalut. La charité le preſſoit de demander à Dieu cette ame, & c'étoit Dieu même qui lui inſpiroit la penſée & le deſir de demander ce qu'il vouloit lui accorder. Cette vertu toute-puiſſante, qui animoit les prieres de l'un, commença enfin à éclairer l'eſprit & toucher le cœur de l'autre. Malgré la fievre dont il eſt brûlé, l'Indien ſe leve & ſort de

meurt au moment qu'il l'a reçue.

ſa maiſon, ſe traîne comme il peut au couvent de Saint Dominique, & ſe jettant aux pieds du Miniſtre de Jeſus-Chriſt, il déclare qu'il renonce aux Idoles ; qu'il veut être Chrétien & mourir avec le baptême : il le reçoit, & meurt en invoquant le Nom de Jeſus-Chriſt, ſon Dieu & ſon Rédempteur. Cette ſeule converſion fit plus d'éclat, & peut-être plus d'impreſſion ſur les eſprits qu'un millier d'autres.

CXL. Caprice d'un Gouverneur, qui expoſe au plus grand péril les affaires de la Religion & de l'Etat.

Le trait que nous allons rapporter ne fut pas un moindre effet de la grace, par laquelle Dieu change nos cœurs, & les tourne ſelon ſon bon plaiſir.

Lorſque notre infatigable Prédicateur travailloit à la converſion des ames dans une province du Mexique ( Davila l'appelle le royaume de *Coccin* ), le Gouverneur entra dans de violens ſoupçons contre pluſieurs de ſes Officiers. Des ſoupçons il paſſa aux reproches & aux menaces, & il les fit en des termes ſi peu meſurés, qu'on pouvoit tout appréhender des ſuites de ces diviſions. Les gens de bien s'employerent à

concilier les esprits. Leur zèle étoit d'autant plus louable, qu'on étoit sur le point de voir les affaires de la Religion & de l'Etat périr misérablement, soit par cette mésintelligence, soit par la disette de vivres, qui causoit déja une grande mortalité dans le pays. Cependant ce qui devoit appaiser le fier Gouverneur ne servoit qu'à l'irriter davantage. On avoit lieu de se louer de la Religion ou de la modération des Officiers, qui vouloient bien commander à leur ressentiment & sacrifier à l'amour du bien public ce qu'on appelle le point d'honneur dans le monde. Mais celui qui étoit à leur tête, & qui auroit dû réprimer les passions des autres par son exemple, se laissoit tellement maîtriser par les siennes, qu'il paroissoit toujours résolu de pousser les choses aux dernieres extrêmités, & de périr lui-même plutôt que de ne pas se venger; on ne sçavoit dequoi.

CXLI. Ce que fait le saint Prédicateur pour appaiser cet homme intraitable.

Les premieres démarches du Pere Dominique auprès de cet homme intraitable ne furent que des politesses, des prieres, de vives &

tendres exhortations. Il lui repréſentoit tantôt les intérêts du peuple & de l'Etat, tantôt les vérités les plus touchantes de la Religion, & toute la gloire que s'acquiert une ame généreuſe & un grand cœur qui ſçait ſe vaincre lui-même, ce qui eſt plus difficile & plus glorieux que de vaincre des ennemis. Tout cela n'ayant produit aucun effet, l'homme de Dieu ſe contenta de gémir & de prier, attendant qu'il plût au Seigneur de faire lui-même ce que ſes Miniſtres avoient tenté avec ſi peu de ſuccès.

CXLII. Correction publique pour arrêter un ſcandale public.

Ce fut le Dimanche des Rameaux, pendant que le ſaint Miſſionnaire célébroit la Meſſe dans ſon Egliſe, en préſence du Gouverneur, qu'il fut ſans doute inſpiré de faire envers l'Auteur du ſcandale ce que Saint Bernard avoit fait envers Guillaume, Duc d'Aquitaine, qui fomentoit le ſchiſme. Après l'*Agnus Dei*, le célébrant tenant le Corps de Notre-Seigneur entre ſes mains, & ſe tournant vers le Gouverneur, il l'appella par ſon nom, & lui commanda de s'approcher. Le Gouverneur obéit;

& s'étant mis à genoux à ses pieds, le saint Ministre lui parla ainsi, d'un ton assez élevé pour être entendu de tous les Assistans :

CXLIII. Discours.

» Croyez-vous que l'hostie con-
» sacrée que je tiens entre mes mains
» soit le Corps de Jesus-Christ, vrai
» Dieu & vrai Homme ? Oui, mon
» Pere, répondit le Gouverneur, je
» le crois. Croyez-vous, continua
» le Prêtre, que ce même Dieu
» viendra un jour juger les vivans
» & les morts, récompenser les
» justes, & punir les impénitens par
» des peines éternelles ? Je le crois
» fermement, dit encore le Gou-
» verneur tout effrayé. Si vous le
» croyez, ajouta le Pere, pourquoi
» ne craignez-vous pas le compte
» terrible qu'il vous faudra rendre
» pour tant de crimes & tant de
» malheurs qu'on peut justement
» vous imputer ? Pourquoi refusez-
» vous de vous reconcilier avec vos
» Officiers, qui seroient fachés de
» vous avoir offensé ? Pourquoi ne
» faites-vous pas cesser une infinité
» de désordres que vos divisions
» fomentent à la honte de la Reli-

Aug. d'Avil. Hist. Prov. Mexic. l. 2. c. 73.

» gion, & pour la ruine du peuple
» qui meurt de faim? Vous ne direz
» point que vous n'en êtes pas in-
» formé : je vous les ai souvent re-
» présentés : plusieurs saints Reli-
» gieux vous en ont averti avant
» ou après moi. Si vous avez refusé
» d'écouter les hommes, écoutez du
» moins à présent la voix de Dieu
» qui vous doit juger un jour. C'est
» de sa part & en son nom que je vous
» commande de vous reconcilier
» présentement avec vos Officiers,
» de rétablir la paix, & de travailler
» sérieusement au soulagement du
» pauvre peuple que la famine dé-
» vore. Si vous obéissez à Dieu, qui
» vous parle par ma bouche, je vous
» promets, de sa part, que dans trois
» jours vous verrez aborder des
» Vaisseaux chargés de vivres, qui
» feront oublier une partie de nos
» maux : mais si vous êtes encore
» rebelle à la voix de Dieu, atten-
» dez-vous à un chatiment terrible
» qui n'est plus éloigné.

CXLIV. Attente du peuple.

Après ces paroles le Ministre de Jesus-Christ remonta à l'Autel & acheva la Messe, tandis que le peu-

ple attendri fondoit en larmes, & attendoit l'événement d'une action qui les avoit tous rempli d'une sainte frayeur. Les suites ne permirent pas de douter que le zèlé Missionnaire n'eût été en effet l'organe du Saint-Esprit. Il est des cas hors de l'ordre commun ; & ce qui seroit répréhensible, ou punissable même, n'étant que l'effet d'un zèle inconsidéré, mérite au contraire d'être regardé comme une action sainte, digne de tout respect, lorsque les faits parlent pour faire connoître que c'est Dieu même qui en est l'Auteur.

CXLV. Changement subit du Gouverneur, qui rétablit la tranquillité.

La Messe ne fut pas plutôt finie, que le Gouverneur, faisant signe de la main, arrêta un moment tous les Assistans, & leur adressa ces paroles : » Messieurs, vous avez entendu les » ordres & les menaces du Pere » Dominique. S'il est vrai que je sois » la cause de tous les malheurs qui » affligent le pays, il est juste que je » les fasse cesser ; c'est pourquoi je » pardonne de tout mon cœur, pour » l'amour de Dieu, à tous ceux qui » m'ont offensé : je les prie d'oublier » le passé, & je suis fâché des mi-

» ſeres que ſouffre le peuple ; il ne » tiendra plus à moi qu'il ne ſoit » ſoulagé : joignez vos prieres aux » miennes pour fléchir la colere de » Dieu, qui nous châtie ſelon nos » péchés.

CXLVI. L'abondance ſuit de près la reconciliation, ſelon la promeſſe du Miſſionnaire.

Ce changement, qui parut miraculeux, tira les larmes des yeux de toute l'aſſemblée. Les Capitaines & tous les Officiers vinrent embraſſer leur Gouverneur, qui les embraſſa tous avec les témoignages les plus marqués d'une ſincere réconciliation, & tous les Fidèles, remplis de conſolation, ſe retirerent en béniſſant le Seigneur. Au bout de trois jours leur joie fut parfaite par l'arrivée des Vaiſſeaux chargés de toutes ſortes de proviſions.

CXLVII. Suites heureuſes.

C'eſt ainſi que Dieu ſe plaiſoit à faire connoître la ſainteté de ſon ſerviteur, pour la gloire de ſon nom & l'édification de l'Egliſe. Il ne faut pas douter que tout cela ne ſervît beaucoup à honorer le Miniſtre & miniſtere. Les nouveaux Chrétiens en devenoient plus fermes dans la foi, & les Gentils plus diſpoſés à l'embraſſer.

CXLVIII. Epreuves du Serviteur de Dieu : Il continue ses pénitences : Il meurt saintement.

Cependant de nouvelles épreuves suivoient toujours de près les consolations. Après ses longs travaux, le Pere Dominique fut exercé comme Tobie, par la perte de la vûe; mais il ne cessa d'instruire & de servir le prochain que lorsque d'autres infirmités & la vieillesse l'obligerent de se retirer dans son couvent de Mexique. L'oraison & les exercices de la pénitence sanctifierent sa retraite. L'épuisement de ses forces ne l'empêchoit pas de se trouver toutes les nuits à Matines, & de passer une grande partie du jour au chœur en prieres. Pour mortifier sa chair, il se servoit encore d'une chaîne de fer & d'un rude cilice. On rapporte qu'un jour de Noël, ayant quitté ces instrumens de pénitence, il les cacha sous le chevet de son lit; mais comme il étoit aveugle, il ne s'apperçut pas qu'il en paroissoit une partie. Quelques Religieux l'étant allé voir pour s'édifier de ses saints entretiens, lui demanderent ce qu'il faisoit de cette chaîne meurtriere : » Je m'en sers, leur répondit-il, pour

» attacher un chien furieux & déso-
» béissant ; mais il a fallu lui donner
» aujourd'hui un peu de liberté à
» cause de la fête ». Le saint homme
finit sa pénitence avec sa vie le 14 Mars 1591.

CXLIX. Honneurs funebres.

Toutes les Communautés de la Ville voulurent honorer ses funérailles, que le concours & la piété du peuple rendirent magnifiques. Sa mort fut pleurée, non-seulement dans la Ville, mais aussi dans tout le Royaume de Mexique, qu'il édifioit depuis plus de cinquante ans.

CL. Ses Ouvrages.

Outre les ouvrages que nous lui avons déja attribués, il avoit composé une Histoire des premiers Fondateurs de la province de Mexique; Augustin Davila avoue qu'il s'en étoit bien servi pour la composition de son ouvrage. Parmi ceux de Barthelemi de Las-Casas, il y en a un écrit en Espagnol, avec ce titre : *Del bien y favor de los Indios*. Le Pere Dominique, pour le rendre plus commun, le traduisit en latin, & l'intitula : *De juvandis & fovendis*

*Indis*. Le manuſcrit s'en conſerve dans le couvent des Dominicains à Mexique (1).

CLI. Jean de Caſtro ſuit ſon pere dans la Religion : Il profite de ſes exemples de vertu.

La ſuite des tems & des faits ne nous permet pas de ſéparer l'hiſtoire de Jean de Caſtro de celle du Pere Dominique de l'Annonciation.

---

(1) *Demum poſt annos quinquaginta in Indiis animarum ſalute procurandâ, mirâ cum vitæ ſanctitate & auſteritate tranſactos, poſt egregiè pro fidei propagatione patrata plura, & plura patienter tolerata, ſenio jam confectus & laboribus, viſuque captus, in conventu ſuo Mexicano vitam innocentiſſimam morte tranquilliori complevit anno 1591. Scripſit:* Echard. to. 2. p. 302.

1°. La doctrina chriſtiana y otras coſas de materias predicables en lengua Mexicana, *Mex. 1545.*

2°. Relationes y particularedades de algunos religioſos antiquos deſde la fondacion de la Provincia de Mexico haſta el anno de ochenta, *quibus in ordinem redactis uſum ſe citatus Davila refert, potiſſimamque ſui operis partem ſe ei debere teſtatur, p. 625 & 626.*

3°. Bartholomæi de Las-Caſas de quo ſupra ad 1566 opus ingentis molis *del bien y favor de los Indios* Latinum fecit ſub hoc titulo : *De juvandis & fovendis Indiſ. manuſcriptum Mexici ſervatum.*

Jean de Castro étoit né à Burgos en Espagne, de parens nobles & vertueux. Etant encore enfant, il perdit sa mere, & il ne fut pas longtems sous la conduite de son pere; car ce Gentilhomme, dégagé des liens du mariage, & se croyant appellé à la Religion, pourvut à l'entretien & à l'éducation de son fils, en le confiant à des mains sûres, & alla prendre l'habit de Saint Dominique dans le couvent même de Burgos, sa patrie. Le jeune Jean de Castro sçut si bien profiter des leçons qu'on lui donnoit, & des saints entretiens qu'il pouvoit avoir de tems en tems avec son pere, qu'il le suivit dans sa retraite aussi-tôt que son âge lui permit de reçevoir l'habit de Religieux. La grace réunit ainsi deux personnes déja si étroitement unies par la nature. L'innocence, la ferveur du fils, & sa fidélité à ses engagemens, faisoient la consolation du pere; & les progrès de celui-ci dans la pratique des vertus étoient pour le Novice un puissant motif d'avancer toujours.

CLII. Il se sépare de lui pour

La science du salut fut le premier

trésor qui enflamma ses desirs : des études sérieuses le mirent, dans quelques années, en état de travailler à celui des autres. L'occasion s'étant présentée de se joindre à quelques-uns de ses freres pour aller annoncer le Nom de Jesus-Christ aux Américains, il s'offrit avec joie, & il ne trouva pas d'autre obstacle à vaincre dans l'exécution de son dessein, que la tendresse de son pere. La séparation coûta cher à l'un & à l'autre ; mais le premier vouloit obéir à Dieu qui l'appelloit à ce travail ; & le second, soumis par réflexion, cessa de s'opposer à la divine volonté.

aller annoncer l'Evangile aux Gentils de l'Amérique.

CLIII.

Elu deux fois Supérieur de la Province de Saint-Vincent.

On ne nous a point appris l'année de son arrivée dans les Indes, ni le détail & les fruits de ses premieres missions. Nous sçavons seulement qu'il ne travailla point en vain, & qu'il s'étoit fait honneur dans différentes contrées du Mexique, lorsqu'en 1572, dans un Chapitre tenu dans la ville de Guatimala, il fut élu pour la premiere fois Provincial de la province de Saint-Vincent. La maniere dont il remplit tous les de-

voirs de sa charge, autant pour l'avantage des Indiens que pour celui de ses Religieux, le fit élire une seconde fois dans un autre Chapitre de la même Province, assemblé dans la ville de Chiapa-Royal en 1584.

CLIV. Discours de l'Evêque de Chiapa dans un Chapitre Provincial.

Pierre de Feria, dont nous avons parlé ailleurs, étoit alors assis sur le Siege de Chiapa. Il honora plusieurs fois l'assemblée de sa présence: & il demanda un jour d'entrer dans le Définitoire pour une affaire qu'il souhaitoit de proposer aux Supérieurs assemblés. Le Prélat commença par louer avec dignité le zèle de ses freres & de leurs saints prédécesseurs qui avoient acquis un si grand peuple à Jesus-Christ dans les vastes provinces de Guatimala & de Chiapa. » Je reconnois avec plaisir, leur dit-il, que c'est par leurs » travaux immenses, & quelquefois » par leur sang, que nos Peres ont » aboli l'idolâtrie, extirpé les cri- » minelles superstitions, & arboré la » croix de Jesus-Christ dans ce grand » pays. Dieu a bien voulu se servir » de leur ministere, de leurs prédi- » cations & de la sainteté de leurs

» exemples pour appeller tant de » nations & de peuples à la profef- » fion fincere & publique du Chrif- » tianifme. Ce qu'il auroit peut-être » refufé à l'énergie de leurs difcours » & à l'affiduité des inftructions, il » l'a accordé à leurs prieres, à leurs » pénitences, à leurs larmes.

CLV. Ce qu'il dit de gracieux à fes freres, & ce qu'il leur demande.

» Je reconnois encore avec une » nouvelle fatisfaction que ce que » nos prédéceffeurs ont planté avec » tant de peines, vous continuez à » l'arrofer de vos fueurs. Je ne dois » compter pour rien la part que je » puis y avoir eu, tout le tems que » j'ai travaillé dans les miffions par- » mi vous & avec vous. Je porte » toujours le même habit, & vous » ne devez point douter que je ne » conferve auffi la même affection. » Je vous prie donc de ne pas trou- » ver mauvais ce que je dois vous » propofer : je n'ai en vûe que la » gloire de Dieu & le plus grand » bien de l'Eglife. Vous voyez que » les Evêques, dont la néceffité » oblige de multiplier les Sieges » dans ce nouveau monde, & les » Eccléfiaftiques qu'ils prennent

» pour être les coopérateurs de leur
» ministere, trouvent toutes les pla-
» ces déja remplies. Il est vrai
» qu'elles le sont dignement, &
» qu'elles ne le sont que par les Re-
» ligieux qui ont fondé ces chretien-
» tés, qui ont élevé les Eglises &
» bâti les Chapelles. Le seul incon-
» vénient est que les Evêques se
» trouvent presque sans aucune ju-
» risdiction dans leurs Diocèses, &
» hors d'état d'occuper leurs Ecclé-
» siastiques, ni de les faire subsister.

CLVI. En rappellant ce qui avoit été déja ordonné, il ne dissimule pas les avantages, ni les inconvéniens de l'exécution de l'Ordonnance.

» Quelques Prélats ont fait là-
» dessus leurs représentations au Roi
» notre Souverain, & Sa Majesté
» Catholique a donné ses Lettres
» pour ordonner que les Religieux,
» contens désormais de leurs cou-
» vens & monasteres, qui seront
» toujours autant de Séminaires de
» bons Missionnaires, céderont leurs
» Chapelles & leurs Eglises de la
» campagne aux Ecclésiastiques, qui
» auront ainsi dequoi s'occuper &
» subsister selon leur état. Je ne doute
» pas, continua l'Evêque, qu'il ne
» vous paroisse dur d'abandonner
» ainsi un troupeau que vous avez

» rassemblé : peut-être seroit-il en-
» core plus dur à ces nouveaux Chré-
» tiens de se voir privés de leurs
» peres, à qui ils ont donné si juste-
» ment leur confiance. J'entrevois
» un autre inconvénient dans l'exé-
» cution littérale des ordres de la
» Cour d'Espagne. Je ne ferai jamais
» le premier à presser cette exécu-
» tion : j'aurois peut-être à me re-
» procher de l'avoir fait.

CLVII. A quoi se réduit ce que le modeste Prélat desire.

» Ce que je vous demande aujour-
» d'hui, mes chers freres, & je vous
» le demande comme une grace,
» c'est que vous veuilliez bien me
» céder quelques Bourgs ou habita-
» tions pour mes Prêtres, afin qu'en
» les desservant, ils puissent s'entre-
» tenir des revenus qu'ils en retire-
» ront. Par-là les Ministres se multi-
» plieront dans le pays. Un clergé
» plus nombreux pourra faire de plus
» grands fruits. Au reste, les Reli-
» gieux ne manqueront jamais de
» travail. Dans notre voisinage, &
» dans les contrées plus reculées il
» reste encore bien des peuples plon-
» gés dans les ténebres du Paganisme.
» Ce sera toujours un digne objet

» du zèle de quelques-uns, pendant » que les autres continueront à servir » l'Eglise & le Public dans les Villes » & les gros Bourgs où ils ont leurs » monasteres ». Après ce discours l'Evêque de Chiapa embrassa les Définiteurs, & se retira chez lui pour laisser la liberté de delibérer.

CLVIII. Résolution de l'Assemblée.

La conclusion fut telle qu'on devoit l'attendre de personnes qui cherchoient véritablement les intérêts de Jesus-Christ, l'honneur & la paix de l'Eglise. On résolut deux choses: la premiere, de répondre aux desirs du pieux Evêque, & la seconde, d'envoyer un Religieux, en qualité de Procureur de la Province, à la Cour d'Espagne pour la mettre bien au fait de tout, & en état de peser avec connoissance les avantages & les inconvéniens, afin de procurer, s'il se pouvoit, les uns sans tomber dans les autres.

CLIX. On laisse au choix de l'Evêque ce qu'il desire pour ses Prêtres.

Les Définiteurs ne se contenterent pas d'accorder à l'Evêque de Chiapa ce qu'il demandoit; mais pour lui marquer d'une maniere plus sensible leur respect & leur reconnoissance pour ses bontés, ils lui donnerent

le choix de tout ce qu'il lui plairoit prendre, & qui lui paroîtroit le plus propre ou le plus commode pour ses desseins.

CLX. Succès de cet arrangement.

Il y avoit dans la province de Chiapa trois gros Bourgs d'Indiens que le Pere Antoine de Pampelune, l'un des Définiteurs du même Chapitre, avoit sçu réunir de divers endroits, & dont il avoit fait autant de chrétientés très-florissantes. Un autre Dominicain, nommé Pierre Fernandez, étoit actuellement Pasteur du principal de ces Bourgs, où il faisoit élever les murailles d'une belle Eglise. Ces trois Bourgs parurent suffisans à l'Evêque pour ce qu'il prétendoit, n'ayant alors que trois Ecclésiastiques à pourvoir. Il mit pour Bénéficier dans le principal lieu un Prêtre appellé Jerôme de Ribera, Trésorier de sa Cathédrale. Le nouveau Curé trouvant trop à faire dans cette Cure, s'en démit après six mois de résidence. Celui qui lui succéda par la nomination de l'Evêque, ne se rebuta pas sitôt du travail : il le quitta néanmoins; & l'édifice de l'Eglise que le

Pere Fernandez avoit avancé, il le laiſſa dans le même état qu'il l'avoit trouvé. Antoine Remeza, dans ſon hiſtoire de la province de Chiapa, ajoute que la même choſe étoit arrivée en pluſieurs autres Bourgs où on avoit fait de ſemblables changemens de Miniſtres.

**CLXI.**
**Un avantage peu conſidérable peut conduire à des inconvéniens les plus fâcheux.**

Ce n'étoit peut-être que le moindre des inconvéniens qu'on pouvoit craindre, & que le ſage Evêque de Chiapa s'étoit contenté de dire qu'il entrevoyoit. En effet, ſi dans le tems que les Lettres du Roi Catholique furent reçues dans les Indes occidentales tous les Religieux de différens Ordres ſe fuſſent retirés de toutes les Egliſes, Chapelles & maiſons de Doctrine qu'ils avoient bâties dans différentes provinces de l'Amérique, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de pluſieurs milliers de lieues, la plûpart des peuples nouvellement appellés à la foi ſe feroient trouvés ſans Miniſtres & ſans aucun ſecours ſpirituel. Il n'étoit pas poſſible que les Evêques fuſſent en état de fournir de long-tems le nombre néceſſaire d'Eccléſiaſtiques, & d'Eccléſiaſtiques

ſiaſtiques d'une vertu éprouvée. Outre qu'avec la capacité & les mœurs pour être utiles aux Indiens, ils devoient avoir encore la connoiſſance de leur langue, de leurs coutumes, de leur caractere. Les Religieux n'étoient jamais chargés par les Supérieurs de la conduite de ces peuples qu'après s'être longtems exercés dans les miſſions, & avoir eu le tems & les moyens de bien connoître le troupeau qu'eux-mêmes avoient raſſemblé, & qu'on vouloit leur confier.

CLXII. Jean de Caſtro eſt député pour traiter de cette affaire avec Sa Majeſté Catholique.

Voilà ſans doute une partie des conſidérations qu'on jugeoit à propos d'expoſer à la Cour d'Eſpagne. Quoique le Chapitre Provincial de Chiapa vînt d'élire Jean de Caſtro pour le gouvernement de la Province, on ne laiſſa pas de le prier & de le charger d'aller lui-même traiter cette affaire auprès du Roi Catholique. Son expérience, ſes talens & ſes vertus réunirent tous les ſuffrages. On nomma en ſa place un Vicaire Général pour l'adminiſtration de la Province, & il partit. La Cour d'Eſpagne n'étoit point fâchée

de connoître la ſituation & le véritable état des affaires : l'éloignement des lieux la mettoit dans la néceſſité de juger ſur les rapports. Les réflexions du Provincial lui parurent ſi ſages & ſi ſenſées, que les premiers ordres furent d'abord révoqués.

CLXIII. Délibérations du Conſeil de Caſtille.

Mais par cette révocation on laiſſoit ſubſiſter les juſtes plaintes des Evêques, dont toute la juriſdiction ſe trouvoit preſqu'entierement renfermée dans leur Cathédrale ou ſur quelques Hôpitaux. Pour remédier à cet inconvénient, il fut réſolu dans le Conſeil des Indes que les Religieux, en continuant de deſſervir ce grand nombre d'Egliſes dont ils étoient les Fondateurs, les adminiſtreroient déſormais, non par pure dévotion, ou comme on parloit, *ex voto charitatis*, mais en qualité de Curés, comme autant de Paroiſſes ſoumiſes à la viſite des Evêques. Mais cela avoit été autrefois ordonné ou projetté, & n'avoit point réuſſi.

CLXIV. L'avis de Jean de Caſ-

Le Pere Jean de Caſtro, prié de dire ſon ſentiment ſur ce diſpoſitif,

répondit avec sa sincérité ordinaire qu'il ne sçauroit répondre des sentimens des autres Ordres Religieux, mais qu'il pouvoit assurer que ses freres ne s'accommoderoient jamais de cet arrangement, & il en donna les raisons, qu'on ne désaprouva point. Qu'y a-t-il donc à faire, lui demanda-t-on? Il dit sa pensée, & sur sa réponse on donna le choix aux Religieux, ou de retenir leurs Eglises, avec le titre de Curés; ou en continuant à les desservir pour la gloire de Dieu, sans autre engagement, ils en céderoient successivement quelques-unes selon le bon plaisir des Evêques, lorsqu'ils auroient à placer des Ecclésiastiques qui les recevroient à titre de Cures. Cette alternative fut exprimée dans les secondes Lettres que le Roi Catholique fit expédier pour être envoyées aux Evêques de l'Amérique.

tro paroît concilier tout : il est applaudi & suivi.

CLXV. On agit en conséquence dans les Eglises de l'Amérique.

Le Provincial obligé de s'arrêter encore quelques tems en Espagne pour d'autres affaires, écrivit à ses Religieux de la province de Saint-Vincent pour rendre compte de sa commission; & en leur apprenant

ce qui avoit été enfin déterminé, il leur conſeilloit de s'en tenir au ſecond parti, comme le plus propre à conſerver la paix & à éviter les inconvéniens. Son ſentiment fut celui de tous ſes freres, & il fut adopté unanimement dans le Chapitre de la même Province, aſſemblé pour donner un ſucceſſeur au Pere Jean de Caſtro.

CLXVI. Origine de preſque tous les Bénéfices de l'Amérique chrétienne.

On voit ici quelle a été l'origine du plus grand nombre des Cures & des autres Bénéfices de l'Egliſe de l'Amérique. Les Religieux de Saint Dominique (nous l'avons déja remarqué) n'étoient pas les ſeuls qui euſſent fait bâtir des Egliſes & des maiſons d'inſtruction: ceux de Saint François & de Saint Auguſtin, les Carmes, les Peres de la Mercy, &c. avoient auſſi travaillé avec zèle, & avoient fait bien des fondations dans l'Amérique ſeptentrionale & dans la méridionale, dans les Antilles, dans le Mexique & dans le Perou. Ils ont tous retenu, & ils poſſedent encore bien de ces Egliſes dont il étoit queſtion; ils en ont auſſi cédé dans la ſuite des tems un

nombre considérable qui sont à présent à la nomination des Prélats, & desservies par des Particuliers. Nous ne nierons pas au reste que les Prêtres séculiers n'ayent aussi travaillé avec honneur parmi les premiers Ministres de la parole qui ont porté la foi dans le nouveau monde, ou qui en ont été de zèlés propagateurs. Si le nombre n'en fut pas d'abord fort considérable, il augmenta bien dans la suite, plusieurs s'y rendant d'année en année des royaumes d'Espagne, plusieurs aussi s'étant formés dans le pays depuis qu'on y eut établi des Colleges, des Universités & des Séminaires. Ils sont entrés avec zèle dans les travaux de ceux qui les avoient prévenus, & ils ont travaillé avec fruit. Ce qu'on ne doit point contester, c'est qu'il a plu à la divine providence de prendre dans les corps Religieux la très-grande multitude de ces hommes apostoliques qui ont servi à l'accomplissement de ses desseins pour la propagation de la foi dans les Indes occidentales. C'est aussi dans le même état que les Papes & les

Rois d'Eſpagne ont pris le plus grand nombre des ſujets qu'ils deſtinoient à remplir les Sieges épiſcopaux de la même Egliſe naiſſante.

CLXVII. Le Pere Jean de Caſtro ayant refuſé le Siege de Vera-Paz, il eſt donné à Don Fernandez Roſillo, qui ne le conduit point en paix.

Le Pere Jean de Caſtro ayant été jugé digne du même honneur, le Roi Philippe II le nomma à l'Evêché de *Vera-Paz*. Mais le ſerviteur de Dieu refuſa conſtamment cette dignité par un véritable ſentiment de modeſtie, ou, ſelon l'expreſſion d'un Auteur, par le deſir du martyre qu'il croyoit trouver parmi les Barbares des Philippines, ou dans l'empire de la Chine (1). Il fit agréer ſon refus, en expoſant à Sa Majeſté le deſſein qu'il avoit formé pour le bien de la Religion. Don Jean Fernandez Rozillo fut nommé pour le même Siege, & ſon entrée dans le Diocèſe ne fut point pacifique. Ses prédéceſſeurs, depuis l'an 1556 que

---

Th. Eccl. p. 174.

(1) *Don Fr. Juan de Caſtro, Religioſo de la Orden de ſanto Domingo, era Provincial de la Provincia de Filipinas, quando Filipe ſegundo le preſentô para el Obiſpado de Verapaz .... no aceptô, porque ſu pretenſion era el martirio. Y tuvo por ſucceſſor D. Juan Fernandez Roſillo, &c.*

ce Siege avoit été érigé, avoient assez bien imité la vie des Apôtres. Tout occupés du salut des ames, ils ne pensoient à rien moins qu'à se donner un train & des commodités qui ne se seroient gueres accordées ni avec la pauvreté des lieux, ni avec les circonstances des tems.

CLXVIII. Plaintes & entreprises de ce Prélat.

Cette religieuse simplicité ne fut pas du goût du nouveau Prélat: il écrivit d'abord au Roi Catholique, qu'il n'avoit trouvé dans la ville de *Vera-Paz* ni Palais pour se loger (cela étoit vrai), ni Cathédrale pour y mettre ses Ecclésiastiques. Sa Majesté lui répondit de se choisir une Eglise pour cela. Le Prélat s'empara d'abord de l'Eglise des Dominicains, la premiere qui eût été élevée dans cette Province à la gloire du vrai Dieu. Mais sans se borner là, il chassa les Religieux de leur couvent, appellé de Coban, pour y faire ce qu'il appelloit le Palais de l'Evêque. Les Religieux se retirerent dans un lieu voisin qu'on nomme le bourg de Saint-Jean. Mais la démarche de l'Evêque indisposa contre lui tous les Indiens, accou-

tumés à être conduits avec plus de douceur. On n'a pas oublié ce qui a été dit, de quelle maniere les enfans de Saint Dominique avoient civilisé ces peuples guerriers autrefois si redoutables aux Espagnols, qui appelloient leur pays *la Terre de guerre.* L'Evangile avoit bien adouci leur humeur féroce. Cependant, pour éviter un éclat, on eut besoin que les mêmes Religieux qui les avoient convertis & cultivés, oubliant l'injure qu'ils ressentoient les premiers, travaillassent encore à modérer la vivacité de ces nouveaux Chrétiens, & ils y réussirent jusqu'à un certain point.

CLXIX. Ordre qu'il reçoit de Sa Majesté Catholique.

Dès que le Roi d'Espagne eut appris ce qu'avoit fait l'Evêque Fernandez Rosillo, il lui ordonna de remettre sans délai le couvent de Coban à ses propriétaires, qui pourroient se faire une Eglise d'une aîle du cloître, & loger la communauté dans le reste du monastere. Cela fut promptement exécuté. Quatre ans après, cet Evêque fut transféré à un autre Siege, & on ne lui donna point de successeur, parce que l'Evê-

ché de Vera-Paz fut uni à celui de Guatimala, & l'Eglise rendue à ceux qui l'avoient fait bâtir. Toutes choses furent ainsi remises dans leur premier état au grand contentement des nouveaux Chrétiens.

CLXX. Sainte mort du P. Jean de Castro dans les Missions des Philippines.

Durant le cours de cette affaire le Pere Jean de Castro, malgré son âge fort avancé, s'étoit joint à quelques Dominicains Espagnols qui alloient fonder une Province de leur Ordre dans les Philippines: Dominique de Salazar, premier Evêque de ces Isles, demandoit avec ardeur cet établissement, si utile à la conversion de plusieurs peuples. Aussitôt que les Missionnaires destinés pour cette entreprise, virent que le Pere Jean de Castro leur étoit associé, ils voulurent l'avoir à leur tête, & le firent nommer leur Supérieur. Dieu bénit le dessein. Mais le récit de tout ce que le nouveau Fondateur fit dans la Capitale des Philippines pour l'honneur de l'Eglise & de son Ordre, n'appartient point à notre sujet: cela ne doit point entrer dans cet ouvrage. Contentons-nous de dire

qu'après mille glorieux travaux ; chargé de jours & de mérites, il mourut dans une grande opinion de sainteté le 9 Juin 1592.

Lopez de Montoya, qui avoit travaillé long-tems & avec honneur dans la vigne du Seigneur avec la plupart de ces ouvriers évangéliques dont on vient de parler, ne leur survêcut que de peu d'années.

CLXXI. Vertus & travaux de Lopez de Montoya, pour la propagation de la foi dans les Indes.

L'Historien de la province de Saint-Vincent, sans nous apprendre le tems précis, ni en quelle qualité Lopez de Montoya étoit entré dans la Nouvelle-Espagne, nous le représente comme l'un des Missionnaires religieux qui ont fait le plus d'honneur à leur habit, & qui ont travaillé avec le plus de persévérance à la propagation de la foi. A une grande austérité de vie il joignoit un grand zèle pour le salut des ames, & une tendre charité pour les Indiens.

CLXXII. De quelle maniere il forme de sçavans Ministres de la parole.

Pour contribuer en plus d'une maniere aux progrès de l'Evangile, il enseigna près de quarante ans la Théologie dans différens couvens de sa Province, afin de former des

Miniſtres de la parole ; & ce qu'il négligeoit le moins, c'étoit de bien apprendre à ſes diſciples ces matieres de la Religion qu'il importe aux Miſſionnaires de ſe rendre familieres, & d'avoir toujours préſentes pour combattre avec ſuccès l'Athéiſme & le Polythéiſme, pour démontrer avec la même ſolidité l'exiſtence & l'unité d'un premier Etre, & expliquer enſuite avec ordre toute l'œconomie de la Religion Chrétienne. Depuis que l'Eſpagne eut entrepris la conquête des Indes, & que les Rois Catholiques eurent conçu le deſſein de faire travailler à la converſion de ce nombre infini de peuples, on eut un ſoin particulier de préparer des Miniſtres capables de procurer, avec la bénédiction du ciel, l'exécution d'un deſſein ſi digne de la piété des Princes Chrétiens. La Scholaſtique dès-lors ne fut pas l'unique étude des Théologiens Eſpagnols. Ceux particuliérement qu'on deſtinoit pour les miſſions furent appliqués plus ſpécialement à la Théologie dogmatique & morale ; & ce qu'on pratiquoit avec

tant de raison dans les Ecoles d'Espagne, on n'avoit garde de le négliger dans celles du nouveau monde, où on en sentoit mieux la nécessité.

CLXXIII. Professeur & Missionnaire en même tems, il met les vérités de la Religion à la portée des Sauvages, sans jamais se lasser ni se rebuter de leur grossiéreté : réponse d'une femme Indienne.

Mais le zèle du Pere Lopez ne lui permettoit point de se borner à faire des leçons théologiques : il étoit tout à la fois Professeur & Missionnaire, & il trouvoit du tems pour tout, parce qu'il sçavoit le ménager, & qu'il auroit regardé comme une grande perte celle des momens qui pouvoient être employés au salut du prochain. Dans les provinces de Guatimala & de Chiapa, dans celle de Mechoacan (que les habitans appellent *Guayangarico*) & le long de la riviere de Zacatula, Lopez se montra infatigable à chercher les Indiens, & à les assembler autant qu'il pouvoit pour les instruire, les faire revenir de leurs superstions & de leurs mauvaises pratiques, enfin à leur apprendre à connoître le vrai Dieu, & à le prier. Il entroit dans leurs pauvres cabanes, sans se rebuter ni de leur grossiereté, ni de leurs humeurs, il s'accommodoit à la portée de leurs esprits, leur faisoit

des catéchiſmes familiers, & leur parloit toujours avec cette patience & cette douceur qui gagnoit la confiance. Il ne ſe laſſoit pas de leur répéter les mêmes vérités, de les faire répéter à eux-mêmes, & ne paroiſſoit ni ſurpris ni faché des réponſes quelquefois peu pertinentes qu'on faiſoit à ſes interrogations. Il demandoit une fois à une vieille Indienne ſi elle ſçavoit qui a créé le Ciel & la Terre? Ce n'étoit pas la premiere fois qu'il avoit fait la même demande en préſence de cette femme, mais elle n'avoit pas compris la réponſe, ou ne s'en ſouvenoit plus: croyant cependant cacher ſon ignorance, après avoir un peu penſé, elle répondit: *Mon Pere, le Ciel & la Terre étoient faits quand je vins au monde; comme je ne les ai pas vu faire, je ne ſçaurois vous dire qui les a faits* (1). Ce n'étoit point malice; c'étoit ſimplicité en elle.

Ant. Remeſal, Hiſt. de la Provin. de Chiapa, l. 11. c. 14. p. 702.

(1) *Padre mio muy amado quando yo naci, ya eſtava criado el cielo, y la tierra; y ſi yo no los vi criar, como quieres que con verdad te diga quien los criò?* A. Remez. ut ſp.

CLXXIV.
Méthode pour retenir, ou se rappeller sans peine es principaux devoirs du Chrétien.

On remarque aussi que ce fut cette réponse qui porta le Missionnaire à continuer toujours dans la pratique où il étoit d'insister beaucoup sur les premiers articles de notre créance, & de mettre, autant qu'il étoit possible, l'explication des vérités de la Religion à la portée des plus foibles. Lorsque ses Néophites étoient un peu plus instruits, il leur donnoit une méthode facile de retenir & de se rappeller sans peine les principaux mysteres du Christianisme comme ceux de notre Rédemption, des actions, des souffrances & de la gloire de Jesus-Christ. Il trouvoit cette méthode déja tracée dans ce que nous appellons le Rosaire. C'étoit sans doute le meilleur livre qu'il pouvoit mettre entre les mains de ceux qui ne sçavoient point lire. A force de le leur expliquer & de leur répéter cette explication, les plus attentifs ou les plus avancés en retenoient qui une partie, qui une autre. Ils en faisoient ensuite le sujet ordinaire de leurs entretiens dans leurs assemblées, & pendant leur travail. Ainsi tout leur profi-

toit pour apprendre la Religion.

Pour les accoutumer auſſi à pratiquer cette Religion, on leur expliquoit, avec le même ſoin, les principales vertus qui répondent à chacun des Myſteres ; la foi, la charité, l'humilité, la patience & la ſoumiſſion dans les ſouffrances. Enfin on leur apprenoit à réciter le Roſaire, & à occuper leur eſprit de quelque Myſtere pendant qu'ils récitoient l'Oraiſon Dominicale ou la Salutation Angélique. Cette ſainte pratique produiſit de très-bons effets parmi les Nouveaux Chrétiens.

CLXXV. Heureux fruits de cette ſainte pratique,

Au reſte, le Pere Lopez de Montoya n'étoit pas le ſeul, ni le premier qui en eût connu les avantages, & qui ſe fût aviſé de les procurer à ſes Néophites. Tous les Miſſionnaires de ſon Ordre s'étoient conſtamment ſervis du même moyen ; & ils en éprouvoient tous les jours l'utilité. Elle parut telle, que généralement tous les Miſſionnaires, ſoit Eccléſiaſtiques, ſoit Religieux de différens Inſtituts, adopterent la même pratique, & mirent leurs Néophites dans le même goût.

CLXXVI. Qui devient toujours plus utile, en devenant plus commune parmi les nouveaux Chrétiens.

Dans toutes les parties de l'Amérique où la Religion de Jesus-Christ a été prêchée, il est rare de voir de nouveaux Chrétiens, hommes ou femmes, qui n'ayent le Rosaire ou le Chapelet à la main, non-seulement dans les Eglises, mais aussi dans leurs maisons & dans les campagnes. On dira peut-être que tous n'en sont pas plus Chrétiens. Nous l'accorderons, parce qu'il n'est que trop vrai que tous n'entrent pas dans l'esprit du Rosaire, qui est l'esprit du Christianisme, l'abrégé de l'Evangile, la méditation & la pratique de la Religion. Nous ajouterons même que, comme on abuse de tout, on pourroit aussi abuser d'une pratique, en elle-même très-sainte, si on alloit s'imaginer qu'après avoir récité un nombre de prieres vocales, on a tout fait, si on se flattoit d'avoir rempli ses devoirs, parce qu'on n'a point manqué à une dévotion particuliere, tandis qu'on négligeroit les vertus essentielles qui caractérisent les Disciples de Jesus-Christ, & les distinguent des Infidèles.

C'eſt ce que les bons Miniſtres n'oublient pas d'inculquer à ceux qui ſont ſous leur conduite. On leur apprend qu'il eſt bon & avantageux d'honorer & de prier les Saints, particulierement la Reine de tous les Saints, & de demander humblement ſa puiſſante interceſſion; mais on leur dit qu'il ne faut adorer que Dieu ſeul, n'eſpérer qu'en lui, ne mettre toute ſa confiance qu'en ſes miſéricordes, & aux mérites infinis de Jeſus-Chriſt, notre divin & unique Rédempteur. Si parmi les nouveaux, ainſi que parmi les anciens Chrétiens, il s'en trouve qui profitent peu de ces ſalutaires inſtructions; il en eſt auſſi qui s'y rendent attentifs & qui les mettent à profit. Lorſque les Apôtres annonçoient l'Evangile de Jeſus-Chriſt aux Infidèles, tous ceux qui entendoient cette parole divine, n'en étoient pas également touchés; tous ne la recevoient pas. Ceux-là croyoient, dit un Auteur ſacré, qui étoient prédeſtinés pour la vie éternelle. *Crediderunt quotquot erant præordinati*, &c. L'incrédulité des

CLXXVII. Attention des bons Miniſtres à expliquer à leurs Néophites ce qui fait l'eſſentiel du Chriſtianiſme.

Act. c. 13. v. 48.

autres ne venoit ni d'un défaut de vertu de cette parole sainte, ni d'aucune négligence de la part des Apôtres, ou des hommes Apostoliques qui la prêchoient. L'application est aisée à faire.

CLXXVIII. Charité compatissante & agissante envers les pauvres & les affligés : mort du saint Missionnaire.

N'oublions pas un autre effet de l'ardente charité du Pere Lopez, & qui contribuoit encore beaucoup à faire écouter ses prédications ; c'étoit sa compassion envers les pauvres & les affligés. Il ne pouvoit voir souffrir un Indien sans sentir ses entrailles émues, & sans se mettre en devoir de le secourir. S'il ne le pouvoit par lui-même, il le faisoit par le moyen de ses amis ; toujours prêt à répandre dans le sein des indigens tout ce qu'il avoit pu ou recueillir par de pieuses importunités, ou se retrancher à lui-même. Quand il n'avoit rien à donner, il offroit au moins ses services aux malades, & ses paroles portoient la consolation dans les cœurs. Les biens qu'il a faits par les saintes adresses de la charité, le nombre de ceux qu'il a gagnés à Jesus-Christ, & dont il a guéri les playes

ſpirituelles en ſoulageant leurs néceſſités corporelles, ſont connus de Dieu & écrits dans le livre de vie. La récompenſe promiſe aux hommes de miſéricorde & à ceux qui en ont inſtruit pluſieurs, il l'a reçue le 12 de Mars 1593.



# LIVRE SECOND.

I. Contination de l'Hiſtoire abregée de Gregoire Lopez.

IL nous reſte encore à parler des dernieres années de la vie & des circonſtances de la mort de cet homme admirable, de cet ami de Dieu, de ce ſolitaire preſque muet, & néanmoins ſi éloquent (Gregoire Lopez), que les uns ont appellé l'Apôtre de l'Egliſe de l'Amérique, & les autres ſon Docteur, ſon Ange tutelaire, le modèle des pénitens, le pere, le conſolateur des affligés, l'oracle des ſçavans, & leur étonnement, le guide des parfaits & le prodige du nouveau monde.

II. Avec quelle exactitude & quelle ſincérité elle a été d'abord écrite.

On ne ſera point tenté de croire que ces titres ſont trop pompeux, ou ces expreſſions un peu exagérées, ſi on prend la peine de lire l'hiſtoire fidèle du bienheureux Gregoire Lopez, écrite par un témoin oculaire exactement inſtruit, & dont la ſincérité eſt au-deſſus de tout ſoupçon. Il ne raconte ordinairement que ce qui s'eſt paſſé ſous ſes yeux, ou ce qu'il

peut appuyer ſur les témoignages uniformes & publics de tout ce que la Nouvelle-Eſpagne a eu de plus diſtingué dans l'Egliſe & dans l'Etat depuis que Lopez a paru dans le Mexique.

III. Deſſeins de la Providence, en faiſant paroître dans la nouvelle Egliſe cet homme prodigieux.

On ſera encore plus intimement convaincu que la providence avoit donné en ſpectacle à tant de peuples, & pour l'honneur de la Religion, cet homme extraordinaire, ſi on réfléchit ſur la connoiſſance plutôt infuſe qu'acquiſe, que Lopez avoit non-ſeulement des divines écritures, mais auſſi de toutes les ſciences ſurnaturelles ou humaines. Il eſt juſte de faire encore plus d'attention, & aux graces ſingulieres que le Saint-Eſprit avoit répandues dans cette ame privilégiée, tant pour ſa conduite particuliere que pour celle des autres, & à ce ſublime don d'oraiſon qui l'élevoit à une union très-intime avec Dieu. On nous fournit enfin les preuves les moins équivoques que les ſecrets des cœurs & les penſées les plus intérieures n'avoient rien d'obſcur ou de voilé pour cet ami de la ſageſſe, d'autant plus éclai-

ré, qu'il a été plus sincerement humble. Un bon esprit, qui n'ignore pas que le bras de Dieu n'est point raccourci, ne peut trop apprécier des preuves & des témoignages de cette espece.

IV.
Les différens lieux qu'il a rendus célébres par son séjour, attestent encore ce que l'Histoire a publié de ses vertus.

Les monumens s'en conservent encore dans le souvenir des belles actions de Lopez, dans quelques productions de son esprit, & plus particulierement dans tous les lieux qu'il a sanctifié par sa pénitence & rendus célebres par son séjour. Nous avons vu qu'il avoit été obligé de changer assez souvent le lieu de sa retraite, tantôt pour fuir les louanges ou pour ôter une occasion de péché à des gens qui se scandalisoient de ce qui auroit dû les édifier, tantôt parce qu'une maladie grieve & opiniâtre qui détruisoit sa santé sans vaincre sa patience, le forçoit de chercher un air plus propre à la rétablir. C'étoient là du moins les raisons apparentes de ces changemens où l'inconstance n'avoit aucune part. Mais en remontant plus haut avec François Losa, nous dirons que tel étoit le bon plaisir de Dieu, que

cette lampe favorable éclairât diverſes contrées pour le bien d'un plus grand nombre de Fidèles & d'Infidèles.

V. Derniere retraite de Lopez dans le Bourg de Ste Foi ; quelle étoit ſa maniere de ſe confeſſer.

Après les grands exemples que le ſerviteur de Dieu avoit donné pendant pluſieurs années dans l'hôpital de Guaſtepec, il fixa ſa derniere retraite dans le bourg de Sainte-Foi, à deux lieues de Mexique, & il y choiſit une petite maiſon ſéparée du Bourg, aſſiſe ſur un ruiſſeau qui porte ſes eaux dans la Ville Royale. Ce fut le 22 Mai 1589 qu'il entra dans cette chere ſolitude, où il paſſa le reſte de ſa vie dans l'oraiſon & la contemplation. Il n'en ſortit que deux fois pour gagner le Jubilé dans l'Egliſe de Saint Dominique de *Tucavaya*, qui n'eſt éloignée de Sainte-Foi que d'une petite demi-lieue. Le voiſinage, ou plutôt le même goût pour les choſes du ciel procura au Pere Vincent Calbo, Religieux d'une éminente vertu, l'avantage de traiter quelquefois avec l'homme de Dieu, & d'entendre ſa confeſſion qu'il faiſoit publiquement en ces termes : *Par la miſéricorde de Dieu, je ne me* Vie de Lopez, p. 93.

*souviens point de l'avoir offensé ; donnez-moi, s'il vous plaît, le très-Saint Sacrement.*

VI. Réflexions sur le sens de ces paroles.

La même chose se passoit, ajoute François Losa, lorsque ce saint homme, qui tenoit plus du ciel que de la terre, se confessoit à moi ; car après s'être frappé la poitrine, il me disoit : *Par la miséricorde de Dieu, je ne sçai de quoi m'accuser.* Lopez n'ignoroit point ces paroles de Saint Jean : *Si nous disons que nous sommes sans péché nous nous trompons nous-mêmes, & la vérité n'est point en nous.* Aussi ne disoit il pas qu'il fût exempt de tout péché, mais qu'il n'en connoissoit pas, lors même qu'humilié aux pieds du Ministre de Jesus-Christ il se frappoit la poitrine comme un pécheur, comme s'il eût dit, ou avec David : *Seigneur, pardonnez-moi mes fautes cachées*, ou avec l'Apôtre : *Encore que ma conscience ne me reproche rien, je ne suis pas néanmoins justifié ; mais celui qui me juge, c'est le Seigneur.*

VII. François Losa va joindre le B. Lopez

Tout étoit suivi dans la conduite du disciple de Jesus-Christ, ses sentimens, ses paroles, ses actions : il

il pouvoit être justement regardé comme le modèle des autres, parce que toujours fidèle à la grace, il imitoit autant qu'il est donné à l'homme celui qui est le grand modèle des Saints. Ceux qui l'ont connu & pratiqué plus familierement n'en ont pas porté un autre jugement. Nous devons faire une attention particuliere à ces paroles du célebre François Losa : » Je vins, dit-il, le » jour de Noel de la même année » 1589, m'établir à Sainte-Foi avec » Gregoire Lopez, & demeurai » avec lui jusques à sa mort. Alors » j'observai, tant de jour que de » nuit, toutes ses actions & toutes » ses paroles avec toute l'attention » possible, pour voir si dans une » aussi grande familiarité qu'étoit la » nôtre je découvrirois quelque » chose de contraire à la haute opi- » nion que j'avois de sa vertu : mais » bien loin de-là, cette bonne opi- » nion s'augmentoit toujours par » tout ce que je voyois en lui ; sa » conduite me paroissoit de jour en » jour plus admirable ; ses vertus » plus héroïques ; & sa conversation

à Ste Foi, pour ne plus se séparer de lui.

P. 97.

» plus céleste. Ç'a été durant ce tems » que j'ai appris de lui plusieurs cho- » ses que je rapporte dans cette re- » lation de sa vie sans qu'il m'ait ja- » mais rien dit de propos délibéré » des choses qui le regardoient, mais » seulement lorsque l'occasion s'en » offrant, il jugeoit que je pouvois » en profiter. Au reste, sa vie étoit » si uniforme que l'on pouvoit juger » par un seul jour de ce qu'il faisoit » durant des mois & des années en- » tieres, &c.

VIII. Quelle étoit l'occupation la moins interrompue du saint Solitaire.

Pour nous donner une idée de ceci, l'Historien remarque qu'aussitôt que le jour commençoit à paroître, Lopez ouvroit la sainte Bible, en faisoit une courte lecture, & entroit de suite dans un si profond recueillement, que l'on ne pouvoit comprendre par aucune marque extérieure si les sujets dont il s'occupoit étoient de tristesse ou de joye, s'il agissoit ou s'il souffroit, si Dieu lui parloit ou s'il parloit à Dieu : tout ce que l'on pouvoit conjecturer de la tranquillité & de la dévotion qui paroissoit sur son visage, étoit que la présence de Dieu & la considéra-

tion des divines perfections l'occupoient uniquement. Il n'entroit jamais sur ce sujet en discours avec personne, excepté que dans une occasion il en déclara quelque chose à son ancien ami le Pere Dominique de Salazar, lorsque cet Evêque des Philippines, étant revenu à Mexique pour passer en Espagne, rendit une visite à Lopez dans sa retraite de Sainte-Foi. Ce Prélat lui ayant demandé entre autres choses en quelle maniere il s'occupoit dans ses entretiens avec Dieu, il lui répondit sincerement, *que toute son occupation étoit d'aimer Dieu & le prochain*: à quoi le saint Evêque ayant réparti: Vous me dîtes la même chose à *Amajac*, il y a vingt-cinq ans: ne vous êtes-vous donc, depuis, occupé qu'à cela seul? *Non*, répondit Lopez, *j'ai toujours fait la même chose, quoique mes actions ayent été différentes.*

IX. Haute contemplation: Amour de Dieu & du prochain.

Voilà à quoi ce serviteur de Dieu passoit tout le matin, tout le soir & une grande partie de la nuit. Voilà quelles étoient ses oraisons, ses méditations & le pain quotidien

dont il nourrissoit son ame. La présence de Dieu l'occupoit continuellement, & cette occupation n'étoit point stérile, mais agissante, puisqu'elle produisoit toujours de plus en plus des actes d'amour de Dieu

P. 100.

& du prochain, *ce qui est la fin de toute la loi & le comble de la perfection que l'on peut acquérir en cette vie.* C'est la réflexion de Losa.

X.

Combien le saint Solitaire se rendoit utile à tous les peuples de l'Amérique, soit par ses exemples, ses prieres, ou son silence même,

On se tromperoit donc si l'on s'imaginoit que tout occupé de Dieu ou de lui-même, le saint Solitaire pouvoit oublier ce qui concernoit l'intérêt de l'Eglise, les besoins du prochain & le salut des ames. Il faut dire, au contraire, que parce qu'il étoit toujours uni à Dieu, & sans sortir de son recueillement, il sollicitoit plus efficacement le secours divin pour la conversion des pécheurs & des Infidèles, pour la consolation des affligés, pour la perfection ou l'avancement des Justes, & qu'il portoit la paix avec la lumiere dans l'ame de tous ceux qui venoient le consulter. C'étoit pour cela que l'après-midi la porte de sa petite maison étoit ouverte à tout le monde.

» Dans les dernieres années de sa » vie il étoit extrêmement visité, » non-seulement par des personnes » du commun du peuple, mais par » des Religieux, des Ecclésiastiques, » des gens sçavans & d'autorité, » des Gentilshommes & des Sei- » gneurs qui le venoient trouver » ou lui écrivoient pour lui deman- » der conseil & recommander à ses » prieres leurs affaires les plus im- » portantes.

XI. Soit par ses paroles & ses conseils.

» Entre ceux-là, Dom Louis de » Velasco, Marquis de Salinas, qui » a été deux fois Vice-Roi de la » Nouvelle-Espagne, & une autre » fois Vice-Roi du Perou, & enfin » Président du Conseil Royal des » Indes, avoit tant d'estime & d'af- » fection pour lui, qu'il venoit quel- » quefois le voir, & demeuroit du- » rant deux ou trois heures enfermé » avec lui, tant il le trouvoit ca- » pable, non-seulement dans les » choses qui regardoient la cons- » cience, mais dans les affaires sé- » culieres, & même dans celles qui » concernoient le gouvernement du » Royaume.

XII. Quel cas en faisoit le Vice-Roi du Mexique.

XIII. Occupation du B. Lopez durant la nuit.

» Voilà à quoi ce serviteur de » Dieu s'occupoit l'après-dinée; & » avant le coucher du soleil il re» tournoit dans sa chambre, d'où il » ne sortoit que le lendemain matin. » Depuis qu'il se fut retiré dans la » solitude, il n'alluma jamais de » chandelle. Sur quoi plusieurs me » demandant ce qu'il pouvoit faire » durant tout le tems qu'il passoit » ainsi sans lumiere, je ne répondois » autre chose sinon qu'ils ne compre» noient donc pas que son occupation » étant toute intérieure, il n'avoit » pas besoin de lumiere matérielle, » mais seulement de cette lumiere » spirituelle qui ne l'éclairoit pas » moins la nuit que le jour.

XIV. Modestie, sagesse & précision dans ses paroles.

C'étoit par cette divine lumiere qu'il voyoit, & ce qu'il falloit répondre à tout ce qu'on lui proposoit, & la maniere de faire goûter un avis salutaire à ceux qui le consultoient. Ses sages conseils ou ses décisions faisoient d'autant plus d'impression sur les esprits, qu'on le connut toujours également éloigné de vouloir faire le maître en s'engageant dans des disputes inutiles, ou de s'établir juge entre les personnes doctes, ou

de prétendre que l'on suivît son sentiment. Aussi modeste qu'ami du silence, il ne parloit jamais s'il n'étoit interrogé : il disoit alors à un chacun ce qui lui convenoit; & sa réponse, soit de vive voix ou par écrit, étoit courte, précise, & toujours claire.

XV. La science du B. Gregoire étoit moins acquise, qu'infuse.

La netteté & la justesse d'esprit de Gregoire Lopez auroient pu servir à acquérir ce trésor de science qu'on a si justement admiré en lui, si on n'étoit obligé de reconnoître que sa doctrine étoit moins le fruit de l'étude & du travail, que celui de la priere ou du commerce continuel de son ame avec Dieu. C'est ainsi que l'ont pensé tous les sçavans qui l'ont bien connu, & leurs raisons sont solides. On sçait que Lopez n'avoit ni fréquenté les écoles d'Espagne, ni appris même le latin lorsqu'il en partit, âgé de vingt ans. On sçait aussi que depuis son entrée dans l'Amérique tout son tems, dans la retraite, fut rempli par des exercices de piété ou de charité, ainsi que nous l'avons remarqué d'après son Historien. Il passoit donc pour constant que le saint Solitaire n'avoit eu

ni le tems, ni les moyens naturels d'acquérir le tréſor des ſciences.

XVI. Il ſçavoit par cœur la lettre de toute la Bible : il en avoit l'intelligence en un degré ſupérieur.

Il eſt vrai qu'il avoit une Bible à ſon uſage, & qu'il ne paſſoit point de jour ſans en lire quelques pages. Mais outre que ce livre divin étoit dans une langue qu'il n'avoit point étudiée, il ſera toujours difficile de comprendre comment, par des lectures auſſi courtes que rapides, il avoit appris par cœur la lettre de toute l'Ecriture-Sainte, &, ce qui n'eſt pas moins inconcevable, comment il avoit l'intelligence de ſes myſteres dans un degré ſi ſupérieur, qu'il faiſoit l'étonnement des plus habiles. C'eſt un fait que François Loſa n'a point craint de publier, & d'en donner pour garants pluſieurs célebres perſonnages qui vivoient encore, qui liſoient avec plaiſir cet écrit, & qui en atteſtoient la vérité. On ne pouvoit aſſez admirer avec quelle certitude il ſçavoit & aſſuroit ſans héſiter qu'une telle choſe étoit ou n'étoit point dans l'Ecriture, & avec quelle facilité il marquoit le lieu & le chapitre où ſe trouvoit le texte qu'on cherchoit.

XVII. Pluſieurs Sçavans en

L'Archevêque Don Pedro de

Moya, trois Professeurs en Théologie dans l'Université Royale de Mexique, plusieurs sçavans Religieux, entre lesquels l'Auteur en distingue deux de l'Ordre de Saint Dominique, Pierre de Pravia & Dominique de Salazar, firent l'expérience de ce que nous avançons. Ils ne s'en retournoient pas seulement satisfaits, mais dans l'admiration des profondes connoissances qu'il avoit plû à Dieu de communiquer à son serviteur. Qu'est-ce que cela (disoit l'Evêque des Philippines à trois de ces Freres qui avoient été présens à la conférence), nous avons étudié toute notre vie, & dans un âge avancé nous n'en sçavons pas à beaucoup près autant que ce jeune séculier. Ceux qui devoient prêcher à Sainte-Foi avoient coutume de dire qu'on n'avoit pas besoin de recourir à la concordance lorsqu'on étoit avec le saint Solitaire; c'étoit cependant l'auditeur qui les faisoit tenir le plus en garde quand il s'agissoit de citer l'Ecriture-Sainte.

font l'expérience.

XVIII.

Ils reconnoissent que Dieu instrui-

Il arriva plus d'une fois que des Religieux en réputation de sçavoir,

Soit lui-même son Serviteur.

lui demandant l'explication d'un texte qu'ils croyoient être de l'Ecriture Sainte, Lopez leur répondit en deux mots : *ce passage n'est point de l'Ecriture.* Ils reconnoissoient leur erreur par leurs nouvelles recherches. Dans une autre occasion il dit à Pierre de Pravia : le passage que vous citez n'est point dans la Bible, mais il y en a un qui en approche : il le lui montra, & le grand Vicaire reconnut avec plaisir que c'étoit ce qu'il cherchoit. Soit qu'on proposât des difficultés sur la Sainte Ecriture pour éprouver la capacité du serviteur de Dieu, ou par le seul desir de s'instruire, on se persuadoit de plus en plus que ce Laïque sans étude possédoit plus parfaitement toutes les parties des divines Ecritures, que les sçavans de profession n'en entendoient quelques endroits particuliers qu'ils avoient lus & relus avec le plus d'application, ce qui leur faisoit dire quelquefois : *heureux, Seigneur, est celui que vous instruisez vous-même.*

XIX. Autres preuves de cette vérité.

C'étoit reconnoître que le Bienheureux Gregoire Lopez avoit ap-

pris de Dieu même ce que les hommes ne pouvoient lui enſeigner. Si les ſublimes vérités de la Religion ne nous ſont enſeignées par ce ſouverain maître, qui tient en ſa main la clef de David, qui ouvre ce que perſonne ne peut fermer, & ferme ce que perſonne ne peut ouvrir, nul ne pourra nous les apprendre. Comme ces ſaintes femmes dont parle Saint Jerome, Paule, Euſtochion, Marcelle, Gregoire Lopez avoit mérité d'entendre la parole de Dieu, parce qu'il s'étoit exercé de bonne heure dans la pratique des divins commandemens. A l'imitation du divin Maître, il avoit commencé par agir. Il n'y avoit donc pas ſujet de s'étonner que ſans une étude opiniâtre il eût acquis une ſcience ſi admirable, qu'on eût dit que toute l'Ecriture lui étoit préſente.

XX. Explication du livre de l'Apocalypſe copiée par un Sçavant.

Mais ſi dans tout le reſte Gregoire Lopez ſurpaſſoit les perſonnages les plus célebres de ſon ſiecle, il ſemble s'être ſurpaſſé lui-même dans ſon explication du livre de l'Apocalypſe. Les témoignages de quelques ſçavans, rapportés par François Loſa,

doivent être mis ici en abrégé.

P. 114. » Lorſque le Bienheureux Lopez » étoit encore à Guaſtepec, le Pere » Jean Cobos, de l'Ordre de Saint » Dominique, célebre Théologien, » & qui avoit enſeigné la Théologie » en Eſpagne avant que de paſſer » dans les Indes, ayant eu de lon- » gues & particulieres communica- » tions avec lui, a dit depuis, que » quelque grande que fût la réputa- » tion de ſa ſcience, il l'avoit trou- » vée encore beaucoup plus grande » par les choſes admirables qu'il lui » avoit dites de l'Apocalypſe. Ce » Pere le pria de les lui donner » par écrit; il le fit en moins de » huit jours, & les lui envoya à » Mexique ſans qu'il y eût aucune » rature; en quoi ſa diligence ne » le ſurprit pas moins que ſon eſ- » prit, ſon ſçavoir & ſa piété l'a- » voient étonné.

XXI. Souvent citée. » Cet écrit a été admiré de tous » les Sçavans qui l'ont vu, parce » que ce livre eſt l'un des plus diffi- » ciles de toute l'Ecriture Sainte, » & qu'il en expliquoit avec tant » de clarté les endroits les plus

» obſcurs, qu'il ſatisfaiſoit aux dou-
» tes qui embarraſſent les plus ſça-
» vans. Mais ce qui augmentoit en-
» core cette admiration, étoit de
» voir qu'un homme qui n'avoit
» point étudié, fût capable d'écrire
» des choſes ſi élevées. Ainſi ç'a été
» une opinion conſtante parmi les
» plus doctes & les plus ſpirituels,
» que cette explication de l'Apoca-
» lypſe ne pouvoit procéder que
» d'une ſcience infuſe & ſurnatu-
» relle. Ce traité d'une matiere ſi
» ſublime a été écrit comme d'un
» ſeul trait ſans y changer une ſeule
» lettre, & auſſi nettement que s'il
» eût été imprimé; au lieu que mê-
» me les plus ſçavans & les plus
» habiles travaillent tant, la plûpart,
» à corriger ce qu'ils font, qu'à
» peine le peut-on lire.

» Don Gonzalez de Salazar, de P. 369.
» l'Ordre de Saint Auguſtin, Evê- XXII.
» que d'Yucatan, avoit coutume de Et toujours admirée par
» dire qu'il ne falloit point douter pluſieurs au-
» que Dieu n'eût donné, par mira- tres.
» cle, une ſcience infuſe à ſon fidèle
» ſerviteur. Cela, diſoit-il, a paru
» dans ſon Commentaire ſur l'Apo-

» calypſe, dont il a expliqué le ſens
» littéral ; & j'en ai vu l'original
» auſſi-tôt après qu'il l'eut achevé.
» Je le lus tout entier, & j'admirai
» de trouver à la marge tant de ci-
» tations de diverſes choſes divines
» & humaines, qu'il étoit impoſſi-
» ble que ce ſaint homme les eût
» écrites, ſi le Saint-Eſprit ne les
» lui avoit inſpirées. La traduction
» qu'il avoit faite du Latin en Eſ-
» pagnol, & l'explication du ſens
» littéral, me parurent auſſi ſi ad-
» mirables, que j'employai toute la
» nuit à en tranſcrire huit chapi-
» tres ; le peu de tems pour lequel
» on me l'avoit prêté ne me per-
» mit pas d'en copier davantage.
» Je ne pouvois aſſez m'étonner
» qu'il n'y eût pas dans tout cet
» écrit une ſeule rature, un ſeul
» mot effacé, une ſeule lettre qui
» paſſât l'autre, une ſeule faute, &
» enfin qu'il fût ſi net, ſi égal, ſi
» bien compaſſé & ſi bien peint,
» qu'il ſembloit qu'un Ange l'eût
» écrit. Je portai avec moi comme
» un grand tréſor ces huit chapi-
» tres lorſque je m'en allai en Eſpa-
» gne en l'année 1603. »

XXIII. Réflexion d'un Sçavant.

La réflexion d'un Sçavant, cité par François Lofa, étoit que s'il eft vrai, ce que l'on dit communément, que ce que l'on ignore furpaffe ce que l'on fçait; il croyoit le contraire de Gregoire Lopez, qu'on pouvoit nommer un prodige de fcience. Il fuffifoit en effet d'avoir eu quelques converfations fçavantes avec lui, pour demeurer étonné de l'étendue de fes connoiffances, dans les fciences mêmes fpéculatives. Ceux qui faifoient une profeffion particuliere de quelques-unes, n'en parloient pas avec autant de netteté que Lopez parloit de toutes. Cela paroît peu croyable; mais, ajoute notre Hiftorien, comme Dieu eft la fource de tous les biens, & que l'homme eft capable de tout recevoir de fon immenfe libéralité, il fe plaît à répandre des graces & des lumieres extraordinaires dans quelques-uns, pour humilier les fuperbes, ou confondre la pareffe des négligens qui ne travaillent pas de tout leur pouvoir, pour fe rendre dignes de recevoir les mêmes faveurs. L'hiftoire de ce faint per-

ſonnage en eſt tout à la fois une grande preuve & un grand exemple.

XXIV. Étendue des connoiſſances en tout genre.

» Il ſçavoit avec toute la clarté » que l'on peut, tirer ſoit des Li- » vres ſaints ou des autres Hiſtoi- » res, tout ce qui s'eſt paſſé depuis » la Création du Monde juſqu'à » Noé; & il racontoit par cœur » auſſi diſtinctement toutes ces di- » verſes générations, ces divers » degrés de parenté, ces divers » tems & ces différens âges, que » s'il les eût lus dans la Bible, quoi- » que même les plus ſçavans y trou- » vent tant d'obſcurité.

» Il n'ignoroit pas auſſi ce que » l'Hiſtoire peut apprendre des au- » tres peuples; il rapportoit claire- » ment quelles étoient leurs mœurs, » leurs coutumes, & les arts qu'ils » avoient inventés.

» Il avoit la même connoiſſance » de ce qui s'étoit paſſé depuis Noé » juſqu'à Jeſus-Chriſt, & parloit de » ces tems-là & des perſonnages » les plus remarquables comme s'ils » lui euſſent été préſens. Il rappor- » toit toutes ces Hiſtoires propha- » nes à celle du peuple de Dieu;

P. 118.

» n'ignoroit rien des guerres & des » événemens arrivés dans ces di- » verſes Nations juſqu'à la naiſſance » de Jeſus-Chriſt ; & je trouvois » qu'il n'en parloit pas moins clai- » rement qu'il auroit pu faire des » choſes arrivées de ſon tems. Il P. 119. » parloit auſſi des prédications des » Apôtres & de leurs Diſciples, » comme ſi cela lui eût été préſent, » & racontoit particulierement les » actions & le martyre des Saints » Pontifes, depuis ſaint Pierre, & » les vies les plus célébres des Con- » feſſeurs, depuis ſaint Sylveſtre » juſqu'à Clement VIII, durant le » Pontificat duquel il mourut. Il » rapportoit de même les noms, » les tems & les coutumes des Fon- » dateurs des Ordres, & de la vie » Hérémitique ; comme auſſi les » noms des Héréſiarques, les Con- » ciles dans leſquels ils ont été con- » damnés, & les tems dans leſquels » leurs héréſies ont commencé & » fini.

» Il expliquoit fort particuliere- P. 120. » ment ce qui regarde cette bête » dont ſaint Jean parle dans l'Apo-

» calypſe, qui eſt la Ville de Rome ;
» & diſoit que ſes dix cornes ſigni-
» fioient les dix Empereurs qui ont
» principalement perſécuté l'Egliſe.
» Il ſçavoit toute l'Hiſtoire des Em-
» pereurs juſqu'au tems du Roi Ca-
» tholique Philippe II, qui régnoit
» alors.

» Il parloit fort ſçavamment du
» commencement & du progrès de
» la Secte du faux Prophete Maho-
» met, de tant de pays occupés
» par les Mahométans, les Turcs
» & les Ottomans, venus de Scithie,
» deſcendus de Gog & Magog, &
» des ravages qu'ils ont faits dans
» la Chrétienté. Je lui ai oui dire
» que cette malheureuſe Secte occu-
» poit près de 3 mille lieues de pays,
» depuis l'Europe juſqu'à la Chine.

» Il avoit auſſi une grande con-
» noiſſance de l'Hiſtoire profane,
» ancienne & moderne, & de ces
» fameux Héros que les Payens con-
» ſidéroient ainſi que des Dieux,
» comme Janus, Hercules & autres.
» Il parloit auſſi, quand cela venoit
» à propos, des tems dans leſquels
» les peuples ſe ſont convertis à

» notre ſainte foi, & des choſes les
» plus remarquables arrivées dans
» ces converſions.

» Il fit une chronologie depuis la
» création du monde juſques au pon-
» tificat de Clement VIII, ſi exacte,
» quoique fort ſuccinte, que toutes
» les choſes dignes de mémoire,
» tant eccléſiaſtiques que ſéculieres,
» y étoient particulierement rap-
» portées : pluſieurs perſonnes ſça-
» vantes m'ont prié avec inſtance de
» la leur prêter pour la copier.

» Il avoit auſſi fait, avec un excel-
» lent choix, un abrégé en forme de
» calendrier de ce qui regarde la foi,
» les loix & les coutumes, & il nous
» en liſoit quelquefois quelque choſe
» dans nos entretiens, ce qui ne me
» donnoit pas peu d'admiration.

XXV. Ni la multitude, ni la variété des idées n'empêchoit pas que Dieu ne fût le grand objet qui occupoit l'eſprit & le cœur du B. Lopez.

Quoiqu'une ſeule choſe ſoit néceſſaire, ſelon l'oracle même de Jeſus-Chriſt, & que pluſieurs puiſſent devenir un obſtacle plutôt qu'un moyen de s'avancer dans la vertu, on ne doit pas s'étonner que tant de connoiſſances ſe ſoient rencontrées dans un ſaint contemplatif, puiſque cette variété n'em-

pêchoit pas que Dieu ne fût l'objet continuel de son attention : il voyoit toutes les choses en lui comme on voit les ruisseaux dans leur source. Losa rapporte qu'ayant demandé un jour à Lopez si quelqu'une de ces choses, dont son esprit étoit rempli, ne lui donnoit point de distractions, il lui répondit : *je trouve Dieu également dans les grandes choses comme dans les petites.*

XXVI. L'humilité chrétienne releve encore ses belles qualités.

Il est vrai qu'il avoit beaucoup reçu; mais parce qu'il étoit solidement humble, il ne s'élevoit de rien, & il rapportoit tout à celui à qui tout appartient. Il avoit plû au Seigneur de lui donner un très-grand esprit, une compréhension très-vive, une mémoire si ferme qu'il n'oublioit rien de ce qu'il avoit une fois appris, une volonté si droite qu'elle ne se portoit qu'à ce qui étoit conforme à celle de Dieu, & une vertu si soutenue, si éminente, que quelque soin que plusieurs ayent pris de l'observer, on n'a jamais pu rien remarquer que de parfait dans ses paroles & dans ses actions.

XXVII. Tout instrui-

» La même grace qui le faisoit

» marcher sûrement dans le chemin soit & édifioit en lui.
» du ciel lui apprenoit à conduire P. 131.
» les autres dans la même voye.
» Dieu lui avoit donné un si grand
» discernement des pensées & des
» paroles, qu'il distinguoit sans
» peine celles qui venoient de l'es-
» prit de Dieu d'avec celles qui ve-
» noient de la nature; sur quoi il
» avoit accoutumé de dire: *ce n'est*
» *pas l'amour de Dieu, mais l'amour*
» *d'eux-mêmes qui fait que plusieurs*
» *parlent de Dieu.* Il disoit aussi:
» *comme l'amour de Dieu est tout ac-*
» *tion, il parle peu, & souvent point*
» *du tout.* De-là cette circonspection
» & cette sagesse dans ses paroles,
» qu'on ne pouvoit trop admirer.
» Soit qu'il parlât ou qu'il se tût,
» tout instruisoit & tout édifioit,
» parce que tout étoit en sa place.

» Quelques Religieux parlant de- P. 130.
» vant lui des choses qui peuvent
» servir à augmenter la dévotion,
» l'un dit que la musique en étoit
» une des principales, & que le
» chant des vêpres qu'il avoit en-
» tendu dans la grande Eglise de
» Mexique lui en avoit tant donné,

» qu'il n'avoit jamais en toute sa vie » goûté tant de douceur & de paix » dans l'oraison que dans celle qu'il » fit ensuite. Un autre dit qu'il étoit » aussi fort utile pour ce sujet de » prier en la compagnie des autres, » & qu'il avoit éprouvé que cela » diminuoit la difficulté qu'il trou-

XXVIII. Sage réflexion de Lopez.

» voit à prier dans sa cellule. Lorsqu'ils se furent retirés, François » Losa demanda à Lopez d'où venoit » qu'il ne leur avoit rien dit, & il » répondit, *parce que ce seroit condam-* » *ner leur conduite, qui leur sert comme* » *d'un bâton pour leur aider à marcher* » *un peu, au lieu qu'autrement ils s'ar-* » *rêteroient en chemin.*

XXIX. Explication de ses paroles.

Il vouloit dire que, si au lieu de s'unir à Dieu par la foi & l'amour qui élevent les puissances de l'ame, les commençans font encore servir les sens pour acquérir ou augmenter leur dévotion, on ne doit point les blâmer ni condamner ce qui, pour être imparfait, n'est point mauvais.

XXX. Précision, force & onction.

C'étoit de ce même discernement & de cette lumiere que procédoient la circonspection, la force & la vertu de ses paroles. Il se rencontroit

quelquefois dans le même tems plusieurs personnes fort sçavantes & fort spirituelles qui venoient de divers endroits à Sainte-Foi pour consulter le serviteur de Dieu touchant leur conduite dans la piété : il répondoit avec tant de facilité à tous leurs doutes, & avec une telle onction, qu'il sembloit que toutes ses paroles étoient autant de rayons de lumiere qui pénétroient & éclairoient leur esprit, ou comme autant d'étincelles qui, sortant du feu de sa charité, embrasoient leurs cœurs en dissipant leurs peines & leurs doutes.

LXXXI. Ses réponses, toujours courtes, disoient tout, selon les besoins de ceux qui consultoient.

Lorsque des personnes véritablement pieuses venoient exposer à cet ami de Dieu le trouble de leur conscience, leurs difficultés, leurs scrupules ou leurs tentations, il ne manquoit gueres de rendre le calme à leur ame, souvent par un mot d'instruction ou de consolation. Il disoit quelquefois à l'un : *c'est-là le purgatoire dans lequel Dieu veut que vous soyez :* il répondoit à un autre : *le royaume du ciel souffre violence, & les violens le ravissent.*

Lorſque des Gentilshommes, ou des perſonnes encore plus qualifiées lui demandoient ce qu'ils devoient faire pour bien vivre dans leur condition : *faites pour l'amour de Dieu ce que vous faites, & cela ſuffit.* Quant aux perſonnes de lettres, aux Juges & aux gens d'affaires, il leur diſoit d'ordinaire : *changez d'intention ; & vous ferez beaucoup.*

XXXII. Pour comprendre ce que la ſeule raiſon ne conçoit pas,

Avouons néanmoins qu'il ne paroît point naturel, il n'eſt pas même ordinaire que ſi peu de paroles produiſent de grands effets. On aura de la peine à concevoir ou à croire que quatre ou cinq mots d'avertiſſement qu'on pouvoit avoir lu ſans fruit comme ſans attention, dans des livres de piété, ayent été, dans la bouche de Lopez, aſſez puiſſans & aſſez efficaces pour porter la lumiere dans les eſprits, répandre une joye ſainte dans des ames, & embraſer les cœurs du ſeul deſir de plaire à Dieu & de ſe conſacrer déſormais à ſon ſervice.

XXXIII. Il faut ſe ſouvenir que Lopez n'étoit

Tel étoit cependant, ſelon un Hiſtorien le moins recuſable, l'effet ordinaire qu'il plaiſoit à Dieu de donner

donner aux conſeils & aux paroles du Bienheureux Gregoire Lopez à l'égard de ceux qui venoient dépoſer leurs peines dans ſon ſein. Ce n'eſt pas ſeulement un Auteur véridique qui a écrit avec ſimplicité ce qui ſe paſſoit tous les jours en ſa préſence ; c'eſt encore une foule de gens de bien, de tout état & de toute condition, à qui la religion & la reconnoiſſance ouvrent la bouche pour leur faire publier l'œuvre du Seigneur. Ici la certitude du fait doit ſervir à nous le faire entendre. Le Bienheureux Gregoire Lopez n'étoit que l'organe du Seigneur & le Miniſtre de ſes miſéricordes. Ce n'eſt donc pas l'homme, c'eſt Dieu même qu'il faut voir dans tout ce qu'il a fait de merveilleux.

que l'organe du Saint-Eſprit, & le Miniſtre de ſes miſéricordes.

XXXIV. Ce qui devoit prévenir en ſa faveur.

La réputation du ſaint Solitaire prévenoit ſans doute en ſa faveur, & inſpiroit la confiance : c'étoit déja une heureuſe diſpoſition pour l'écouter avec reſpect, & profiter de ſes oracles. Cette confiance étoit ſoutenue par la perſuaſion qu'il liſoit dans les cœurs, & qu'il connoiſſoit les penſées les plus intérieures ; auſſi

parloit-il à chacun ſelon ſes beſoins, & prévenoit plus ordinairement ce qu'ils auroient voulu dire, & qu'ils ne ſçavoient pas eux-mêmes bien expliquer. Nous pouvons en rapporter quelques exemples.

XXXV. Il liſoit dans les cœurs.

Un bon Prêtre, nommé Nugno Alvarez, étant allé de la ville des Anges au bourg de Sainte-Foi pour communiquer à l'ami de Dieu ses peines de conſcience, Lopez répondit de telle ſorte à ſes premieres paroles, que ce bon Eccléſiaſtique ne put s'empêcher de lui dire : vous m'expliquez tout ce que j'ai dans le cœur, & j'avois un très-grand beſoin que vous me le diſſiez. Lopez lui répartit : *comme Dieu a vu le beſoin que vous en aviez, il a remué ma langue pour me faire dire ce que je vous ai dit.*

P. 142.

XXXVI. Exemples & preuves de cette vérité.

Joſeph de Videz, Avocat, & Eſtevan de Porras, Référendaire de l'Audience Royale de Mexique, étoient allez à Sainte-Foi pour avoir un éclairciſſement ſur certaines choſes qui inquiétoient ou troubloient leur conſcience. Arrivés auprès de Lopez, quoiqu'ils ne diſſent rien de

ce qu'ils avoient résolu de lui communiquer, il leur parla sur ce sujet d'une maniere, qu'ils demeurerent pleinement éclaircis de leurs doutes, & dans une telle admiration, que, se regardant l'un l'autre, ils rendirent graces à Dieu, & demeurerent plus persuadés que jamais de la vérité de ce qu'on leur avoit dit, que ce Solitaire connoissoit le fond des cœurs comme s'il les voyoit. Aussi, lorsque les jours de fête leur donnoient quelque loisir, ils couroient volontiers à Sainte-Foi pour entendre (disoient-ils) de cet oracle du ciel des paroles si élevées au-dessus du langage ordinaire des hommes, & si consolantes, qu'elles les remplissoient d'admiration. Son visage, plein de gravité & de douceur, le leur faisoit paroître comme un Ange de Dieu.

Ce sont les expressions d'un Avocat Chrétien. Il ajoutoit cependant que lorsqu'il retournoit avec son ami vers le serviteur de Dieu, ils s'examinoient touchant les fautes qu'ils pouvoient avoir commises, dans la persuasion qu'elles ne pour-

P. 143.
XXXVII.
Bons effets que produisit cette persuasion.

roient lui être cachées. Ils se confirmerent dans cette opinion lorsqu'il arriva en d'autres rencontres qu'avant qu'ils lui eussent rendu compte du sujet qui les amenoit, il leur donnoit sur cela tous les conseils dont ils avoient besoin.

XXXVIII. Différente conduite de Lopez envers ceux qui le consultoient par un bon motif.

Pierre Bernard Carnero, habitant d'Angelopolis, alloit voir toutes les années le Solitaire de Sainte-Foi, qui le recevoit toujours avec cette douceur & cette civilité qui lui étoit ordinaire. L'un exposoit avec beaucoup de naïveté toutes ses peines de conscience, & l'autre lui parloit d'une maniere qui remplissoit son ame de tant de consolation, qu'il ne put quelquefois s'empêcher de lui dire que sa reconnoissance égaloit son admiration : sur quoi Lopez répartit : *rendez donc graces à Notre Seigneur.*

XXXIX. De quelle maniere il dissipoit quelquefois leurs doutes.

» Dans l'une de ses visites, Bernard Carnero vouloit communiquer au serviteur de Dieu des doutes qu'il avoit touchant l'oraison, doutes qui lui donnoient beaucoup de peine ; mais lorsqu'il fut en sa présence, ce qu'il lui en-

» tendit dire à d'autres perſonnes » qui l'étoient venu voir le conſola » de telle ſorte que ſes peines ceſ- » ſerent entierement, & il ne pou- » voit ſe laſſer de l'admirer, parce » qu'il remarquoit en lui toutes les » vertus en un ſouverain degré, & » particulierement l'humilité, la » douceur, la patience, la charité, » & enfin un homme tout céleſte » qui converſoit avec les hommes.

XL. Sage ſévérité envers les curieux,

S'il arrivoit que quelques-uns ne fuſſent conduits dans leurs viſites que par un eſprit de curioſité, ou pour montrer leur ſçavoir dans la diſcuſſion de quelques paſſages de l'Ecriture, Lopez ne leur répondoit rien; & quelquefois, avant même qu'ils euſſent rien propoſé, il leur diſoit ſeulement: *il y a des Docteurs dans l'Egliſe.* Avec cela il les renvoyoit. Il dit une fois à un de ces curieux: *je ne diſpute point, & je ne ſçai que ce que Dieu me fait connoître.*

XLI. Et envers les hypocrites.

Mais, ſoit qu'il parlât avec la douceur qui lui étoit naturelle, ou avec une ſorte de ſévérité qui le tiroit de ſon caractere, c'étoit toujours la charité & le ſeul deſir d'être utile à

ceux qui le consultoient qui le faisoient parler. Un certain Prêtre le priant de le recommander à Dieu, il lui répondit avec un visage sévere : *il vaudroit mieux que vous servissiez Dieu, & marchassiez par un autre chemin pour mettre votre ame en repos.*

XLII. Il apprend à un bon Ecclésiastique à se défier de lui-même, &c.

Un autre Ecclésiastique, mieux reglé, fort exact même dans l'accomplissement de ses devoirs, mais qui s'attachoit plus aux faveurs qu'il recevoit de Dieu qu'à Dieu même, apprit à mieux connoître son intérieur par ce peu de paroles de Lopez : *prenons garde de ne nous pas élever, puisqu'en vérité notre peu d'humilité nous coûtera cher en ce monde ou en l'autre.*

P. 147.

XLIII. Paroles de Franç. Losa.

P. 155.

Sans entrer dans un plus grand détail, contentons-nous de dire avec le disciple fidèle du Bienheureux Gregoire Lopez, & son premier Historien, » que depuis qu'il eut » plû à Dieu de faire connoître les » graces qu'il avoit répandues dans » son serviteur, on vit clairement » quel étoit le don qu'il avoit reçu » pour la conduite de ceux qui le » consultoient dans leurs peines &

» dans leurs doutes. On étoit ravi de
» voir la lumiere qu'il recevoit de
» Dieu : on étoit charmé de la dou-
» ceur de ſon entretien : on le reſ-
» pectoit comme un eſprit divin en-
» fermé dans un corps mortel : on
» étoit perſuadé que Dieu lui-même
» l'inſtruiſoit dans toutes ſes actions
» & dans tout ce qu'il avoit à répon-
» dre : on venoit le conſulter comme
» un oracle du ciel, un prodige de
» ſainteté, & un autre Saint Jean-
» Baptiſte dans le deſert. Il ſatisfai-
» ſoit pleinement à tous les doutes
» qu'on lui propoſoit : il inſtruiſoit
» de la maniere dont chacun ſe de-
» voit conduire dans ſa profeſſion :
» il n'y en avoit point de ſi affligés
» qu'il ne conſolât : il imprimoit
» dans l'eſprit de ceux à qui il par-
» loit un ardent deſir d'embraſſer la
» vertu : ſes diſcours étoient tout de
» feu, & embraſoient les cœurs de
» l'amour de Dieu : on ne ſortoit
» jamais d'avec lui ſans ſe ſentir con-
» ſolé, fortifié & encouragé dans le
» deſir de mieux vivre : ſes paroles
» avoient tant de force qu'elles
» faiſoient accomplir ce qu'elles en-

» feignoient : il fembloit qu'il fût » maître des inclinations des hom» mes, par le pouvoir qu'il avoit » de les leur faire changer, à caufe » que la ferveur de fon oraifon fe» condoit fes paroles.

XLIV. Eloge du B. Greg. Lopez.

Le plus bel éloge qu'on puiffe faire du Bienheureux Gregoire Lopez, & le mieux mérité, c'eft de dire que depuis fon enfance jufqu'à fon dernier jour, il a été un parfait Chrétien : fa vie dans tous les âges n'a été formée que fur les préceptes, les confeils & les maximes évangéliques. C'eft pour la gloire de Dieu, pour l'honneur de la Religion, pour le falut des ames, qu'il a veillé, prié, jeûné, travaillé ; c'eft pour tout cela, & pour cela feul qu'il a vêcu. Croître & s'avancer toujours dans l'amour de Dieu ; demander ce même amour pour tous les hommes, l'infpirer & en faire connoître le prix à tous ceux qui l'approchoient ; voilà l'unique fin qu'il fe foit propofée. Qui pourroit dire ce que lui doivent tant de peuples qu'il a longtems édifiés, & dont il ne ceffoit de demander la conver-

ſion par l'ardeur de ſes prieres? Ce que lui doit cette Egliſe naiſſante, le tendre objet de ſon amour & de ſes pénitences? Sans courir après les Sauvages pour les catéchiſer, les prêcher, les baptiſer, (il eſt permis de croire que, dans un ſens, il faiſoit tout cela par les graces & les bénédictions qu'il attiroit ſur les ſaints Miniſtres) le jour & la nuit ſes mains étoient élevées vers le Ciel, pour prier le Maître de la moiſſon d'envoyer des ouvriers dans ſa vigne, & de les remplir tous de ſon eſprit, afin que les fruits fuſſent toujours plus abondans.

XLV. Zèle pour la converſion des Gentils:

Un bon Miſſionnaire Franciſcain croyoit avoir quelques raiſons, & il avoit en effet un plus grand deſir de retourner en Eſpagne; mais craignant que ce ne fût une tentation, parce que, inſtruit comme il étoit de la langue des Indiens, il pouvoit leur être utile, il conſulta Lopez, qui lui répondit: *Les Religieux qui, par leur bon exemple & leurs ſaintes inſtructions, aſſiſtent ces pauvres Infidèles, méritent davantage que ſaint Jean Climaque ne méritoit dans le De-* P. 135.

*sert*; & conclut par lui conseiller de faire ce que ses Supérieurs lui ordonneroient.

P. 311.

XLVI. Pour celle des pecheurs.

Il prioit aussi avec une grande affection pour les pécheurs, & disoit que cette priere étoit très-agréable à Dieu : comme il paroissoit par ce qui étoit arrivé à sainte Catherine de Sienne, qui priant instamment Jesus-Christ pour ceux qui étoient en péché mortel, il lui dit : » Vous me priez pour ceux pour qui » je desire que vous me priiez. » Ce saint homme alléguoit souvent ces paroles avec beaucoup de tendresse & de compassion lorsqu'il s'agissoit des pécheurs ; & l'on voyoit qu'il étoit dans un continuel desir que personne n'offensât Dieu, mais que tous l'aimassent, le reverassent & observassent ses Commandemens, en quoi consiste toute la perfection, & il le demandoit à Dieu avec ferveur.

XLVII. Conversion singuliere dans ses circonstances.

La maniere dont ce saint homme, dans le lit même de la mort, demanda à Dieu & obtint la conversion d'une Dame de la premiere qualité, mérite d'être rapportée dans

les propres termes de l'Hiſtorien, qui fut préſent à tout.

Récit de François Loſa.

» Entre les principales perſonnes » qui viſiterent Gregoire Lopez dans » ſa derniere maladie, on y vit une » Dame de qualité, dont le mari ſer» voit le Roi dans une charge fort » honorable. Elle ne donnoit pas un » ſi bon exemple qu'il auroit été à » deſirer, parce que les dépenſes » exceſſives qu'elle faiſoit en habits, » le tems & l'argent qu'elle perdoit » au jeu, étoient cauſe que quel» ques autres Dames ſe laiſſoient » emporter à cette paſſion, ſans que » leurs maris puſſent les en empê» cher. Elle arriva à Sainte-Foi le » 3 de Juillet, 17 jours avant la mort » de Gregoire Lopez, & lui apporta » diverſes choſes pour le ſoulager » dans ſa maladie. Lorſque je fus » averti de ſa venue, je lui envoyai » dire par un homme qui l'accom» pagnoit, & qui nous étoit fort » affectionné, que puiſqu'elle n'a» voit pas fait ſon profit des prieres » que l'on avoit faites pour elle dans » cette maiſon, qu'elle n'avoit point » quitté le jeu, ni fait ceſſer le ſcan-

P. 336.

XLVIII. Pourquoi on refuſe à une Dame de qualité la conſolation de voir & de ſervir Lopez dans ſa maladie.

» dale que cela donnoit, & le dé-
» plaisir qu'en avoit son mari, elle
» n'avoit qu'à s'en retourner, parce
» qu'elle ne pouvoit voir le malade
» & qu'il ne recevroit point son au-
» mône. Comme elle insistoit tou-
» jours à vouloir entrer, trois ou
» quatre heures se passerent ainsi
» sans que je voulusse consentir à lui
» laisser voir Gregoire Lopez. Du-
» rant qu'elle attendoit toujours la
» réponse, cet homme de piété qui
» étoit venu avec elle, & d'autres
» aussi m'assurerent qu'elle venoit
» avec un grand desir de se corriger,
» & de renoncer au jeu, & qu'il im-
» portoit extrêmement, pour tâcher
» à l'y faire entierement résoudre,
» de lui donner la consolation qu'elle
» desiroit si ardemment. Je me rendis
» à ces raisons. Comme elle entroit,
XLIX. Pieuse importunité qui triomphe de la résistance.
» un de ses enfans lui dit: Madame,
» le Pere Losa avoit dit que vous
» n'entreriez pas. Elle répondit: Il
» avoit grande raison; mais je me
» corrigerai. Lorsqu'elle vit Gre-
» goire Lopez, elle témoigna une
» grande compassion de son mal, &
» se mettant à genoux devant son

» lit, elle le servoit & lui apprêtoit
» à manger de ses propres mains :
» ce qu'elle faisoit avec une grace
» toute extraordinaire, & avec beau-
» coup d'affection & d'humilité. Elle
» étoit alors simplement vêtue &
» sans aucun ornement, ce qui étoit
» fort louable à une femme d'un des
» principaux Officiers de Mexique.
» Le Frere Christophe d'Anaya en
» fut tellement édifié, qu'il lui dit :
» Je ne doute pas, Madame, que
» Dieu ne vous fasse de grandes gra-
» ces, pour récompense de la cha-
» rité que vous exercez envers son
» serviteur; & ce pronostic fut suivi
» de l'effet. Que si cette Dame s'ac-
» quitta de cet office de piété avec
» tant de grace & d'affection, elle
» en témoigna encore davantage
» dans la maniere dont elle se recom-
» manda à ses prieres, & le profit
» qu'elle sçut faire d'un tems aussi
» précieux, que celui où le serviteur
» de Dieu étoit si proche de sa fin.
» Car durant les jours qu'elle de-
» meura à Sainte-Foi, elle avoit le
» matin & le soir de grands entre-
» tiens avec lui, & lui demandoit

» à genoux & avec larmes, de la
» recommander à Notre Seigneur,
» & de prendre ſoin de ſon ame.

L.
Heureux changement qui paroît en elle : ſa prochaine mort annoncée.

» Elle commença dès-lors à ſentir
» un grand changement dans ſon
» cœur : elle prenoit plaiſir à parler
» des choſes de Dieu, & du deſir
» qu'elle avoit de changer de vie.
» Elle ſe confeſſa à moi, & il paroiſ-
» ſoit viſiblement que Dieu agiſſoit
» dans cette ame. Enfin, quelques
» jours avant que de retourner à
» Mexique, après avoir un matin,
» comme elle avoit accoutumé, prié
» le malade de l'aſſiſter par ſes prie-
» res, elle me dit avec joye : Mon
» Pere, vous ſerez témoin que Gre-
» goire Lopez me promet que, lorſ-
» que je ſerai morte, il viendra que-
» rir mon ame pour la conduire au
» Ciel, parce que je n'en ſçai pas le
» chemin; & ſe tournant vers le
» malade, elle lui demanda s'il ne
» le lui promettoit pas. A quoi il
» répondit : *Je vous le promets*. Auſſi-
» tôt ſes douleurs redoublerent, &
» elle de ſon côté ſe ſentit frappée
» de la même maladie qu'il avoit;
» & continua néanmoins durant

» deux jours, autant que ſon mal
» pouvoit le lui permettre, de le
» ſervir à genoux en répandant quan-
» tité de larmes par un véritable
» mouvement de pénitence. Ce mal
» allant toujours en augmentant,
» elle s'en retourna à Mexique très-
» conſolée, & Gregoire Lopez lui
» dit à ſon départ : *Adieu, Mada-*
» *me, nos maladies feront que nous ne*
» *nous verrons plus en cette vie.*

» Incontinent après qu'elle s'en
» fut retournée, elle m'écrivit d'une
» maniere qui faiſoit connoitre que
» Dieu agiſſoit puiſſamment dans
» ſon ame. Car elle me mandoit,
» entr'autres choſes, que les Méde-
» cins employoient toutes ſortes
» d'excellens remedes pour la gué-
» rir, mais qu'elle deſiroit ſeule-
» ment que les Médecins de ſon
» ame la recommandaſſent beaucoup
» à Dieu.

LI. Ses bons deſirs croiſſent avec ſon mal.

» A meſure que ſa maladie aug-
» mentoit, ſa confuſion & la dou-
» leur de ſes péchés augmentoient
» auſſi, & je voyois croître en mê-
» me tems les douleurs de Gregoire
» Lopez. Ainſi, comme cette Dame

LII. Ce qu'il en coûte à Greg. Lopez. Mort édifiante de la Dame pénitente.

» étoit à l'extrêmité, Martin de
» Gaona, Secrétaire du Gouverne-
» ment, vint voir Gregoire Lopez,
» pour le prier de la part de cette
» Dame de vouloir se souvenir
» d'elle ; lui-même l'en supplia en
» son particulier & au nom de
» toute sa maison. Il lui répondit
» comme un homme qui se trouve
» chargé d'un très-grand poids :
» *Oui je le fais, & je porte ce poids*
» *sur mes épaules* ; ce qui m'étonna
» fort. Car je ne lui avois jamais
» vu témoigner que quelque chose
» lui fît de la peine & lui fût à char-
» ge. Enfin cette Dame mourut
» avec de si grandes marques d'un
» véritable repentir de ses péchés,
» & du mauvais exemple qu'elle
» avoit donné, qu'un si soudain
» changement ne fut pas d'une moin-
» dre édification, que la maniere
» dont elle vivoit auparavant, avoit
» été blâmée. J'en appris la nouvelle
» peu d'heures après, & l'ayant dite
» à Gregoire Lopez, il en témoigna
» sa joye par ce peu de paroles :
» *Dieu est tout-puissant.*

LIII. Récit de Losa.

» J'ai rapporté cette Histoire,

» continue toujours Lofa, pour mon-
» trer quel étoit le zèle que Gre-
» goire Lopez avoit pour le bien
» des ames, & pour faire connoître
» encore plus particulierement quel
» étoit cet amour pour le prochain,
» auquel il s'exerçoit fans ceffe,
» ainfi qu'à l'amour de Dieu. On peut
» affurer que ce n'étoit pas en lui
» une chofe fpéculative, mais forte-
» ment enracinée dans fon cœur,
» que la douleur de la perte des
» ames & fon ardeur à les affifter
» de tout fon pouvoir, en prenant
» même fur lui la peine de leurs
» péchés, comme il a paru qu'il
» le fit en cette occafion : car ou-
» tre les douleurs corporelles qu'il
» reffentit, la croix intérieure qu'il
» porta depuis qu'il fe fut chargé
» de cette ame, étoit fi pefante que
» lui-même s'en étonnoit, & ne
» fçachant auparavant ce que c'é-
» toit que de fe plaindre, il difoit
» alors avec un très-vif fentiment :
» *Jefus, affiftez-moi! Mon Dieu,*
» *que ce Purgatoire eft rude!* Une fois
» que je voulois fortir pour aller
» donner ordre à quelque chofe, il

» m'arrêta en me disant : *Mon Pere,*
» *ne me quittez pas. Hélas, ce n'étoit*
» *pas sans une grande raison que Jesus-*
» *Christ dit à ses Apôtres, qu'ils ne le*
» *quittassent point ;* témoignant par-
» là qu'il étoit bien éloigné de rece-
» voir alors de Notre Seigneur cette
» assistance, & ces consolations dont
» il avoit accoutumé de le favoriser
» en toutes rencontres.

LIV. Dernieres paroles de Lopez.

» Les douleurs que souffroit Gre-
» goire Lopez, & ses vertus sem-
» bloient combattre à l'envi à qui
» le rendroit plus admirable, tant
» son courage à les supporter étoit
» grand, sa confiance en Dieu mer-
» veilleuse, & sa foi pure. Lorsqu'il
» étoit déja à l'agonie, je lui dis,
» êtes-vous maintenant bien uni à
» Dieu ? Il me répondit, assez bien.
» Une autre fois, après un grand
» recueillement, il se tourna vers
» moi, & me dit : *La perséverance,*
» *jointe à la paix, est d'un grand prix.*
» Lorsque je le consolois, en lui di-
» sant que Dieu le menoit par un
» chemin de croix, comme il y avoit
» mené son propre Fils, il me ré-
» pondit : *Je ne sçaurois trop lui en*

» *rendre graces, ni trop m'en réjouir :*
» *que sa sainte volonté s'accomplisse en*
» *moi.*

» Ce fut dans cette sainte confiance & cette constance admirable que ce grand serviteur de Dieu, plein de foi, d'espérance, de charité, & dans une parfaite tranquillité d'esprit, avec le cierge béni à la main, rendit son ame à son créateur le 20 Juillet 1596, âgé de cinquante-quatre ans.

LV. Sa mort précieuse.

» C'est une chose digne de remarque, dit Losa, que ni le Chanoine, Nicolas Martinez, Curé de Sainte-Foi, ni moi, qui avois été vingt ans Curé, ni trois Séculiers de grande vertu, qui avions assisté à cette mort, nous n'eumes pas même la pensée de dire un répons pour le défunt, tant étoit grande la joye intérieure que nous donnoit son heureuse fin. Au lieu des prieres qu'on a coutume de faire pour les morts, nos bouches s'ouvrirent à la louange, & nos cœurs se répandirent en actions de grace. En rendant gloire à Dieu & à sa grace, principe de tout bien, nous

» nous conjouiffions avec cet ami
» de Dieu, qui venoit de triompher
» du monde & de l'enfer. C'étoit la
» vivacité de la foi & une douce
» confiance qui nous fit dire & ré-
» péter plus d'une fois ces paroles :

LVI. Sainte joye de tous ceux qui fe trouvent préfens au décès du Serviteur de Dieu.

» Jouiffez maintenant, ô bienheu-
» reufe ame ! du royaume de la vie
» où vous a conduit la droite du
» Très-haut, & de ce trône de gloire
» où vous êtes élevé : jettez les yeux
» fur ces deux mondes que vous
» avez honoré, l'un par votre naif-
» fance, l'autre par votre mort,
» tous deux par l'odeur de vos ver-
» tus : demandez à Dieu qu'il daigne
» les protéger, les maintenir dans
» la foi & dans l'obéiffance de l'E-
» glife.

LVII. Les mêmes fentimens fe répandent auffi loin que la nouvelle de fa mort.

» Auffi-tôt que la nouvelle de la
» mort de ce faint homme fut ré-
» pandue dans la Ville Royale de
» Mexique & dans les contrées voi-
» fines, on vit bien des perfonnes
» de qualité & une foule de fidèles
» de toutes fortes de conditions ac-
» courir à Sainte-Foi pour fe trouver
» à l'enterrement. Ceux-ci appor-
» toient une quantité de cierges, &

» ceux-là les autres choses nécessaires pour la solemnité des funérailles. Tous étoient pleins de joye & d'une incroyable consolation spirituelle, faisant connoître ainsi que l'ame de Gregoire Lopez étant plus vivante que jamais dans le royaume de la vie, il n'y avoit point sujet de répandre des larmes dans ses obseques, comme l'on fait pour les autres morts, mais de se réjouir saintement avec lui de son bonheur & de son triomphe dans l'éternelle patrie. Chacun cependant tâchoit à l'envi d'avoir quelque parcelle de ses pauvres habits ou de ses cheveux (plus sages ceux qui commencerent à imiter ses vertus).

» Don Alfonse de la Mota, Doyen de la grande Eglise de Mexique, déja élu Evêque de Guatimala, & qui remplit depuis le Siege de Tlalscala, fit l'Office, chanta la Messe; & en mettant le corps dans un cercueil, il l'enveloppa du manteau de drap noir que lui-même portoit, parce qu'il avoit déja saisi comme une relique la

» robe de drap minime dont Gre» goire Lopez s'étoit servi jusqu'à sa » mort.

LVIII. Le corps saint est d'abord enterré dans l'Eglise de Ste. Foi.

» Le corps du saint défunt fut en» terré dans l'Eglise de Sainte-Foi, » tout proche du grand autel, par » l'ordre de Don Jean de Cervantes, » Administrateur de l'Archevêché, » selon que le testament le permet» toit, & sans préjudicier à la liberté » de le transférer dans l'Eglise Ca» thédrale de Mexique, ou en tel » autre lieu qu'il plairoit à l'Arche» vêque.

LIX. Autre service solemnel : oraison funebre : quelques miracles.

On fit un autre service fort solemnel le jour de Sainte Anne. Il s'y trouva un grand concours de monde. Le Docteur Hernand Hortis, Chanoine de l'Eglise de Mexique, prononça l'éloge funebre ; & il plut à Dieu de manifester la gloire de son serviteur par différens miracles en faveur de ceux qui reclamoient ses intercessions dans leurs maladies ou dans leurs pressans besoins. On peut en voir un détail circonstancié dans la vie du Bienheureux Gregoire Lopez. Il suffit de remarquer ici que le premier de ces miracles se fit en

Chap. 39, p. 386.

présence d'un grand peuple, & en faveur d'une femme Indienne des plus considérables du pays. Estropiée d'un bras, où elle souffroit de grandes douleurs; au moment qu'elle eut touché de sa main celle du défunt, en la baisant, elle se trouva sans douleur & entierement guérie.

LX. Translation des Reliques.

Près de vingt ans après la mort du Bienheureux Lopez, l'Archevêque de Mexique, Don Jean Perez de la Serna, fit transporter ses Reliques du Bourg de Sainte-Foi dans la Ville Royale, & en confia le dépôt aux Carmelites Réformées, qui l'ont conservé précieusement dans leur Monastere de saint Joseph, jusqu'à la seconde translation.

LXI. Le Roi Catholique Philippe III presse les informations.

On n'avoit pas attendu jusqu'alors à faire les informations nécessaires, pour procéder à la Canonisation de cet ami de Dieu; la réputation de sa sainteté n'avoit point été renfermée dans un seul Royaume de l'Amerique: la Cour de Castille depuis longtems en étoit instruite; & dès qu'on y eut appris l'heureux décès de Lopez, le zèle du Roi Catholique le porta à ne rien

négliger pour faire conſtater juridi-
quement tout ce que la renommée
publioit de ſes héroïques vertus
& de ſes actions admirables. Sa Ma-
jeſté regardoit avec raiſon cette af-
faire comme importante pour la
gloire de Dieu & l'honneur de l'E-
gliſe, pour l'édification des peuples
des Indes Occidentales, & pour la
propagation même de la foi, par la
converſion de ce qui reſtoit encore
d'Idolâtres.

LXII. Son Succeſſeur pourſuit la même affaire.

Le Roi Philippe IV pourſuivit la
même affaire avec une nouvelle ar-
deur : cela paroît par les Lettres
qu'on nous a conſervées de ce Prin-
ce ; quelques-unes ſont adreſſées au
Pape Urbain VIII ; pluſieurs autres
à différens Cardinaux ou aux Am-
baſſadeurs de Sa Majeſté auprès du
Saint Siege. Nous mettrons ici la
traduction de celle que le Roi écri-
vit au Marquis de Caſtel Rodrigue,
parce qu'elle eſt l'explication & la
preuve de ce qui a été dit.

*LETTRE*

*LETTRE de Philippe IV au Marquis de Castel Rodrigue, son Ambassadeur à Rome.*

LXIII. Lettre du Roi Philippe IV.

» Le Roi mon Seigneur & Pere ( que Dieu ait reçu dans sa gloire ) » ayant été averti qu'un serviteur » de Dieu, nommé Gregoire Lopez, » étoit mort en réputation de sainteté, le 20 Juillet 1596, dans le » Bourg de Sainte-Foi, distant de » deux lieues de la Ville de Mexique, dans mes Indes Occidentales, » où il avoit passé trente-trois ans » en solitude dans une merveilleuse » pénitence, humilité, & amour de » Dieu & du prochain, avec un ad» mirable don d'oraison, une grande » intelligence de l'Ecriture Sainte, » & l'approbation générale des Pré» lats & habitans de ce Royaume, » conçut un grand desir que Dieu » fût glorifié, & son serviteur Lo» pez honoré dans ces mêmes Pro» vinces, qu'il n'avoit pas moins » édifiées par l'odeur de ses vertus, » que frappées par l'éclat de ses mi-

» racles, & enrichies par le trésor
» de son corps.

» Toutes ces raisons avoient porté
» mondit Seigneur & Pere à desirer
» de procurer sa Béatification; en
» conséquence il écrivit de sa royale
» main une Lettre à l'Archevêque
» de Mexique, qui siégeoit alors,
» pour le prier & le charger de tra-
» vailler incessamment aux infor-
» mations-sommaires qui devoient
» précéder les Bulles de Sa Sainteté;
» on ne pouvoit en effet faire trop
» de diligence pour procéder à ces
» informations, tandis que ceux qui
» avoient connu Gregoire Lopez,
» & communiqué avec lui, étoient
» encore en vie & en état de rendre
» témoignage. En exécution de quoi
» ledit Archevêque fit faire de
» fort amples & fort exactes in-
» formations de la vie admirable
» & des miracles par lesquels il a
» plû à Dieu de rendre illustre son
» serviteur. Ces informations furent
» envoyées à notre Conseil Royal
» des Indes, avec une explication
» de l'Apocalypse faite par ce saint
» homme, & extrêmement estimée
» des Sçavans.

» Deſirant donc que le ſaint zèle
» qu'a eu le Roi, mon Seigneur &
» Pere, produiſe ſon effet en obte-
» nant cette Canoniſation, je vous
» ordonne qu'enſuite de la Lettre
» de créance que j'écris à Sa Sain-
» teté, vous la ſuppliiez en mon
» nom d'accorder des Bulles pour
» approuver leſdites informations,
» afin de parvenir par-là à la Cano-
» niſation du ſerviteur de Dieu : en
» quoi vous vous employerez avec
» votre affection accoutumée dans
» toutes les choſes qui regardent
» mon ſervice.

Moi le Roi.

*De Madrid, ce 5 Mai 1636.*

Il y avoit déja 40 ans que Gregoire Lopez étoit mort, & autant que toutes les Egliſes du Mexique & leurs premiers Paſteurs ne ceſſoient de joindre leurs prieres & leurs vives ſollicitations à celles de leurs Souverains, pour ſe procurer enfin une conſolation après laquelle on ſoupire encore. Les miracles cependant continuoient toujours, ainſi

LXIV. Toutes les Egliſes du Mexique ſe joignent à leur Souverain pour le même objet.

que la ferveur des Fidèles & leur tendre dévotion envers un saint pénitent, un illustre solitaire, qu'on comptera toujours dans le Mexique parmi les plus beaux ornemens de l'Amérique chrétienne.

LXV. François Losa, disciple de Gregoire Lopez & son imitateur.

Ce que François Losa nous a appris d'intéressant dans sa relation de la Vie de Gregoire Lopez, les services d'ami qu'il n'avoit cessé de rendre à ce célèbre personnage depuis le jour qu'il eut le bonheur de le connoître, & les avantages qu'il en retiroit pour son avancement dans les voyes de la perfection; tout cela fait naître à un Lecteur curieux le juste desir de les connoître l'un & l'autre en même tems. D'ailleurs, le plan de cet Ouvrage doit assurer à François Losa un rang distingué parmi les Ministres des Sacremens & de la parole, qui ont travaillé avec fruit à la propagation de la foi dans la Nouvelle Espagne. Le Disciple a imité & fidèlement copié son Maître. Il est vrai qu'il lui a survêcu de plusieurs années; mais il nous paroît naturel de faire céder ici l'ordre chronologique à d'autres

considérations, pour ne point séparer, même après leur mort, deux amis dont l'intimité fut si parfaite pendant leur vie.

L'Anonyme, qui dans l'Histoire de Gregoire Lopez, a inséré quelques traits de celle de François Losa, avoit conversé familierement avec ce saint Ecclésiastique; & néanmoins il n'a pu nous apprendre ni le lieu, ni l'année précise de sa naissance, ni la qualité de ses parens, qui devoient être (dit-il) fort distingués, si on en juge par l'éducation, les sentimens & les facultés de Losa, dont il met la naissance vers l'an 1537.

LXVI. Qualités de Losa, Curé de la Métropole de Mexico.

Ce fut dans la Ville Royale de Mexico que Losa se fit d'abord connoître, autant par l'odeur de ses vertus, que par le saint usage de ses talens pour l'honneur de la Religion & le salut des ames. Sçavant Théologien, Ecclésiastique zèlé & plein de l'esprit de son état, il édifia, consola, instruisit un grand peuple l'espace de plusieurs années. La douceur de ses mœurs, sa candeur, son désintéressement, ses rapides pro-

grès dans les ſciences, & plus particulierement dans celles qui font honneur à un Miniſtre de l'Autel, je veux dire dans la ſcience Eccléſiaſtique, & dans ce qu'on appelle la ſcience des Saints, le rendirent ſi eſtimable, qu'étant encore fort jeune, il fut choiſi pour Curé & Paſteur de l'Egliſe Métropolitaine de Mexique.

LXVII. Il ſe dévoue tout entier aux exercices de la charité.

Fidèle à la grace de ſa vocation, infatigable dans le travail, & connoiſſant bien l'étendue de ſes obligations, il redoubla de zèle pour ſes freres, & de vigilance ſur lui-même. Il ajouta la priere & la pénitence à la ſollicitude paſtorale, & ſe dévoua tout entier aux exercices de charité, parce qu'il s'eſtimoit trop heureux s'il pouvoit ſacrifier ſes forces, ſa ſanté, ſa vie même, pour la gloire de Dieu & pour les beſoins ſoit ſpirituels ou temporels du troupeau que la Providence lui avoit confié.

LXVIII. Toujours occupé des beſoins ſpirituels & temporels d'un nombreux troupeau.

Le nombre de ſes Paroiſſiens ne pouvoit être que fort conſidérable, puiſque dans une Ville auſſi grande & auſſi peuplée qu'étoit la Capitale

de l'Empire, il n'y avoit encore que peu de Paroiſſes. François Loſa, uniquement touché du bien de l'Egliſe, ſe procuroit, autant qu'il pouvoit, le ſecours de bons Miniſtres; mais il étoit toujours à leur tête, & prenoit pour lui la premiere partie du travail. Une ſuite de bonnes œuvres étoit ſon délaſſement le plus doux, comme le plus ordinaire. On peut juger de ſes attentions à rompre le pain de la parole aux Fidèles, par les ſoins qu'il prenoit de procurer la nourriture aux indigens. Tous les momens que ſes autres occupations lui laiſſoient, il les employoit au ſoulagement des pauvres de ſa Paroiſſe; ſouvent il jeûnoit pour que la veuve & l'orphelin ne manquaſſent pas du néceſſaire. Après avoir diſtribué ſes revenus, & tout ce que des perſonnes charitables faiſoient paſſer par ſes mains, il alloit quêter dans la Ville chez les Bourgeois, les Marchands & les Nobles; tout ce qu'il pouvoit amaſſer, il le faiſoit couler avec prudence dans le ſein des plus néceſſiteux; le nombre en eſt toujours grand dans es Indes.

LXIX.
*Il appelle les uns à la foi, & les autres à la pénitence.*

Telle fut l'occupation de ce digne Curé, particulierement les dix dernieres années, de vingt qu'il en passa dans sa Paroisse. Les biens de toute espece qu'il y fit, les consolations qu'il donna aux affligés, & le nombre de ceux à qui il sauva la vie, ou dont il procura la conversion en les retirant du culte des Idoles ou du bourbier de leurs péchés; tout cela ne pouvoit que lui attirer de nouvelles graces: aussi le vit-on aller toujours de vertu en vertu. La réputation de Gregoire Lopez l'avoit touché; il souhaita de le voir, de le pratiquer, & de lier avec lui une sainte amitié; car les personnes qui sont à Dieu se connoissent, & se cherchent d'ordinaire.

LXX.
Premiere visite qu'il rend à Gregoire Lopez.

Ce fut en 1579 que François Losa fit sa premiere visite à cet homme admirable, dans sa retraite à *Notre-Dame des Remedes:* son motif étoit de le consulter sur ses peines intérieures, car il en avoit beaucoup, & il étoit fort mécontent de luimême: c'est assez le propre des Saints, de craindre dans leurs meilleures actions, & de se défier d'au-

ſant plus d'eux-mêmes, qu'ils ſont plus eſtimés & applaudis des autres. Le pieux Curé ſupplia humblement le ſaint Solitaire, 1°. de lui dire ſa penſée ſur les peines ou les difficultés qu'il lui propoſoit; 2°. de le recommander à Dieu, & enfin de lui marquer ce qu'il devoit faire pour entrer ou avancer dans le ſentier de la Juſtice chrétienne; car il étoit réſolu de lui obéir en tout, quand même il lui ordonneroit de ſe renfermer dans un hermitage ſur quelque montagne, n'y ayant rien qu'il ne ſe ſentît prêt d'exécuter pour répondre à la volonté de Dieu & opérer ſon ſalut.

LXXI. Quels fruits il retire d'un court entretien avec l'ami de Dieu.

Nous avons dit ailleurs que Lopez, dans cette rencontre, ne répondit que par ce peu de paroles: *Demeurez durant cette année Hermite à Mexique.* La réponſe étoit courte, & pouvoit paroître obſcure; cependant François Loſa en comprit tout le ſens; il le ſuivit, & il a avoué qu'il en avoit retiré un grand avantage. Sans négliger aucun de ſes devoirs de Paſteurs, il s'interdit dès-lors toute viſite ou toute con-

versation non nécessaire. Il n'eut plus d'attrait que pour le recueillement intérieur, point d'autre plaisir que d'être retiré en lui-même pour traiter seul avec Dieu des choses de son salut, ou de celui de son troupeau. Quoique ses pratiques de pénitence fussent déja fort rigoureuses, il y ajouta d'autres mortifications propres aux Hermites. Dieu le fit passer en même tems par de terribles épreuves intérieures & extérieures; il le soutint aussi par sa grace, qui le fit triompher des piéges du tentateur & de tous ses artifices.

LXXII. Seconde visite aussi courte, & non moins utile.

Losa rendit une seconde visite à son Directeur, qui s'étoit retiré à Guastepec; & lui ayant exposé tous les plis de sa conscience, il lui dit, voila maintenant l'année expirée, que je devois être Hermite; que dois-je faire désormais? Lopez lui répondit seulement: *Aimez Dieu & le prochain*. Et sur cela ils se séparerent. Retiré dans sa solitude, le Disciple réflêchit beaucoup sur les paroles de son guide, & le Seigneur lui donna de nouvelles lumieres

pour lui en faire connoître le ſens, & remplit ſon cœur d'un nouveau deſir d'acquérir la perfection de la charité; enfin il lui apprit les moyens, en l'appliquant à toutes ſortes de bonnes œuvres.

LXXIII. Loſa embraſſe la pauvreté évangélique, & diſtribue ſon patrimoine aux pauvres.

Pour s'employer plus parfaitement le reſte de ſes jours au ſervice de Dieu & du prochain, le pieux Eccléſiaſtique renonça à toutes les douceurs de la vie, & embraſſa la pauvreté évangélique. Son patrimoine, qui étoit de plus de ſoixante mille ducats, fut de ſuite diſtribué, partie aux pauvres de ſa Paroiſſe, partie en d'autres œuvres de miſéricorde; les charitables Fondateurs de l'Hôpital de Guaſtepec profiterent d'une partie de cette ſomme, pour procurer le logement, les remedes & la nourriture aux pauvres & aux malades qui avoient beſoin de ce ſecours.

LXXIV. Louable émulation du pieux Eccléſiaſtique.

En nous apprenant les maximes & les pratiques édifiantes de Gregoire Lopez, François Loſa nous a donné à entendre quelles pouvoient être les ſiennes, puiſque tous ſes deſirs & toutes ſes attentions ne

tendoient qu'à se régler sur ce grand modèle ; plus il connoissoit la sainteté réelle du serviteur de Dieu, la solidité & l'excellence de ses vertus, plus il s'appliquoit à l'imiter en tout, & à le faire connoître pour la gloire de celui qui est toujours admirable dans ses Saints : rien de ce qui intéressoit l'un, ne pouvoit être indifférent à l'autre ; & ce n'étoit point la nature, mais la grace qui inspiroit cette louable émulation à un sçavant Ecclésiastique, si digne d'être lui-même écouté & imité.

LXXV. Union parfaite des deux saints Solitaires.

Jamais peut-être disciple ne fut plus docile, ni serviteur plus fidèle, plus obéissant à la voix de son maître que Losa le fut aux leçons ou aux moindres signes de Gregoire Lopez. On n'a gueres vu entre deux amis de Dieu une union aussi sainte, aussi étroite, ni aussi persévérante que celle que l'esprit de Jesus-Christ avoit formée entre ces deux solitaires qui n'avoient que le corps sur la terre, tandis que leur esprit, leur cœur, leur conversation étoient dans le ciel.

LXXVI. Après la mort de Lo-

Lorsqu'il plut à Dieu d'appeller

l'un au repos de l'éternité, l'autre, pour ne pas s'éloigner des cendres de son ami, s'arrêta dans le même bourg de Sainte-Foi, continuant toujours, l'espace de vingt années, dans les mêmes exercices de piété, & dans la conduite spirituelle des Indiens. Bien des familles chrétiennes, bien des particuliers de tout sexe & de toute condition eurent le bonheur de profiter des beaux exemples & des saintes instructions du digne Ministre de Jesus-Christ, les uns, pour se retirer des routes de l'iniquité, & les autres, pour avancer toujours dans les sentiers de la justice chrétienne.

pez, Losa fixe sa demeure au Bourg de Ste. Foi.

LXXVII. Par l'ordre de son Archevèque, il porte les saintes Reliques à la Ville Royale, où il finit une longue vie par une sainte mort.

Dans le mois de Mars 1616, Don Jean Perez de la Serna ayant pris possession de l'Archevêché de Mexique, ordonna à Losa de tirer secretement le corps de Lopez de son premier tombeau pour le faire porter avec la même précaution à la Ville Royale. Le Prélat étoit autorisé en cela par le testament même de Lopez; aussi fut-il promptement obéi. François Losa lui remit exactement les reliques entre les mains, & lui-

même fut établi par l'Archevêque pour être son Vicaire, Directeur & Confesseur des Carmelites réformées, emploi qu'il remplit avec autant de satisfaction pour cette religieuse Communauté, que d'utilité pour une partie de ses anciens paroissiens, jusqu'à ce que, âgé de plus de quatre-vingt-neuf ans, chargé encore plus de mérite que de jours, il termina heureusement sa carriere dans le mois de Mai 1625. Il fut enterré avec des témoignages publics de la haute opinion qu'on avoit de sa sainteté, dans le même monastere de Saint Joseph, où reposoit le corps de son ami.

LXXVIII. L'Eglise de [illegible] s'enrichit par la conversion des Idolâtres, & par la ferveur des nouveaux Chrétiens.

Ce n'étoit pas seulement dans le vaste Diocèse de Mexique que la mémoire de Lopez continuoit à répandre une odeur de vie qui, en ranimant le zèle des Pasteurs, soutenoit encore la ferveur des peuples. On ne peut attribuer qu'à une bénédiction particuliere du ciel les grands exemples de religion qu'on admiroit alors dans toutes les contrées de la Nouvelle-Espagne. L'Eglise de Jesus-Christ sembloit s'enrichir tous les

jours, tant par la converſion d'une multitude d'Idolâtres, que par la tendre piété des nouveaux Chrétiens, ſur-tout par la ſollicitude & la vigilance de pluſieurs bons Evêques qui faiſoient revivre en leur perſonne les premiers ſucceſſeurs des Apôtres.

LXXIX. Saints Evêques panégyriſtes & imitateurs de Greg. Lopez

Parmi ces illuſtres Prélats, qui n'ont pas été moins les imitateurs que les panégyriſtes des vertus de Gregoire Lopez, & dont on peut lire l'éloge dans le Théâtre eccléſiaſtique des Indes, nous diſtinguons Don Dominique d'Ulloa, Evêque de Nicaragüa, Don Jean Ramirez, Evêque de Guatimala, Don Alfonſe de la Mota, Evêque d'Angelopolis, Don Gonzale de Salazar, Evêque d'Yucatan. Ils travailloient tous dans le même eſprit & dans le même tems à la vigne du Seigneur. Nous croyons devoir placer leur éloge ſuivant les dates de leur mort.

LXXX. Dominique d'Ulloa; ſon illuſtre naiſſance.

Dominique d'Ulloa, iſſu de l'illuſtre maiſon des Marquis de la Mota, naquit dans le royaume de Leon, ſur les confins de l'Eſtramadoure, dans un Château que les Eſ-

pagnols appellent *la Penna de Francia.* Ce fut dans sa patrie & dès ses jeunes années qu'il embrassa l'Institut des Freres Prêcheurs. La sainte éducation qu'il avoit reçue dans le sein d'une famille chrétienne fut bientôt après perfectionnée par les exercices du cloître. La retraite, la priere, la psalmodie, la lecture des divines Ecritures, en un mot tout ce qui pouvoit élever son esprit & son cœur à Dieu fit l'occupation & les délices du jeune Novice.

LXXXI. Ses talens & ses vertus.

Si dans un âge peu avancé il donnoit déja de grandes marques d'une vertu solide & éclairée, ses talens parurent avec un nouvel éclat pendant le cours de ses études dans le célebre College de Saint Gregoire à Valladolid. Bientôt on le vit briller dans les chaires de Théologie & dans les premieres places de la province de Castille. Il en remplit plusieurs avec honneur, & toujours avec fruit, parce que s'il éclairoit & touchoit par ses prédications, il édifioit encore plus par ses exemples (1).

Th. Eccl. to. 1. p. 121.

(1) *Tomò el habito en el celebre santuario,*

LXXXII. Il eſt nommé à l'Evêché de Nicaragua.

La réputation de Dominique d'Ul-oa avoit déja arrêté ſur lui les re-gards du Roi Catholique Philippe II, toujours occupé des beſoins des Egliſes de l'Amérique. Au moment qu'on apprit à la Cour de Caſ-tille la mort de Don Antoine de Zayas, Evêque de Nicaragua dans la Nouvelle-Eſpagne, Sa Majeſté n'héſita point de nommer pour Paſ-teur de cette Egliſe un ſujet qu'on avoit le plaiſir de voir auſſi généra-lement eſtimé par la régularité de ſes mœurs, qu'applaudi par le don de la parole, & par ſes autres talens. Le Pape Gregoire XIII donna ſes Bulles dans le mois d'Octobre 1584, ſelon l'Auteur du Théâtre eccléſiaſ-tique des Indes, ou plutôt le 4 Fé-vrier 1585, ſuivant Vincent Fonta-na, qui cite les actes conſiſtoriaux.

P. 238.

The. Domin. p. 248.

LXXXIII. Dans l'eſpace de 17 ans il eſt chargé de la conduite de trois Diocèſes.

Cet Auteur Italien nous apprend que notre Prélat, dans l'eſpace de dix-ſept années, avoit gouverné

*y convento de neuſtra ſennora de la penna de Francia .... fue Colegial en el Colegio de ſan Gregorio de Valladolid, y ſu Retor, Prior de S. Pablo ..... y Vicario de la Provincia de Caſtilla.*

ſucceſſivement les trois Diocèſes de Nicaragua, de Popayan & de Mechoacan, où il mourut ſaintement l'an 1602 (1). On étoit déja accoutumé à voir ces fréquentes tranſlations dans l'Amérique, ſoit pour d'autres raiſons, ſoit que le caractere de ces peuples & les beſoins des Egliſes dans ces pays éloignés les rendiſſent néceſſaires au jugement des Rois Catholiques & des Papes.

LXXXIV. Dans quel eſprit & avec quel ſuccès il conduit ſon troupeau.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le ciel bénit toujours le zèle & l'obéiſſance d'un Paſteur ſelon le cœur de Dieu, d'un Paſteur qui, ſans rechercher les dignités ni les revenus, ne refuſa jamais le travail. Perſuadé qu'un Evêque ne doit pas vivre pour lui-même, mais pour ſon troupeau, c'étoient toujours les intérêts

Font. in The. Domin. p. 248, 269 & 232.

(1) *P. F. Dominicus de Ulloa ex Marchionibus Motenſibus, Cœnobii B. Virginis Rupis Gallicæ alumnus, vir doctus & cordatus, à Greg. XIII. Nicaraguenſis Eccleſiæ Paſtor renuntiatus eſt die 4 Febr. anno 1585; præfuitque eidem uſque ad annum 1591; quo 21 Febr. ad Pomperacenſem tranſlatus eſt, deinde ad Mechoacanenſem, &c.*

de Jesus-Christ, le salut des ames, les besoins spirituels & temporels de ses brebis qui le touchoient uniquement. Ce que Saint Paul avoit fait pour la conversion des Juifs & des Gentils, tout ce qu'il avoit prescrit à ses plus chers disciples, Timothée & Tite, fut la regle de conduite de notre Prélat dans une position assez semblable à celle où s'étoit trouvé l'Apôtre des Nations. Dans les différens Diocèses dont il avoit plû à la providence de charger notre Evêque, il se trouvoit encore bien des Gentils mêlés avec d'anciens Chrétiens, & un nombre considérable de nouveaux convertis.

LXXXV. Sa sollicitude envers les Gentils, les anciens Chrétiens & les Nouveaux Convertis.

Les premiers avoient jusqu'alors fermé les oreilles à la prédication de l'Evangile, & méprisé les saintes instructions pour continuer à vivre dans toutes les horreurs du Paganisme. Les seconds ne donnoient pas ordinairement de bons exemples. Toujours aveuglés par la cupidité & la soif des richesses, la plûpart déshonoroient le Christianisme, quoiqu'ils se glorifiassent d'être Chrétiens. Enfin, si parmi ceux qu'on

appelloit les nouveaux Chrétiens, on avoit la consolation d'en voir plusieurs qui édifioient par la pureté de leurs mœurs, & par une constante fidélité à tous les engagemens contractés dans le baptême, il s'en trouvoit aussi qui étoient encore ou foibles dans la foi, ou peu zèlés pour leur avancement dans la piété. C'étoit à l'instruction, à la correction, à la conversion des uns & à l'édification de tous, que le zèlé Prélat se croyoit obligé de travailler sans jamais se lasser.

LXXXVI. Visites Pastorales, Prédications, Synodes, &c.

Il connoissoit toute l'étendue des devoirs d'un bon Pasteur, & il n'en négligeoit aucun. De-là ses visites pastorales, ses prédications, ses catéchismes, ses synodes, ses conférences ecclésiastiques, les fréquentes assemblées de Prêtres, de Missionnaires, Ecclésiastiques & Religieux, pour exciter de plus en plus, par son exemple, encore plus que par ses vives exhortations, le zèle & la vigilance des Ministres de la parole & des Sacremens.

LXXXVII. Zèle, douceur, abondantes aumônes.

Chaque année il visitoit, & ordinairement à pied avec peu de suite,

quelque partie de ſon Diocèſe. Quand il eut appris ſuffiſamment l'idiome du pays, il faiſoit lui-même des inſtructions familieres aux Indiens. Prêt à entendre leur confeſſion & à adminiſtrer le Sacrement de Confirmation à ceux que les Curés ou les Miſſionnaires avoient déja préparés pour recevoir cette grace, attentif à s'informer des ſuperſtitions, des ſcandales, des querelles ou des procès qui troubloient la paix & la tranquillité des familles, il ne négligeoit rien pour corriger les abus en arrêtant le ſcandale & détruiſant un malheureux reſte d'Idolâtrie. Ce caractere de douceur, qui lui étoit propre, & l'abondance de ſes aumônes lui concilioient la confiance & l'eſtime des Fidèles & des Infidèles mêmes ; car c'étoit ceux-ci principalement qu'il aimoit à prévenir pour les gagner à Jeſus-Chriſt : auſſi eut-il la conſolation d'en faire entrer pluſieurs dans le ſein de l'Egliſe. De quoi n'eſt point capable un Paſteur zèlé, humble, modeſte, pénitent, qui ſçait jeûner pour nourrir ſes brebis ? Tous les revenus de

l'Evêque de Nicaragua, & tout ce qu'il pouvoit avoir des bienfaits du Prince, il le diſtribuoit ſelon les beſoins de ſon troupeau.

LXXXVIII. Il eſt tranſféré de Nicaragua au Siége de Popayan.

C'eſt par tous ces moyens, & avec le ſecours de la grace que le pieux Evêque de Nicaragua avoit renouvellé & mis ſur un meilleur pied tout ſon Diocèſe, lorſqu'en 1591 il fut transféré à celui de Popayan, ville de l'Amérique méridionale, Capitale du pays de même nom. La principale attention de notre Prélat, dans ce nouveau Diocèſe, fut d'y maintenir & d'y augmenter, s'il étoit poſſible, tout le bien que ſon illuſtre prédéceſſeur y avoit fait pendant ſon long & glorieux gouvernement.

LXXXIX. Mérite de ſon illuſtre prédéceſſeur.

Nous avons parlé ailleurs des rares vertus, ainſi que des talens ſupérieurs & des travaux du célebre Auguſtin de la Courone, Religieux de Saint Auguſtin, dont le zèle, la ſageſſe & la fermeté parurent avec tant d'éclat dans la conduite de l'Egliſe de Popayan depuis l'an 1562 juſqu'en 1590. Toujours reſpecté des grands & chéri de ſes peuples, pour leſquels

il avoit un cœur de pere, il réussit encore, par le mérite de la priere & de l'aumône, à attirer les Gentils à ses prédications, & il plut au Seigneur de faire servir son ministere à leur conversion. Il en baptisa un grand nombre; il détruisit une multitude d'Idoles & d'autels sacrileges, &, selon l'expression d'un Auteur, il commanda avec autorité au démon de sortir de cette terre où il exerçoit sa tyrannie depuis tant de siécles (1).

XC. Décédé hors de son Diocèse dans une longue & cruelle persécution.

Mais parce qu'Augustin étoit agréable à Dieu, il fallut que la tentation l'éprouvât, & que cette épreuve lui vînt de la part de ceux de qui il auroit dû attendre au contraire de la protection & du secours dans le besoin. Une jalousie de jurisdiction mal entendue indisposa contre lui les Auditeurs Royaux de Quito, qui firent arrêter le saint Evêque, & le retinrent prisonnier

(1) *En dar limosnas, y en la predicacion fue de los muy celebrados. Batizò infinitos Indios; demoliò gran multitud de adoratorios de Idolos, y mandò con poder absoluto al demonio, que saliesse de la tierra.*

Th. Eccl. to. 2. p. 76.

les deux dernieres années de son épiscopat. Il est vrai que la justice de Dieu vengea l'innocence opprimée, & le Roi Catholique ne différa pas de punir l'attentat dès qu'il en fut informé. Tandis que des morts désastreuses faisoient périr des coupables, le bon Pasteur se hâtoit d'aller rejoindre & consoler son troupeau; mais sa Ville épiscopale n'eut pas le plaisir de le revoir en vie; car arrivé à *Timiama*, sur la route de Quito à Popayan, le serviteur de Dieu y mourut de la mort des Justes l'an 1590. Sa vie avoit été illustrée par des miracles, selon l'Auteur du Théâtre ecclésiastique des Indes, & sa mort le fut de même (1).

XCI. Dominique d'Ulloa essuye les larmes du troupeau affligé.

Son successeur vint donc à propos pour essuyer les larmes & relever les espérances d'un troupeau docile & reconnoissant, mais désolé pour la grandeur de sa perte. Il la pleuroit encore

Ibid.

(1) *Saliò el obispo de quito, llegando à Timiama, durmiò en el señor en el anno de 1590, aviendo servido a la Religion 60 annos, y en vida, y muerte obrò Dios por el muchos milagros, &c.*

encore cette perte; mais bientôt il reconnut la douceur de la providence dans la conduite d'un autre pere & pasteur, dont toutes les actions, encore plus que les paroles n'annonçoient que la paix, la charité & le plus tendre empressement pour la consolation ainsi que pour le salut de tous les fidèles confiés à ses soins.

XCII. Et adopte les sages Réglemens de son prédécesseur, pour les faire respecter dans tout le Diocèse.

Tout ce que notre Prélat avoit déja entrepris & exécuté avec succès pour établir & perfectionner le bon ordre dans le Diocèse de Nicaragua, il le fit avec le même zèle & la même application dans celui de Popayan, avec cette différence néanmoins qu'il avoit formé lui-même les réglemens qu'il devoit suivre dans la conduite du premier, au lieu que pour le gouvernement du second il adopta les réglemens de son saint prédécesseur. Par l'examen réfléchi qu'il en fit, il en sentit d'abord la sagesse, la solidité, & tous les avantages qu'on en pouvoit retirer pour rendre le Clergé toujours plus respectable en le rendant plus édifiant & plus éclairé, plus

digne par conféquent de l'eftime des peuples & de leur confiance.

XCIII. Ce qui lui gagne d'abord la confiance du Clergé & des peuples.

Après fes premieres vifites épifcopales, qui lui donnerent une connóiffance affez diftincte de l'état actuel du Diocèfe de Popayan, l'Evêque affembla fon Synode, dans lequel, non content de renouveller les beaux réglemens de fon prédéceffeur, dont il fit l'éloge, il déclara qu'il prenoit & qu'il prendroit toujours ces mêmes réglemens pour la regle de fa propre conduite & pour celle de tout le Diocèfe. Cette déclaration, dont on connoiffoit la fincérité, & qui fut reçue avec de juftes applaudiffemens, acheva de lui gagner la confiance & l'amour de tous fes coopérateurs, qui crurent avoir retrouvé dans la perfonne de Dominique d'Ulloa Auguftin de la Courone, dont la mémoire leur étoit fi précieufe.

XCIV. Sollicitude paftorale; effufion de charité;

Pour éviter ce qui pourroit paroître de redites, nous fupprimons ici le détail des bonnes œuvres qui mériterent au nouvel Evêque de Popayan les bénédictions de tous fes peuples pendant les huit années

entieres qu'il les gouverna. Il ſuffit de dire qu'on vit toujours en lui la même ſollicitude paſtorale dans le cours de ſes viſites qu'il renouvelloit chaque année dans quelque quartier du Diocèſe, la même profuſion d'aumônes, la même attention à corriger les abus & à faire ceſſer les diviſions ou les ſcandales, la même application à inſtruire & à prévenir en toute maniere ce qu'il trouvoit encore de Gentils ou d'anciens Chrétiens plus appliqués à théſauriſer qu'à conformer leur vie aux ſaintes maximes de l'Evangile. La converſion des uns & des autres étoit le principal objet de la ſollicitude du bon Paſteur : il craignoit pour ceux qui ne craignoient point aſſez pour eux-mêmes, & à la ferveur de ſes prieres il ajoutoit de rigoureuſes pénitences pour fléchir la divine Juſtice en leur faveur.

XCV. Modèle d'un véritable Paſteur des Ames.

Nous aurons fait en peu de mots le vrai portrait de ce charitable & vigilant Paſteur, en diſant que ſa conduite envers ſes brebis étoit réglée ſur cet avertiſſement du Prince des Apôtres, qui fut toujours préſent

à ſon eſprit. » Paiſſez le troupeau de
» Dieu, qui vous eſt commis, veillant
» ſur ſa conduite, non par une né-
» ceſſité forcée, mais par une affec-
» tion toute volontaire qui ſoit ſelon
» Dieu; non par un honteux deſir
» du gain, mais par une charité déſ-
» intéreſſée; non en dominant ſur
» l'héritage du Seigneur, mais en vous
» rendant le modèle du troupeau
» par une vertu qui naiſſe du fond
» du cœur. *Paſcite qui in vobis eſt* ».
1. Petr. c. 5. y. 2. 3.
En ne ſuivant dans ſon adminiſtration que les ordres, les maximes & l'eſprit de Jeſus-Chriſt, à l'exemple des Apôtres, le zèle d'un ſaint Evêque eſt toujours digne de Dieu, de Jeſus-Chriſt & du prix qu'il a donné pour racheter ſon troupeau.

XCVI. Eſtime que notre Evêque faiſoit des ſublimes vertus de Gregoire Lopez.

Pendant que Dominique d'Ulloa travailloit à ſa propre ſanctification & à celle de ſes brebis, il apprit l'heureux décès de Gregoire Lopez, mort, comme il a été déja dit, le 20 Juillet 1596. Il y avoit déja longtems que notre Prélat étoit informé de la ſainte vie & de toutes les héroïques vertus de cet admirable Solitaire, que la Nouvelle-Eſpagne

regardoit comme un astre favorable capable d'échauffer tous les cœurs, ou comme son Ange tutelaire, digne d'être proposé à tous les fidèles comme un modèle de la perfection chrétienne. L'amour & l'estime que notre Prélat avoit conçu pour cet homme céleste, comme il l'appelloit, l'avoient rendu extrêmement attentif à tout ce qu'il pouvoit en apprendre. Si la distance des lieux le séparoit de lui, le cœur l'en rapprochoit, & il proposoit souvent ce grand exemple à l'imitation non-seulement des simples Fidèles, mais encore des Religieux & de tous les Ministres de l'Eglise : il le prenoit lui-même en bien des choses pour son modèle, se reprochant d'être moins avancé dans les voyes de Dieu qu'un simple laïque.

XCVII. Il est transféré au Siége de Mechoacan,

Trois ans après, c'est-à-dire dans le mois de Février 1599, l'Evêque de Popayan fut encore transféré au Siege de Mechoacan, suffragant de l'Archevêché de Mexique, & c'est là qu'il eut la consolation de recevoir, par les attentions d'un ami, une copie exacte de la vie de Gre-

goire Lopez. On peut connoître tout le cas qu'il en fit, & la haute idée qu'il s'étoit formée de la sainteté de ce grand serviteur de Dieu par sa réponse : la voici.

*LETTRE de Dom Dominique de Ulloa, Evêque de Mechoacan, au Pere Losa.*

XCVIII. Ce qu'il écrit à François Losa.

» Depuis que je suis arrivé en ce » pays, rien ne m'a donné plus de » joye que l'histoire de la vie de » Saint Gregoire Lopez, que vous » m'avez envoyée; rien ne me peut » être plus précieux, tant j'y trouve » de choses admirables & utiles pour » le salut. Vous ne pouviez plus di- » gnement vous occuper qu'à écrire » ce que vous sçavez de ce saint » homme; car encore qu'il y ait cin- » quante ans que j'étudie, & que » j'aye lu bien des livres, nul autre » ne m'a tant touché ni fait une plus » forte impression sur mon esprit. » Assistez-moi, s'il vous plaît, par » vos prieres : vous ne sçauriez me » les refuser, puisque vous sçavez » que je vous estime & vous aime

» plus que je ne vous le puis dire ».

Les dernieres lignes de cette lettre, qu'on trouve imprimée dans l'hiſtoire de la vie de Lopez, ſemblent marquer une plus ancienne relation entre notre Prélat & François Loſa, ſoit, peut-être, par un commerce de lettres, ſoit que le pieux Evêque ait profité de l'occaſion de quelqu'un de ſes voyages pour ſe procurer la ſatisfaction de voir & d'entretenir un Solitaire, l'objet de l'admiration; & le ſujet le plus ordinaire des entretiens de tous ceux qui ſçavoient apprécier la vertu dans le nouveau monde. P. 379.

XCIX. Fréquentes converſions de Payens dans le Diocèſe de Mechoacan. Mort du ſaint Evêque.

Quoique Dominique d'Ulloa ne fût encore que ſexagénaire quand il fut chargé de la conduite du Diocèſe de Mechoacan, il ne le gouverna que l'eſpace de quatre ans; & ce court gouvernement ne laiſſa pas d'être glorieux & d'une grande utilité pour cette Egliſe, ſur-tout, dit l'Auteur du Théâtre Eccléſiaſtique des Indes, par l'accroiſſement de la foi & le grand nombre des Gentils qu'il fit entrer dans le bercail du bon Paſteur. Les affaires de

ſon Egliſe l'ayant appellé à la ville de Mexique auprès de ſon Métropolitain, il y termina ſa carriere par une mort précieuſe, l'an 1602, & voulut être enterré dans le Couvent de ſon Ordre (1).

Jean Ramirez, contemporain de Dominique d'Ulloa, ne s'étoit pas rendu moins recommandable dans les Egliſes de la Nouvelle Eſpagne, tant par ſes travaux apoſtoliques que par ſes vertus épiſcopales. Le zèle de la Religion étoit comme héréditaire dans ſa maiſon, fort diſtinguée parmi la Nobleſſe de la Vieille Caſtille.

C. Jean Ramirez; ſa naiſſance, ſon éducation, ſes progrès dans les lettres & dans la piété.

Un Bourg, nommé *Morillo*, fut le lieu de la naiſſance de Ramirez: il trouva une école de ſageſſe & de piété dans le ſein de ſa propre famille; & lorſque, pour ſuivre l'attrait de ſa vocation, avant d'avoir éprouvé la contagion du ſiecle, il chercha un aſyle à ſon innocence,

---

Th. Eccl. to. 1. p. 121.

(1) *La governò quatro annos, con grande aumento de la Fè Catolica..... Murio en Mexico, y eſtà ſepultado en el convento de ſu orden.*

il se consacra à Dieu en prenant l'habit de Saint Dominique dans la ville de Longronne. Le succès de ses études, qu'on lui fit faire dans le célébre College de Saint Etienne de Salamanque, répondit aux belles espérances que pouvoient faire concevoir les talens d'un jeune homme qui sçavoit mettre tous ses momens à profit, & qui n'avoit de goût que pour ce qui peut former le parfait Chrétien, le véritable Religieux, & l'homme Apostolique. A peine honoré du caractere sacerdotal, le zèle de la foi & du salut des ames lui fit oublier les douceurs de la patrie, & mépriser les périls de la mer, ainsi que toutes les fatigues du saint Ministere, pour aller chercher le travail dans les Missions de l'Amérique septentrionale (1).

(1) *Fr. Joannes Ramirez, Hispanus natione, patriâ Castellanus ex oppido Provinciæ tractusve Riojani* Morillo *natus claro puroque ac nobili genere, adolescens institutum nostrum professus in civitate Logroniensi, studia in conventu S. Stephani Salmaticensi absolvit. Exinde zelo animarum ductus in Americam trajecit, ubi Theologiæ moralis* Echard. de script. tom. 2. p. 368.

CI.
Il se consacre à l'instruction des Indiens dans le Mexique.

Heureusement arrivé dans la Capitale du Mexique, le sage Supérieur qui eut le plaisir de le recevoir dans le Couvent de Saint Dominique, connoissant bientôt le caractere & tout le mérite du sujet, ne différa pas de le destiner à l'instruction de la Nation Misteque, dans le département de Guaxaca. Nous avons eu plus d'une occasion de parler de la situation & de l'étendue de ce pays, ainsi que du caractere, des usages & des mœurs de ses habitans, tant de ceux qui erroient sur les montagnes sans aucune espece de société, que de ceux qui remplissoient les vallons ou de vastes plaines arrosées par de belles rivieres, & par différens ruisseaux qui charrient continuellement une quantité de grains d'or.

CII.
Mœurs & usages de la Nation Misteque.

En parlant des travaux du Pere

---

*lector in Conventu Mexicano institutus, eam 24 annis solidis professus est, Indorum interea ac Nigrorum saluti assiduè incumbens; quibus quotidie matutinis horis sermonem habebat; ac doctrinam christianam magna cum charitate instillare satagebat.*

Benoît Fernandez, qui avoit porté les premieres lumieres de l'Evangile dans ces contrées avant le milieu du seizième siecle, nous avons remarqué que le vice capital des Misteques & la source de plusieurs autres, étoit l'oisiveté, la paresse, l'éloignement de toute occupation. Sauvages, d'ailleurs doux & pacifiques, ils ne pouvoient se résoudre ni à défricher & cultiver leurs terres, ni à fouiller dans les mines qui sont à leur bienséance, & qui pourroient les enrichir en peu de tems : leur unique travail pendant un ou deux jours de chaque mois, étoit de cueillir dans les rivieres & dans les ruisseaux, une certaine quantité de pailletes d'or, avec quoi ils se procuroient les choses nécessaires à la vie ; & tant que duroient ces modiques provisions, ils ne pensoient qu'à se donner du bon tems.

CIII. Quelques-uns de ces Sauvages avoient été appellés à la foi avant l'arrivée de Ramirez.

Nous avons remarqué encore que tous les peuples, compris sous le nom de Misteques, n'ont point une même langue, & que leurs différens idiomes sont toujours très-difficiles à entendre ; ce qui ne peut être

qu'un grand embarras pour un Missionnaire. Le zèle cependant & la patience de Fernandez avoient surmonté toutes ces difficultés, & il avoit plû au Seigneur de se servir de son ministere pour appeller un nombre considérable de ces Gentils à la connoissance de Jesus-Christ, & à la pratique de l'Evangile.

CIV. Il continue avec succès l'œuvre du Seigneur.

Jean Ramirez marcha depuis sur les mêmes traces; & il profita des travaux de son prédécesseur pour continuer l'œuvre du Seigneur. Dès qu'il fut en état d'entendre ces Sauvages & d'en être entendu, ses instructions toujours suivies ne furent point inutiles, pour retirer les uns du culte des Idoles, & pour régler les mœurs de tous, tant des nouveaux Chrétiens, que de ceux qui n'avoient pas été encore purifiés par le Baptême. Selon l'Auteur du Théatre Ecclésiastique des Indes, Ramirez apprit la langue Misteque en moins de tems & plus facilement qu'on n'auroit osé l'espérer (1).

The. Eccl. t. 1. p. 156. (1) *Entrô en Mexico, y el Prelado de aquella santa casa; ocupando dichosamente el Ta-*

CV. Appellé à la Ville Royale, il y remplit les devoirs de Professeur & de Missionnaire l'espace de 24 ans.

Tous ses talens parurent depuis avec plus d'éclat, & avec de nouveaux fruits, dans la ville Royale de Mexique, où il remplit l'espace de 24 ans une Chaire de Théologie morale, sans discontinuer le ministere de la parole. Professeur applaudi, & Missionnaire en même tems, il ne se contentoit pas de former des ouvriers évangéliques, par ses sçavantes leçons, il travailloit encore, & avec le même zèle, au salut des Negres & des Mulatres; il ne voyoit qu'avec peine, que l'obscurité de ces sortes de personnes faisoit qu'on les négligeoit à ce point, que depuis le matin jusqu'au soir, on ne les occupoit qu'au travail manuel des Esclaves. Personne n'étoit chargé de veiller à leur instruction, eux-mêmes s'en occupoient si peu, qu'ils ne pensoient pas même à profiter des jours de fête pour se rendre aux ca-

*lento del nuevo Religioso, le embiô à la Nacion, Mysteca y con ser la lengua dificultosa de aprender, por las muchas equivocaciones que tiene, era tan presto su ingenio, que luego salio con ella.*

téchiſmes & aux autres inſtructions publiques.

CVI. Charité infatigable pour l'inſtruction des Noirs & des Mulates.

La charité du Pere Ramirez l'engagea à ſe charger lui-même de ce devoir de religion. Chaque jour, après la premiere Meſſe, il aſſembloit les Noirs & les Mulâtres dans un même lieu : là il leur expliquoit familierement & avec bonté tout ce qu'un Chrétien doit croire, ce qu'il doit faire, ce qu'il doit demander & eſpérer pour arriver au ſalut. La douceur naturelle de ce diſciple de Jeſus-Chriſt, ſa patience & la maniere dont il mettoit ſon enſeignement, tant ſur le dogme que ſur la morale, à la portée des plus foibles, faiſoient que ces pauvres gens couroient avec empreſſement à ſes inſtructions, & s'efforçoient de profiter d'une charité ſi prévenante.

CVII. Fruits de cette bonne œuvre.

Tout cela, ajoute un Hiſtorien, produiſit de ſi bons fruits par l'amandement ſenſible des Noirs & des Mulâtres, que leurs maîtres ne regrettoient point le tems qu'ils employoient à s'inſtruire : bien loin de les en détourner ou de s'y oppoſer, comme il n'étoit arrivé que trop

ſouvent dans quelques autres occaſions, ils avoient ſoin eux-mêmes que leurs eſclaves & leurs domeſtiques ſe rendiſſent toujours aſſidus à une œuvre ſi ſalutaire & ſi importante (1).

CVIII. Le zèle du Miniſtre de J. C. s'emflamme à la vûe de la dure oppreſſion des Indiens.

Le zèle du ſaint Miſſionnaire s'enflammoit de plus en plus, & s'étendoit toujours à proportion qu'il réfléchiſſoit ſur l'état déplorable où ſe trouvoient les Indiens par la dureté & l'inſatiable cupidité de leurs oppreſſeurs. On n'a point oublié que le grand nombre des Indiens s'étoient d'abord unis aux Eſpagnols; qu'ils les avoient aidés de leurs biens & de leurs perſonnes pour conquérir l'Empire du Mexique. Mais après les avoir rendus ainſi maîtres d'un pays immenſe, ces Indiens ſe voyoient eux-mêmes dépouillés de

(1) *Para remediar eſte daño, ſe ocupava el ſiervo de Dios cada dia deſde la Miſſa del Alva haſta la hora de prima con los Mulatos, y Negros en la Igleſia, y los enſennava, y predicava lo conveniente para ſu ſalvacion: y viendo ſus duenos el fruto que daba eſta obra de miſericordia, cuydavan que no faltaſſen en exercicio tan pio.* The. Eccl. to. 1. p. 157.

tout, non-seulement de leurs biens & de leur fortune, mais de leur liberté même, réduits à un honteux esclavage & à la servitude la plus rude. La condition étoit la même, tant pour les peuples que le conquérant avoit d'abord traité d'alliés & d'amis, que pour ceux qui avoient constamment refusé de joindre leurs forces à celles des étrangers.

CIX. Cette tyrannie le porte à déclarer les oppresseurs exclus de la participation aux Sacremens.

Une telle conduite, sur-tout dans des Chrétiens, paroissoit au zèlé Ministre de l'Evangile une vraie tyrannie contraire à toutes les loix divines & humaines, une injustice qui faisoit blasphêmer le nom du Seigneur parmi les Gentils, & qui sollicitoit la vengeance du ciel. Plus il approfondissoit cette matiere en l'examinant, & sur la doctrine de Jesus-Christ, & sur les Ordonnances des Rois Catholiques, plus il trouvoit la conduite des oppresseurs des Indiens contraire en tout à ce qui est ordonné par la loi de Dieu & par celle du Prince. L'une nous oblige de rendre à un chacun ce qui lui appartient, l'autre défendoit rigoureusement à tous les conquérans d'at-

tenter à la liberté des Indiens. De-là notre Miſſionnaire concluoit que tous les Eſpagnols qui ſe trouvoient dans le cas ne pouvoient être regardés que comme des violateurs des loix, incapables par conſéquent d'abſolution tant qu'ils s'obſtineroient à piller & à fouler aux pieds, comme de vils eſclaves, des peuples fidèles & ſoumis (1).

CX. Ce qu'il ſoutient publiquement par ſes prédications & par ſes écrits.

Sans craindre la colere des hommes, en publiant la loi de Dieu & défendant la cauſe des innocens opprimés, Jean Ramirez écrivoit & prêchoit fortement contre le ſcandale & l'injuſtice. Entre les divers ouvrages qu'il avoit compoſés ſur ce ſujet avec autant d'érudition que d'énergie, il en préſenta un au Concile Provincial aſſemblé dans la Ville Royale l'an 1585. Les Prélats de cette auguſte aſſemblée, ainſi que ceux qui s'étoient trouvés dans celle de 1555, ne penſoient pas autre-

(1) *Zelô la libertad de los Indios, ſtudio eſta materia con gran chriſtiandad, y particular cuydado, y en publico, y en ſecreto, donde podia aprovechar, lo publicava.* Th. Eccl. to. 1. p. 157.

ment que notre Prédicateur. Mais si la réforme demandée leur paroissoit juste & nécessaire, ils la regardoient comme impossible, dès-là qu'on ne pouvoit toucher à ce qu'on appelloit les *Départemens* sans révolter non-seulement tous les Gouverneurs du pays, mais la Nation entiere des Espagnols établis dans l'une & l'autre Amérique.

CXI. Les Evêques pensent comme lui, & ils se taisent.

Les Evêques se bornoient donc à prier ou à gémir, & continuoient à se taire, persuadés que la prudence ne permettoit pas d'aller plus loin qu'à faire de bons & sages decrets que personne n'osoit tenter de mettre à exécution. Ramirez prenoit au contraire pour regle de sa conduite ce que l'Esprit de Dieu disoit autrefois à Isaïe : *criez sans cesse ; faites retentir votre voix comme une trompette ; annoncez à mon peuple les crimes qu'il a faits, & à la maison de Jacob les péchés qu'elle a commis. Clama ne cesses.*

Is. c. 58. v. 1.

CXII. Ce que Ramirez annonce devant un nombreux auditoire.

N'ayant donc en vûe que la gloire de Dieu, le salut de ses freres & le devoir du ministere apostolique, qui l'engageoit à combattre publique-

ment les ſcandales publics, Ramirez monta en chaire dans l'Egliſe Métropole de Mexico, durant la tenue du Concile, & en préſence d'un nombreux Auditoire, il déclara hautement, & prouva fort au long que tous ceux qui continuoient à s'approprier les biens des Indiens, & à les retenir dans l'eſclavage, vivoient dans l'habitude du péché mortel, & que tant que cette habitude ſubſiſteroit ils ne ſçauroient approcher des Sacremens qu'à leur grande condamnation (1).

CXIII. Il eſt inter[illegible] & prié pr qu'en même tems de reprendre ſes fonctions.

La vérité bleſſa & irrita les coupables qui auroient dû en profiter pour leur amendement & pour leur ſalut. On porta des plaintes aux

---

(1) *Nunca quiſo abſolver á los que tenian Indios de ſervicio, ô de repartimiento, haſta qua les dieſſen libertad, y lo que tenia eſcrito en eſta materia, lo preſentô en el Synodo que ſe celebrô en Mexico. La reſpueſta fue: que ſe miraria deſpacio. Y el ſiervo de Dios en el primer Sermon que predicô en la Catedral, dixo lo que ſe debia hazer, ſopena de pecado mortal. El Synodo ſe quexò de lo que avia dicho en publico, y pidiò à ſu prio le corrigieſſe.*

Th. Eccl. to. 1. p. 157.

Peres du Concile Provincial, & le Concile se plaignit lui-même, non de la doctrine du Prédicateur, mais de l'éclat de cette publication. On chargea le Supérieur du Couvent de Saint Dominique de punir son Religieux, & cette punition fut de lui interdire la prédication. Le serviteur de Dieu obéit ; mais son silence mit d'abord toute la Ville Capitale dans une si grande émotion, que pour en prévenir les suites on fut obligé de rappeller le Prédicateur avec le plus grand empressement, & de le prier de reparoître en chaire (1).

CXIV. Ceux mêmes qui ne s'accommodent pas de la morale de Ramirez, ne laissent pas de l'estimer, de le chérir, & de le consulter.

Ce seul trait est une preuve de l'ascendant que cet homme apostolique avoit sur les esprits, je ne dis pas seulement des Indiens, qui faisoient le très-grand nombre, & dont il plaidoit la cause, mais des Espagnols mêmes, qui le considéroient comme leur plus rigide Censeur sans cesser d'estimer ses talens, ses vertus

Ibid. p. 158.

(1) *La pena fue que no predicasse. Y sintiose tanto en toda la ciudad, que fue menester à gran priessa mandarle que bolviesse à predicar.*

& les services qu'il continuoit de
rendre à l'Eglise & à la République.
Ceux mêmes qui l'auroient souhaité
un peu plus complaisant, ou d'une
morale moins févere rendoient en
même tems justice à sa droiture, à
sa probité généralement reconnue,
& à son désintéressement : ils ne
pouvoient s'empêcher d'estimer, de
louer & d'admirer l'ardeur de sa
charité & ce zèle infatigable qui
l'appliquoit continuellement à toutes
sortes de bonnes œuvres. On ché-
rissoit, on respectoit sa personne, &
on avoit une telle confiance en ses
lumieres qu'on le consultoit dans
les plus grandes affaires, à l'excep-
tion de celle que les uns vouloient
bien regarder comme une possession
légitime qui avoit prescrit, & que
l'autre condamnoit comme une usur-
pation & une tyrannie que la lon-
gueur des années ne justifioit point,
mais rendoit au contraire plus cri-
minelle.

La sagesse, la modération de Ramirez & la pureté de ses intentions lui méritoient sans doute la confiance des honnêtes gens. S'il avoit CXV. Prudence & modération.

combattu leurs faux préjugés, c'étoit pour leur intérêt même, & pour leur intérêt essentiel qu'il les avoit combattus. Cette controverse étoit dirigée, de sa part, sur la maxime de Saint Augustin, *cum dilectione hominum, & odio vitiorum*. Ce n'étoit point les personnes qu'il attaquoit, mais des erreurs pratiques, des erreurs capitales qui ne pouvoient que les perdre. Du reste, ayant une fois détruit tous les faux prétextes, tant par ses écrits que par ses prédications, il s'abstenoit prudemment de parler en public de ce qui ne pouvoit qu'affliger les coupables sans les convertir.

CXVI. Conduite de Ramirez envers un de ses enfans spirituels.

Il en usoit autrement envers ceux qui ne le consultoient que par un desir sincere de s'instruire, que pour tirer de lui une réponse qui servît à les éclairer, à les tranquilliser contre des peines d'esprit que les uns traitoient de vains scrupules, & que quelques autres regardoient comme des reproches d'une conscience délicate. Tel étoit un Chevalier de Saint Jacques, homme craignant Dieu & faisant de grandes aumônes.

La bonne réputation de ce Chevalier, qui s'étoit mis sous la direction du Pere Ramirez, fit que son Directeur ne le questionna pas d'abord sur un article sur lequel il le supposoit sans reproche. Celui-ci lui dit un jour, qu'au voisinage de la ville de Mexique il possédoit quelques mines où il faisoit travailler ses Indiens, & il le pria de vouloir se transporter avec lui sur le lieu, afin qu'ayant tout examiné avec soin, il lui dît ce qu'il en pensoit (1).

Cet examen fut fait avec toute la diligence & toute l'attention possible; & lorsque le bon Chevalier demanda à son pere spirituel s'il trouvoit quelque chose à reprendre, à changer ou à corriger dans tout ce qu'il venoit de voir & d'entendre: » Je pense, répondit le Pere sans » hésiter, que tout ceci ne peut être

CXVII. Il décide un cas contre ses intérêts,

(1) *Confessavase con el un cavallero del Abito de Santiago gran bienhechor de su Convento. Tenia unas minas fuera de Mexico: para ver lo que era aquello, y la seguridad que tenia de conciencia aquel modo de hazienda, fue el P. F. Juan à verlas.*

Ibid.

» qu'une matiere de condamnation
» pour vous, pour vos enfans &
» pour vos héritiers (1).

CXVIII. Et persiste dans sa décision.

Le Chevalier surpris & un peu mortifié répliqua encore, & le serviteur de Dieu qui ne sçavoit point appeller bon ce qui est mauvais, ni doux ce qui est amer, lui dit avec beaucoup de modestie & de douceur : » Je vous avoue que cette
» affaire, & l'injustice qu'on pou-
» voit y soupçonner, m'a fait sortir
» du repos de ma cellule pour exa-
» miner tout de plus près : après cet
» examen je ne puis rien ajouter à
» ce que je vous ai dit, & il faut
» dire sans difficulté la même chose
» de tous ceux qui en usent de
» même avec les Indiens (2).

Ibid.

(1) *Preguntado que le parecia? Le respondiô sin rebozo : todo lo he mirado, y tanteado, y veo que V. Merced, sus hijos, y hiernos se condenan.*

Ibid.

(2) *Le respondiô con gran modestia, y blandura : Este negocio, y la injusticia que sentia en èl me sacô de la quietud de mi celda, para ver que remedio tenia la fuente de aquestos daños, y no hallo otro mas de lo que queda dicho, y lo mismo se ha de entender con todos los que se sirven de Indios.*

Le

CXIX. Il va en Efpagne porter la caufe des pauvres Indiens aux pieds du Trône.

Le faint Miffionnaire n'avoit que l'Evangile pour regle, & il faifoit profeffion de méprifer ou d'ignorer toutes ces fubtilités du probabilifme qui font fervir quelquefois la loi même à flatter les paffions au lieu de regler les paffions par la loi. Nul intérêt, nul refpect humain ne le fit jamais varier là-deffus. Quand, après avoir long-tems écrit, prêché, prié & gémi fous les yeux de Dieu, il vit que le mal croiffoit de jour en jour, & que les miférables Indiens, toujours opprimés par leurs maîtres, ne trouvoient ni fecours ni confolation auprès des Juges, qui refufoient d'écouter leurs juftes plaintes, ou qui ne les écoutoient quelquefois que pour aggraver leur joug, il prit enfin le parti de fe rendre en Efpagne, & de porter aux pieds du Trône la caufe de tant de peuples écrafés par la cupidité & le crédit de leurs oppreffeurs. Ce fut vers l'an 1595 qu'il partit de Mexique, fous la conduite de la providence, ne portant avec lui que fon breviaire & les regrets des gens de bien, mais plein de confiance en celui qui fe

nomme le pere des pauvres, & qui essuye leurs larmes quand il est tems (1).

CXX.
Pris sur mer par des Corsaires Anglois, il est bien accueilli par le Roi d'Angleterre & par celui d'Espagne.

Dans cette navigation, Ramirez n'échappa point à l'avidité des Corsaires Anglois qui s'emparerent du Bâtiment & le conduisirent à Londres. Il trouva plus de faveur auprès du Roi d'Angleterre, qui, ayant bientôt connu le mérite du saint Religieux, lui rendit généreusement la liberté, & le chargea de supplier Sa Majesté Catholique de vouloir bien délivrer, en échange, un Chevalier Anglois détenu alors dans les prisons de Seville. Arrivé heureusement à Madrid, Ramirez obtint sans peine la liberté du prisonnier Anglois, & le Roi Catholique, Philippe II, ne différa point de l'admettre lui-même à son Audience. En lui donnant sa main à baiser, ce Prince reçut avec bonté le Mémoire que le Mission-

Ibid.

(1) *Viendo el mal tratamiento que los juezes, y Españoles hazian à los Indios, como los repartian para el servicio y lo mal que los pagavan, determinô de venir à España, para procurar el remedio de tanto daño.*

naire eut l'honneur de présenter à Sa Majesté sur l'état où se trouvoient les Indiens dans la Nouvelle-Espagne. Bientôt après il présenta au Conseil des Indes un second Mémoire, plus ample que le premier, & souscrit par treize Théologiens, les plus célebres qu'on connût alors dans les Universités d'Espagne (1).

CXXI. L'affaire est jugée contradictoirement dans la Cour de Castille, & enfin décidée en faveur des Indiens.

La cause des Indiens & la justice de leurs plaintes ayant été mises dans tout leur jour, les prétentions de leurs oppresseurs furent jugées si contraires à l'humanité & à toutes les loix, particulierement aux Ordonnances portées en différens tems par les Rois Catholiques, & souvent réitérées, que tout le Conseil sentit & avoua la néçessité d'apporter enfin un remede efficace à un si grand mal. On entendit cependant avec beau-

(1) *Llegò à Madrid, y dio principio al negocio de los Indios besando la mano al Rey, y dandole un Memorial, con titulo de advertancias sobre el servicio personal, al qual son compelidos los Indios de la Nueva-España por los virreyes. Otro dio al consejo de Indias, firmado de 13. Maestros de los doctos que tenia España en aquel tiempo.* Ibid.

coup de patience tout ce que les Avocats des Espagnols voulurent ou purent alléguer en leur faveur. Cet examen ne dura pas moins de quatre années entieres. Le résultat fut la confirmation de tous les privileges déja accordés aux Indiens, & le renouvellement de toutes les provisions émanées du Trône en leur faveur : provisions & privileges demeurés toujours sans exécution par la résistance des Gouverneurs à la volonté connue de leur Souverain. On réforma donc les abus des Départemens, & on condamna l'injustice de ceux qui faisoient travailler les Indiens sans vouloir payer le salaire de leurs services (1).

CXXII. Le Roi Catholique nomme Ramirez à l'Evêché de Guatimala, & l'oblige d'accepter le fardeau. P. 159.

Ce Jugement n'étoit point un triomphe complet pour les Indiens, puisqu'il laissoit toujours subsister les Départemens : mais parce qu'il en

(1) *Fueron tan fuertes las razones de su alegacion, que se despacharon privilegios y provisiones en favor de los Indios, reformando los abusos de sus repartimientos, y las injusticias de no pagarles sus salarios. En esto perseverò 4. annos.*

réformoit quelques abus, il ne laiſſoit pas d'être un juſte ſujet de conſolation & de joye pour le Pere Ramirez. Cette joye cependant fut bientôt après troublée ou anéantie, & changée en triſteſſe, parce qu'au moment qu'il ſe diſpoſoit à retourner au Mexique, auſſi pauvre qu'il en étoit parti, le Roi Catholique, Philippe III, lui déclara qu'il venoit de le nommer à l'Evêché de Guatimala, & qu'il attendoit inceſſamment les Bulles. Le modeſte Religieux, plus affligé encore que ſurpris, ſupplia très-humblement Sa Majeſté de ne pas mettre un ſi redoutable fardeau ſur ſes foibles épaules : il dit & il fit dans cette occaſion tout ce qu'il imagina de plus capable de toucher le cœur du Roi, & l'engager à ſouffrir qu'il continuât à ſervir l'Egliſe & le prochain comme il avoit fait juſqu'alors dans la ſimplicité de ſon état. Mais toutes ſes raiſons, ſes prieres, ſes larmes furent inutiles ; & pour vaincre ſa réſiſtance, le Prince fit intervenir le précepte des ſupérieurs, perſuadé qu'un enfant d'obéiſſance ne mépriſe jamais le

commandement : le ſerviteur de Dieu ſe ſoumit en tremblant (1).

CXXIII. Dans quel eſprit il fait le voyage de Rome.

C'étoit le 18 Janvier 1600, c'eſt-à-dire au commencement de l'année Sainte, pendant le grand Jubilé, que le nouvel Evêque de Guatimala avoit fait à Dieu le ſacrifice de ſa volonté & de toutes ſes répugnances. Il regarda cette circonſtance comme un nouveau moyen que la providence lui offroit pour ſe préparer par la priere & la pénitence à remplir les devoirs d'une charge dont il connoiſſoit trop le poids pour ne pas la redouter. Dans cet eſprit, il partit ſans délai de Madrid pour ſe rendre, à pied, à Rome avec ſon fidèle compagnon, qui ne diſcontinua pas de prier & de jeûner comme lui, tant dans ce long pélerinage que pendant toutes les ſtations qu'ils firent enſemble dans la Capitale du monde chrétien pour participer au

Echard. to. 2. de ſcrip. ord. p. 368.

(1) *At dum Mexicum regreſſum cogitat & parat ad Epiſcopatum Guatemalenſem à Philippo III. nominatur XVIII. Jan. M. D C. quam dignitatem diutius & conſtantiſſime recuſatam, tandem Superiorum præcepto adactus admiſit.*

trésor des Indulgences. Lorsqu'il se présenta aux pieds de Clement VIII, le Pape lui fit un accueil d'autant plus gracieux, qu'il crut voir dans l'humilité & la pavreté de ce Prélat une vive image de la vie apostolique des Evêques de la primitive Eglise. Ce sont les expressions d'un Auteur Espagnol (1).

CXXIV. D'abord après sa Consécration, il se met sur mer pour se rendre à son Eglise.

Ses Bulles étoient déja expédiées & envoyées en Espagne. A son retour à Madrid, notre Evêque y reçut l'imposition des mains, & d'abord après sa consécration, il alla s'embarquer pour se rendre à son Eglise, dont le Siege vaquoit déja depuis long-tems. Il est vrai que l'illustre Don Gomez Fernandez de Cordoue, Religieux de Saint Jerôme, qui avoit gouverné ce Diocèse avec beaucoup de zèle & d'édification, ne mourut qu'en 1598; mais il y avoit déja bien des années que son grand âge & ses infirmités l'avoient

(1) *Besò à su santidad de Clemente VIII. el pie. Admirò su grande humildad, y pobreza; representando una viva imagen de la vida Apostolica de los Obispos de la primitiva Iglesia.* Th. Eccl. tom. I. p. 159.

obligé d'abdiquer ſon Evêché, & de ſe retirer dans un petit Hermitage où, toujours chéri, reſpecté & ſouvent viſité de ſes anciens Diocèſains, il termina ſaintement ſa carriere. Deux excellens ſujets nommés ſucceſſivement pour le remplacer, moururent l'un & l'autre ſans avoir eu le tems de prendre poſſeſſion de leur Egliſe.

CXXV. Il conſole, inſtruit, édifie & nourrit un troupeau affligé.

L'arrivée de Don Ramirez à Guatimala ne pouvoit donc être qu'un grand ſujet de conſolation pour un troupeau fidèle, mais privé depuis long-tems de la préſence & du ſecours de ſon Paſteur. Comme celui-ci n'avoit pas fait annoncer ſa prochaine arrivée, parce qu'il vouloit éviter le cérémonial & les dépenſes, il parut dans ſon Egliſe dans le tems qu'on l'y attendoit le moins. On le vit dans la chaire épiſcopale tel qu'on pouvoit l'avoir vu Profeſſeur & Miſſionnaire à Mexique, ſans remarquer aucun changement dans ſa perſonne. Tout en lui montroit le diſciple de Jeſus-Chriſt, le Religieux & l'Evêque humble, pauvre & pénitent. A la ſollicitude paſtorale près,

on peut dire qu'il vécut toujours dans l'épiscopat comme il avoit vêcu dans le cloître. Son assiduité au travail & à la priere, ses jeûnes rigoureux & ses autres pratiques de pénitence, comme ses habits, furent toujours les mêmes; mais il rendit ses prédications plus fréquentes & ses aumônes plus copieuses. Pere & modèle de son troupeau, il nourrissoit les pauvres, visitoit les malades, réconcilioit les familles divisées, se chargeoit du soin des orphelins, & rompoit à tous le pain de la parole. Tous les jours il offroit les Saints Mysteres, & entendoit cependant plusieurs Messes avec un recueillement & une piété qui touchoit & pénétroit les moins fervens. Soit dans sa Ville épicopale, ou dans le cours de ses visites dans les différens quartiers du Diocèse, ses libéralités envers les indigens & les pauvres familles étoient si abondantes, qu'on n'a pas craint de dire qu'elles excédoient ses revenus (1).

(1) *Llegò à su Obispado, no mudô de estilo en su manera de vidâ: Fraile fue en los* Ibid.

CXXVI. Sollicitude Pastorale.

Antoine Remezal, dans son Histoire de la province de Chiapa, rapporte dans un plus long détail les saintes actions de notre Evêque ; & le Pere Echard en a donné une idée assez juste par ce peu de lignes. » Pendant neuf années ou environ » de gouvernement, on ne le vit » jamais oisif : toujours occupé à » prier, à lire ou à nourrir ses brebis » de la parole de Dieu, c'étoit sur- » tout à catéchiser les Indiens les » plus grossiers qu'il s'appliquoit » avec un cœur de pere plein de » zèle & d'amour (1).

CXXVII. Paix & tranquillité dans son Diocèse.

La tendresse du Pasteur pour ses cheres brebis, & la juste reconnoissance des brebis pour les attentions d'un pere qui avoit été leur généreux

---

*ayunos, penitencias, y silicios : Oia muchas missas con gran devocion y ternura. En dar limosnas fue tanto, que dava mas de lo que tenia de renta, &c.*

Echard. to. 2, p. 368.

(1) *Novem circiter annis quibus præfuit ; nunquam visus est otiosus, sed aut orans, aut legens, ovibus suis verbo divino pascendis, Indis potissimum rudibus Catechisandis Paterno ferventique animo desudans.*

défenſeur avant même qu'il fût leur Evêque, reſſerroient toujours les liens de la paix dont il fit conſtamment jouir les peuples nombreux confiés à ſes ſoins.

CXXVIII. Il fait ceſſer les diviſions entre les Indiens & les Eſpagnols.

On a déja vu ce que le Pere Ramirez, encore ſimple Miſſionnaire, avoit fait dans le royaume de Mexique pour protéger les Indiens opprimés, & ce qu'il avoit obtenu en leur faveur de la Cour de Caſtille. Ses premieres attentions dans l'Epiſcopat furent de faire obſerver exactement tout ce qui venoit d'être preſcrit & ordonné par Sa Majeſté dans ſon Conſeil des Indes. Comme le Prélat n'exigeoit rien des Eſpagnols au-delà de ce qui étoit porté dans le dernier Réglement, il ne ſouffroit pas auſſi qu'on en diminuât rien au préjudice des Indiens. Chéri & reſpecté des uns & des autres, ſa conduite ne pouvoit qu'être approuvée de tous; auſſi n'eſt-il point écrit que pendant ſon gouvernement il ſe ſoit élevé de nouvelles conteſtations ſur ce ſujet, du moins dans le Diocèſe de Guatimala.

CXXIX. Utilité de ses visites Episcopales.

Notre zèlé & infatigable Prélat sçut bien profiter de cette heureuse tranquillité pour continuer & rendre toujours plus utiles ses visites épiscopales, dont l'objet principal étoit de remettre en vigueur les sages Réglemens de ses saints prédécesseurs, afin de contribuer par ce moyen à ranimer le zèle & perfectionner la régularité dans le Clergé, à soutenir la ferveur & nourrir la piété des Fidèles, & à augmenter la majesté ou la décence du culte divin dans la célébration des Saints Mysteres. Dans cette vûe il fit diverses fondations & créa plusieurs prébendes de Chapelain, tant dans sa Cathédrale que dans la ville de Saint-Sauveur, dans l'Hôpital Royal de Guatimala, dans son Séminaire, & dans quelques autres lieux.

CXXX. Derniere maladie du saint Prélat.

Pendant qu'il faisoit sa derniere visite dans la ville de Saint Sauveur, il fut attaqué d'une maladie qui annonça sa prochaine mort; & parce qu'il vouloit mourir aussi pauvre qu'il avoit vêcu, son premier soin fut de donner aux pauvres tout ce

qui lui restoit, c'est-à-dire, son anneau & sa croix pectorale : son Intendant distribua de même en aumônes, & par son ordre, tout ce qui pouvoit se trouver dans la maison épiscopale à Guatimala (1).

CXXXI. Il prédit le jour & l'heure de sa mort.

Dans une pamoison ou défaillance soudaine qui lui survint, les Assistans crurent qu'il avoit rendu le dernier soupir; mais le malade les détrompa : non, dit-il, je ne mourrai qu'aux premieres Vêpres de Notre-Dame de Mars. Le peu de jours qu'il vêcut encore furent employés à se préparer à ce passage & à recommander son troupeau au souverain Pasteur. Ayant reçu les derniers Sacremens, il se reposa dans le Seigneur le jour & l'heure qu'il avoit prédit. Son corps fut enterré dans l'Eglise de Saint-Sauveur, à côté de l'Evangile,

(1) *Diole el mal de la muerte en la Ciudad de S. Salvador : y para morir pobre como lo avia Professado, dio de limosna sus Anillos, y petoral : y avisõ à su Mayordomo, que estava en Guatimala que sin dilacion diesse quanto huviesse en su casa de limosna, y assi se hizo.* Th. Eccl. to. I. p. 159.

& on grava l'Epitaphe suivante sur son tombeau :

CXXXII. Son Epitaphe.

*Illustrissimus Dominus*
*Frater* JOANNES RAMIREZ,
*Dominicanus*,
*Pro meritis Episcopus*
*De Guatimala*,
*Purè & piè vixit*,
*Prudenter gubernavit*
*Ut Pater, piè obiit, & piè*
*Ad vitam non perituram*
*Intravit 24. Martii 1609.*

CXXXIII. Ses Ouvrages.

Nicolas Antoine, dans sa Bibliotheque d'Espagne, & le Pere Echard, dans son second tome des Ecrivains de l'Ordre des Freres Prêcheurs, font mention des divers ouvrages que le Pere Ramirez avoit publiés avant son Episcopat, les uns pour la défense des Indiens, les autres pour les instruire de la Religion & régler leurs mœurs. Les premiers de ces ouvrages avoient été imprimés à Madrid, & les deux derniers le furent dans la Capitale du Mexique.

CXXXIV. Evêques contemporains de Ramirez.

Entre les célèbres Evêques con-

temporains de Ramirez, qui, par leur zèle & leur vigilance, maintenoient le bon ordre & faisoient fleurir la Religion dans les Eglises de la Nouvelle-Espagne, il faut mettre avec distinction Don Alfonse de la Mota, aussi connu par la supériorité de ses talens, que par la bonne odeur de ses vertus.

CXXXV. Qualités de Dom Alfonse de la Mota.

Natif de la Ville Royale de Mexique, & issu de parens chrétiens, il profita si bien de leurs instructions & des exemples domestiques, que dès ses tendres années il parut formé à l'amour & à la pratique de toutes les vertus : sa piété croissoit avec l'âge ; & on ne remarqua jamais en lui, ni les foiblesses de l'enfance, ni les vices ou les passions trop ordinaires aux jeunes gens. Noble, riche, doué des plus excellentes qualités, il n'avoit d'autre passion que celle de s'avancer toujours dans la perfection chrétienne, ni d'autre desir que de se rendre utile à l'Eglise, en se consacrant au service des Autels. Quelque grande que fut d'abord sa réputation, elle s'accrut toujours, & le

fit considérer dans toutes les parties du Nouveau Monde, comme un homme vraiment Apostolique, selon l'expression de Gilles Gonzalez (1).

CXXXVI. Doyen successivement des Eglises de Mechoacan, de Tlascala & de Mexico.

L'Auteur ajoute, que ce qui contribua beaucoup à l'avancement spirituel & à la haute réputation d'Alfonse, fut l'étroite amitié qu'il avoit contractée avec Gregoire Lopez, & son application à imiter ce qu'il admiroit dans la vie de ce grand modèle. Les Eglises de Mechoacan, de Tlascala, & de Mexico voulurent l'avoir successivement pour Doyen, afin que ses beaux exemples servissent à régler leurs Chapitres, & tout le Clergé de ces différens Diocèses. Nous avons remarqué ailleurs, que ce fut en qualité de Doyen de la Métropole, que Don Alfonse avoit présidé aux obseques de Gregoire Lopez. Elevé un an après à l'Episcopat, il fut un de

---

Th. Eccl. to. 1. p. 93.

(1) *Varon de maravilloso exemplo, y tan atento en seguir los passos de la virtud que su memoria en el mundo de la Nueva-España se venera como de Obispo Apostolico.*

ceux qui travaillerent avec plus de zèle auprès du Saint Siege, pour faire décerner les honneurs de la Béatification à un saint Solitaire, qui avoit fait lui-même tant d'honneur au nom Chrétien dans le Nouveau Monde (1).

Si, pour abréger, nous omettons une partie de ce qu'il avoit fait d'édifiant avant son Episcopat, nous ne devons point oublier que, dans tous les lieux où il remplit quelque Bénéfice, il y laissa de précieux monumens de sa religion, de sa générosité, sur-tout de son tendre amour pour les pauvres. Les preuves en subsistent encore dans les Hôpitaux qu'il avoit fondés & dotés à Mexique, à Mechoacan, à Pascaro... & auxquels il a toujours donné le nom d'*Hôpital de Sainte-Foi*, en mémoire de celui dont le séjour, en la compagnie de Gregoire Lopez, avoit fait ses plus cheres délices (2).

CXXXVII. Monumens de piété & de générosité.

(1) *El parecer del obispo es uno de los mas atentos que se dieron en el caso.* Ibid.

(2) *Fundô el Hospital de S. Fè de Me-* P. 95.

CXXXVIII. Alfonse de la Mota élevé sur le Siege de Gualaxara,

Ce n'étoit donc pas sans raison que le Roi Catholique Philippe II, en présentant Don Alfonse de la Mota au Vicaire de Jesus-Christ, pour le Siege de Guadalaxara, Capitale de la Nouvelle-Galice, assura à Sa Sainteté, qu'il ne pouvoit être qu'édifié & infiniment satisfait de la vie, de la doctrine, & de tous les services que ce digne Ecclésiastique avoit rendus tant à sa Couronne, qu'aux différentes Eglises où il avoit fait quelque résidence (1).

CXXXIX. Arrête le premier le feu d'une révolte.

Ce ne fut pas un petit service que l'Evêque de Guadalaxara rendit à son Souverain & aux peuples de l'Amérique septentrionale, lorsque par sa sagesse & sa prudence, il arrêta le premier feu d'une révolte, dont les suites ne pouvoient être qu'également funestes à l'Etat & à

---

*xico. Otro con el mismo titulo en Mechoacan. Otro el santa Fè del Rio; el Hospital de Pasquaro.*

P. 93. (1) *Tengo mucha satisfacion de su vida, exemplo, y letras, y servicios particulares, que ha hecho a las Iglesias donde ha residido, y servidô.*

l'Eglise, aux Indiens & aux Espagnols.

Vers le commencement de 1601, les Indiens de la montagne de Topia, poussés à bout par les travaux & les fatigues extrêmes dont quelques Maîtres impitoyables les accabloient journellement dans les mines, prirent tout-à-coup les armes & s'assemblerent en tumulte, résolus de faire main basse sur toutes les familles Espagnoles de ces quartiers. Dans leur indignation, qui tenoit de la fureur autant que du désespoir, ils ne pouvoient être arrêtés, ni par la Religion, puisque la plûpart, & les Caciques en particulier, étoient encore Idolâtres; ni par la crainte, parce qu'ils se trouvoient les plus forts, ni par la raison, car ils n'ignoroient point que leurs oppresseurs agissoient eux-mêmes contre les intentions du Souverain, en foulant aux pieds les loix qu'il avoit données & renouvellées depuis peu en faveur des Américains (1).

CXL. Motif de cette conspiration.

(1) *Siendo Obispo desta Sede, se lebantaron los Indios de la serrania de Topia en el* Ibid.

CXLI. Prudence du sage Prélat.

Tandis que quelques Officiers Espagnols, sans sentir ni leur tort ni leur foiblesse, se préparoient à marcher contre cette multitude armée & conduite par ses Caciques, l'Evêque prenoit des mesures plus sûres pour arrêter cet incendie, & empêcher l'effusion du sang. En pere & en pasteur zèlé pour le service de son Prince, & non moins attentif à la conservation de son troupeau, il envoya sur le champ des personnes de confiance vers les Indiens, pour leur porter des paroles de paix, les assurant que, s'ils posoient les armes, tout tourneroit à leur avantage : pour garant de sa parole il leur envoyoit en même tems un de ses anneaux avec sa mître (1).

---

*anno de 1601, tomando las armas contra los Españoles, por los malos tratamientos que los hazian en la labor de las minas.*

Ibid. (1) *El Obispo tomò la mano, que con amor de Padre, obligacion de Pastor .... Embiò sus mensageros à los amolinados dandoles palabra, de que todo se haria como à ellos mejor estuviesse, y les embiò por fiador de su verdad, su mitra, y uno de sus Anillos.*

CXLII. Sur sa parole les Indiens suspendent leurs courses.

Au nom d'un Pasteur généralement respecté, & à la vûe des marques de son amour paternel, les Indiens reçurent avec honneur ses Envoyés, suspendirent leurs courses; & après une courte délibération, ils répondirent qu'ils feroient sçavoir leur derniere résolution dans la prochaine lune. Tel étoit l'ancien usage de ces peuples, qu'ils mettoient toujours un mois d'intervalle entre la résolution dans les affaires importantes, & l'exécution de ce qui avoit été résolu. Auroit-on cru capables d'une pratique si sage les Barbares de l'Amérique, surtout dans la situation où ils se trouvoient alors?

CXLIII. Mouvement des Espagnols: sage avis d'un Indien.

Cependant deux Compagnies Espagnoles, accoutumées à courir de contrée en contrée, ne tarderent pas de paroître au voisinage de nos Indiens, qui, ayant quitté les armes, se tenoient en repos sur la parole de l'Evêque. L'apparition subite de gens armés les troubla d'abord, par la crainte qu'on ne voulût les prendre au dépourvu; mais un Indien plus rusé, ou plus

expérimenté que les autres, dit à ses camarades, ne vous inquiettez pas : n'avons-nous pas la mitre de notre Evêque ? Faisons-en notre Etendart, & sous cette Enseigne allons au-devant des ennemis : s'ils respectent comme nous leur Pasteur & le nôtre, ils n'auront garde de nous attaquer; mettons-les à l'épreuve (1).

CXLIV. Les Espagnols marquent le même respect pour leur Evêque.

On suivit cet avis, & on marcha en bon ordre sans donner aucune marque de crainte, ni de mauvaise volonté. Aussi-tôt que l'Officier, à la tête des deux compagnies Espagnoles, apperçut la mitre élevée, il descendit de cheval, & les genoux à terre il la baisa respectueusement: toute sa troupe suivit son exemple, sans qu'aucun fît insulte, ni menace, ni plainte contre les Indiens.

CXLV. Les deux partis le prennent pour arbitre, & signent le traité de paix.

P. 94.

Dans ce moment les deux partis parurent réunis ; tous ces Indiens, tant les Gentils, que ceux qui fai-

(1) *Un Indio ladino, les dixo : que no se perdiessen de animo, sino que sacassen enarbolada la mitra del Obispo, y verian como respeto della, no les harian mal, ni dano.*

ſoient déja profeſſion du Chriſtianiſme, poſerent les armes, & remirent leurs intérêts entre les mains de l'Evêque : les Eſpagnols de leur côté ne refuſerent point de le prendre pour arbitre : tous furent reçus du Prélat avec les mêmes témoignages d'eſtime & de tendreſſe. Après avoir fait promettre à tous l'oubli du paſſé, il exhorta les uns à rendre toujours à leurs vainqueurs l'obéiſſance légitime qu'ils avoient promiſe, & recommanda aux autres de traiter les Indiens avec douceur, les regardant, non comme des eſclaves, mais comme leurs freres, ſelon les intentions connues du Monarque, dont ils étoient tous ſujets & vaſſaux.

CXLVI. Publiques actions de graces : prédications, converſions.

Le Conſeil Royal de Topia, appellé l'Audience de la Nouvelle-Galice, confirma ce traité de paix ; & l'Evêque de Guadalaxara, pour en rendre de publiques actions de graces à Dieu, fit une proceſſion ſolemnelle, chanta la Meſſe, & prêcha à tous ces peuples en Langue Mexicaine. Redoublant de zèle, à meſure que le Ciel béniſſoit la ſol-

licitude pastorale, le charitable Prélat s'appliqua, avec une nouvelle ardeur & avec plus de ferveur, à la conservation des Indiens qui croupissoient encore dans l'impiété de l'Idolâtrie ; parmi ceux qu'il fit entrer dans le sein de l'Eglise par le Baptême, on compte cinq Caciques des plus riches & des plus distingués du pays.

CXLVII. Cinq Caciques renoncent à l'Idolâtrie : le Prélat les instruit & les baptise.

Après les instructions & toutes les épreuves qu'il jugea nécessaires, sur-tout aux Caciques qui devoient donner l'exemple aux autres, & veiller sur la conduite de tous, le Prélat voulut leur administrer lui-même le Baptême ; & il le fit avec beaucoup de solemnité. Les ayant admis ensuite à sa table, il les habilla à la façon des Espagnols ; & ce qu'il leur recommanda plus spécialement, fut la pratique exacte de la sainte Religion qu'ils venoient d'embrasser, & la conservation de la paix. Les nouveaux Baptisés promirent tout ; & l'Historien ajoute qu'ils remplirent leurs engagemens (1).

Ibid. (1) *Batizò à muchos, y entre ellos cinco*

La

La Nouvelle-Galice jouit donc pendant quelque tems de cette heureuse tranquillité; mais le Diocèse de Guadalaxara perdit bientôt son cher Pasteur, parce que ses talens furent jugés plus nécessaires aux besoins d'une autre Eglise. Don Diegue Romano, dont il a été parlé ailleurs, avoit longtems gouverné son Diocèse d'Angelopolis, avec autant de zèle que d'édification. Devenu aveugle & chargé d'infirmités dans sa vieillesse, il demanda un Coadjuteur, ce qui ne s'accordoit point avec la pratique du Conseil des Indes. Cependant le Roi Catholique & le Pape Paul V, ne consultant en cette occasion que le bien spirituel & temporel d'une des premieres Eglises de l'Amérique, lui donnerent un Pasteur digne de leur confiance. Don Alfonse de la Mota soutint parfaitement, dans ce nou- CXLVIII. Il est transféré au Siege d'Angelopolis.

*aciques poderosos en la tierra. Visitiosè el bispo de Pontifical, y con gran solemnidad s administrò el Bautismo. Regalòlos en su asa, y los vistio à la Española, y les pidio aumento, y conservacion de la paz; y assei hizieron.*

veau poste, toute la réputation qu'il s'étoit si justement acquise dans tous les autres où il avoit été appellé.

CXLIX.
Grands avantages qu'il procure à tout le Diocèse.

Depuis le jour de son entrée dans le Diocèse d'Angelopolis, en 1606, jusqu'à sa mort, on vit le charitable Prélat toujours occupé ou à visiter, instruire & régler son troupeau, ou à orner & enrichir les Eglises, à soulager les pauvres, particulierement les malades; à ouvrir des asyles aux jeunes vierges, qui vouloient consacrer leur pureté à Jesus-Christ; ou à pourvoir à l'établissement des orphelines. Nous passons sous silence les pieuses fondations qu'il fit tant dans le second que dans le premier Diocèse, dont il avoit plû à la Providence de le charger; il suffit de dire en deux mots, qu'il commença & finit son gouvernement épiscopal par une profusion continuelle d'aumônes, & qu'il ne perdit jamais de vûe le soulagement de ses chers Indiens (1).

---

Ibid.

(1) *Desta Sede fue promovido para el Obispado de la ciudad de la puebla de los Angeles, en 26 de Marco de 1606, con ti-*

CL. Sa mort précieuse.

Plein de jours & de mérites, le pieux Evêque se reposa dans le Seigneur, le 16 de Mars 1625, avec la réputation d'avoir conservé sans tache la fleur de sa virginité; son corps fut enterré dans le College qu'il avoit fondé de son vivant en faveur de la société. *Murìò con la palma, y prerogativa de virgen en diez y seis de Marco de 1625, y dio-sele à su cuerpo sepultura en el Colegio de la Compañia de Jesus, que viviendo avia fundado....* Il est à remarquer que, selon le Théatre Ecclésiastique des Indes, cet Evêque avoit pris possession de l'Eglise d'Angelopolis en 1606, comme il a été dit, & quoiqu'on le fasse mourir en 1625, on ne laisse pas de dire qu'il gouverna ce Diocèse pendant 27 ans. *Y la governò 27 años.* L'Anachronisme

Anachronisme de l'Auteur du Th. Eccl.

*tulo de Coadjutor de Don Diego Roman, que estava viejo, y ciego..... Dexò illustres dotaciones..... Muchò para casar guersanas. Y à la Sacristia de su Iglesia dio muchos ornamentos, y joyas.... Visitò su Obispado, llevando delante gran cantidad de limosnas, para consuelo del Indio.*

eſt groſſier, mais trop ordinaire à cet Auteur, ou à l'impoſteur qui a falſifié & corrompu cet Ouvrage pour des raiſons à lui connues, ainſi que nous l'avons déja obſervé.

CLI. Gonzalez de Salazar, Evêque d'Yucatan : ſa patrie : ſa profeſſion.

Pendant que l'Egliſe d'Angelopolis pleuroit la mort de ſon Paſteur ; celle d'Yucatan continuoit à profiter de la ſollicitude de ſon Evêque Don Gonzalez de Salazar. Le zèle de ces deux Prélats eut toujours le même objet ; je veux dire la protection des Indiens, leur inſtruction & leur converſion à la foi. La Ville Royale de Mexique fut la patrie de Gonzalez de Salazar, comme elle l'avoit été de Don Alfonſe de la Mota ; & tout ce que celui-ci avoit fait pour l'intérêt ſpirituel & temporel de ſes compatriotes dans l'Etat Eccléſiaſtique, l'autre le fit avec le même ſuccès ſous l'habit de Saint Auguſtin.

CLII. Ses liaiſons avec de ſaints perſonnages.

Il faut ajouter que leur liaiſon, avec le plus ſaint perſonnage qu'on connût alors dans la Nouvelle-Eſpagne, fut un des moyens dont il plut à la divine Providence de ſe ſervir, pour les faire courir dans la

voye des commandemens, les faisant avancer dans la perfection chrétienne & apostolique.

Fidèle à la grace de sa vocation, Gonzalez de Salazar n'enfouit point ses talens; & honoré des premiers emplois de son Ordre, il ne travailloit pas avec moins d'application à faire connoître Jesus-Christ à une multitude de Payens qui avoient toujours fermé les yeux à la lumiere de l'Evangile. Déja connu lui-même à la Cour de Castille, & à celle de Rome où les intérêts de son Ordre l'avoient obligé de paroitre, il fut nommé par le Roi Catholique Philippe III, à l'Evêché d'Yucatan; & le Pape Paul V donna ses Bulles le second jour de Juin 1608. Th. Eccl. to. 1. p. 216.

CLIII. Ce qu'il publie des vertus de Gregoire Lopez.

La Lettre que cet Evêque publia peu de tems après, pour rendre témoignage des vertus héroïques de Gregoire Lopez, est rapportée dans la vie de ce saint Solitaire. Nous en donnons ici quelques extraits, d'autant plus volontiers, que nous y trouvons de nouvelles preuves, non-seulement du zèle de ce Prélat, mais aussi de sa modestie & de sa rare humilité.

» J'ai connu, disoit-il, le servi-
» teur de Dieu Gregoire Lopez, &
» j'ai communiqué avec lui dans sa
» solitude de Sainte-Foi durant le
» tems que j'étois Prieur du Cou-
» vent de Capulvac, en la vallée de
» Tovia, à quatre lieues de Sainte-
» Foi. Plusieurs années avant sa re-
» traite en ce lieu là, j'avois entendu
» beaucoup parler de sa vie sainte
» & exemplaire, que j'ai trouvé
» être telle dans le tems que je l'ai
» pratiqué. Je l'ai visité plusieurs
» fois, seul ou en compagnie d'au-
» tres Religieux, toujours avec le
» respect & la vénération que mé-
» ritoit la vie d'un homme céleste;
» car il paroissoit être tel pour son
» silence, sa modestie, sa gravité,
» son humilité, qui ne paroissoient
» pas être d'une créature mortelle.
» Quand nous lui proposions quel-
» ques difficultés touchant l'Ecriture
» Sainte, il y répondoit si précisé-
» ment, & y donnoit des explica-
» tions si élevées, que nous n'en
» demeurions pas moins surpris qu'é-
» difiés. Il ne parloit point si on ne
» l'interrogeoit; & si on lui disoit

» des choſes inutiles, il ne répon-
» doit pas du tout, non plus qu'aux
» queſtions impertinentes : ce qui
» donnoit de la confuſion à ceux
» qui le queſtionnoient mal-à-pro-
» pos, *& m'en a donné quelquefois*
» *auſſi.* Cela m'inſpiroit un ſi grand
» reſpect pour lui, que je m'imagi-
» nois être devant le Prophete Elie
» ou Elizée, & n'oſois lui parler
» lorſque la conſcience me repro-
» choit la moindre choſe, parce
» qu'il me ſembloit qu'il voyoit,
» comme dans un miroir, le cœur
» & les penſées de ceux qui lui par-
» loient.

» Dans une affliction que j'eus,
» ayant prié Lopez de me recom-
» mander à Dieu, parce que j'en
» avois un grand beſoin, il me ré-
» pondit que j'avois, dans le Mo-
» naſtere de la Conception, une
» tante qui étoit une Sainte, & qui
» avoit tant de charité pour moi,
» que je n'avois pas beſoin de lui.
» Je n'ai jamais pu comprendre com-
» ment il ſçavoit que cette ſainte
» Religieuſe fût ma tante, & qu'elle
» eût tant de charité pour moi, mais

» je tiens pour certain que Dieu lui » donnoit des lumieres particulieres, » comme on n'a pu douter qu'il ne » lui eût donné par infuſion l'intel- » ligence des divines Ecritures..... » Tout ce que j'ai vu, reconnu & » entendu dire du vénérable Gre- » goire Lopez me le fait conſidérer » comme un grand Saint, dont Dieu » a mis l'ame dans un éternel repos » pour être le Protecteur de la » Nouvelle-Eſpagne.

CLIV. L'Evêque d'Yucatan imite ce qu'il loue dans la vie de Gregoire Lopez.

Ces ſentimens du pieux Evêque d'Yucatan ne lui étoient point particuliers. Tous ceux qui avoient eu l'avantage de connoître & de pratiquer l'ami de Dieu ſe faiſoient un devoir de parler & d'écrire de même; mais il y en avoit peut-être peu qui s'occupaſſent autant que lui à l'imiter dans l'exercice continuel de l'amour de Dieu & du prochain. Nous avons remarqué que c'étoit à l'accompliſſement de ces deux préceptes que le ſaint Solitaire réduiſoit toutes ſes pratiques de religion, & ce qu'il avoit coutume de recommander le plus fortement à ceux qui vouloient apprendre de lui l'a-

brégé de l'Evangile & la voye sûre du salut. Si c'est en effet la grande loi & le sommaire des loix pour tous les Chrétiens, elle l'est particulierement pour un successeur des Apôtres, chargé par état d'instruire les Fidèles & les Infidèles pour les conduire tous à Dieu autant par l'efficacité de l'exemple que par la vertu de la parole. Dieu répand une grande benédiction sur la parole d'un bon Pasteur, qui n'annonce rien que ce qu'il apprend de Jesus-Christ même, non par la seule étude de sa parole, mais aussi par la priere & l'imitation (1).

CLV. Zèle & charité pour ses brebis.

Le nombre, & le très-grand nombre des conversions qu'on eut la consolation de voir dans le Diocèse d'Yucatan, pendant l'Episcopat de Gonzale de Salazar, sont autant de preuves que la main de Dieu étoit avec ce saint Evêque, parce que son cœur étoit à Dieu, & qu'une ardente charité pour ses brebis lui avoit acquis leur amour & leur con-

(1) *Todo correspondia a la vida virtuosa que professava, confirmando con obras lo que ensañava.* Th. Eccl. tom. I. p. 217.

fiance. Il les visitoit avec la sollicitude d'un Pasteur, les instruisoit, les catéchisoit familierement avec autant de patience que de douceur : il protégeoit ses Indiens dans toutes les occasions, & les soulageoit dans tous leurs besoins. Pendant une grande famine il fournit constamment la nourriture à quatre mille pauvres (1).

CLVI. Les Payens d'Yucatan détruisent leurs Idoles & entrent en foule dans le sein de l'Eglise.

On n'a point craint d'assurer que la multitude des Gentils, pour répondre à la tendresse & aux bienfaits d'un Prélat qui ne se lassoit pas de se faire tout à tous, s'étoit rendue si docile à sa voix & à ses instructions, que la plupart des Idolâtres renoncerent enfin au culte impie des faux Dieux, & renverserent leurs autels sacrileges. Il n'y eut pas moins de vingt mille Idoles qui furent détruites par l'ordre de l'Evêque dans l'étendue de son Diocèse. Le Pape

Th. Eccl. tom. 1. p. 216.

(1) *Enseñava la dotrina a los Indios con amor y caridad : y en 34 annos que fue Obispo, no cessò en este exercicio. Visito seis vezes su Obispado : y en una grande hambre sustenio 4000 pobres.*

Paul V écrivit à ce sujet des lettres de félicitation à notre Prélat, & rendit à Dieu bien des actions de graces pour un événement que Sa Sainteté regardoit comme l'extinction de l'Idolâtrie dans une grande province (1).

CLVII. Nicolas de Tapia, digne coopérateur de son Evêque.

Pour seconder le zèle de l'Evêque, & porter encore plus loin ses travaux apostoliques, la providence lui suscita, entre ses fidèles coopérateurs, un pieux & sçavant Ecclésiastique nommé Nicolas de Tapia, homme tout brûlant de zèle pour la propagation de la Foi, généralement estimé du Clergé, cher aux Indiens, & précieux à l'Evêque, qui en fit son homme de confiance & son grand Vicaire dans le Département de Saint-Jacques d'Yucatan (2).

---

(1) *En el tiempo que le governô derribò 20000 Idolos. La Santidad de Paulo V. le dà muchas gracias, por aver acabado de lodo punto con el engaño, y burla de la Idolatria.* Ibid.

(2) *En tiempo del Obispo florecio en señalados servicios que hizo a Dios, y a la santa Fè Catolica el venerable Nicolas de Tapia, Sacerdote de inculpable vida, cura, y Vicario del partido de Santiago de Yucatan: esti-* Ibid.

CLVIII.
Ses travaux dans l'Yucatan & dans l'Isle de Cozumel.

Après avoir travaillé avec le succès qu'on vient de voir, sous les yeux de l'Evêque, dans le territoire de Saint-Jacques, Tapia alla exercer son ministere dans l'Isle de Cozumel, sur la côte orientale d'Yucatan. Ces Insulaires avoient le même langage, les mêmes mœurs & la même Religion, ou les mêmes superstitions que ceux d'Yucatan : aussi le Ministre de Jesus-Christ les combattit-il avec les mêmes armes & le même avantage. Il mit dans un si grand jour les horreurs du Paganisme & les saintes vérités de l'Evangile, qu'avec le secours de la grace il fit changer de face à tout ce pays. En abolissant le culte impie des démons, il corrigea en même tems les mœurs corrompues de leurs adorateurs. Les habitans de Cozumel & des lieux circonvoisins avoient conçu une telle idée de la sainteté de leur Apôtre, qu'ils couroient en foule à ses prédications. Il les instruisoit & les corrigeoit avec l'autorité de

---

*mado de su Obispo, y Clerecio, y amado de los Indios.*

Juge, les aimoit & les favorisoit avec le cœur d'un véritable pere, & étoit regardé de tous comme le maître ou le Pasteur de leurs ames, selon l'expression d'un Auteur (1).

CLIX. Autres conversions dans l'Isle de Pola.

Cet ouvrier évagélique, également infatigable & intrépide, ne pouvoit être ni lassé par le plus rude travail, ni arrêté par le danger de la vie même, lorsqu'il s'agissoit de la gloire de Dieu & du salut des ames. On le vit plus d'une fois s'exposer à tous les périls de la mer, dans un foible canot conduit par quelques Indiens, pour aller prêcher la Foi au peuple de *Pola*, dans une petite Isle de ce nom, à cinq lieues de celle de Cozumel. Partout il faisoit du fruit, parce qu'il vivoit comme il enseignoit. Ses œuvres étoient la confirmation & la preuve de ses prédications.

CLX. Mort de l'Evêque d'Yucatan.

On peut dire la même chose à la

(1) *Derribò mas de veinte mil Idolos, y extirpô infinitas superstíciones en que vivian, los de la Provincia de Cozumel, y sus anexos, mejoraron las costumbres todos sus moradores, &c.* Ibid.

louange du pieux Evêque d'Yucatan, Don Gonzale de Salazar, décédé au mois d'Août 1636, dans sa soixante-seizieme année. On assure qu'à sa mort il laissa cent cinquante mille Indiens Chrétiens dans son Diocèse, où on n'en comptoit peut-être pas dix mille lorsqu'il en prit le gouvernement en 1608.

CLXI. Eloge du Clergé de ce Diocèse.

Son successeur immédiat, Don Jean-Alfonse Ocon, après ses premieres visites épiscopales, écrivit au Roi Catholique qu'il avoit trouvé dans son Diocèse d'Yucatan quatre-vingt-quatorze Prêtres d'un mérite distingué, tant par leur sçavoir que par la régularité des mœurs, presque tous descendans de ces premiers Officiers Espagnols qui, ayant conquis le pays, y avoient établi des Colonies, & réuni en peuplades une multitude d'Indiens auparavant dispersés & errans, sans aucune espece de société. Ce bon Prélat nommoit tous ces sujets à Sa Majesté, afin que dans l'occasion elle pût les employer selon leur mérite & les besoins de l'Eglise de l'Amérique (1).

Th. Eccl. to. I. p. 220.

(1) *Siendo Obispo de Yucatan Don Juan*

Pendant que les Evêques, dans la Nouvelle-Espagne, veilloient à la garde & à la conservation du troupeau, chacun dans son Diocèse, leur Métropolitain, par une suite de calamités publiques, se crut à la veille de voir périr tout son peuple avec la Capitale de l'Empire. Un déluge d'eau causa le débordement des Rivieres. Le grand Lac de Mexico submergea une grande partie de la Ville ; & à ce premier fléau se joignit celui de la peste, qui enleva en peu de jours plus des trois quarts des habitans. L'inondation dans les campagnes avoit déja noyé ou détruit tout ce qui pouvoit servir à la nourriture des hommes & des animaux, & il n'y avoit point de remede contre le venin subtil de la contagion. Don François Manso, alors Archevêque de Mexique, ne

CLXII. Fléaux multipliés dans le Diocese de Mexico.

*Alonso Ocon, dà testimonio, como tenia en su Obispado noventa y quatro Sacerdotes bene meritos, de que su Majestad los premiasse como lo merecian sus vidas, letras, y exemplo. Y añade : que son descendientes de los primeros conquistadores, y pobladores.*

négligea rien & n'épargna rien pour secourir & consoler ses brebis. Il donna d'abord ses ordres pour faire construire à la hâte sept Hôpitaux, afin d'y recueillir un reste de malades & de mourans qui avoient perdu en même tems la santé, leurs biens de campagne, & leurs maisons dans la Ville. Tous les secours que pouvoit donner le charitable Pasteur étoient peu proportionnés à des maux si multipliés; cependant la charité d'un pere est toujours un sujet de consolation pour les enfans, & elle attire les bénédictions du ciel (1).

CLXIII. Les Indiens & les Espagnols presque entierement détruits dans la ville Royale.

Dans la relation de ces fléaux, que le Prélat s'empressa d'envoyer au Roi d'Espagne Philippe IV; il assuroit Sa Majesté que le débordement subit du Lac de Mexico avoit

Th. Eccl. to. 1. p. 60.

(1) *En el anno de 1629 fueron tan grandes las aguas en Mexico, que se dio por acabada. Y considerando el Arcobispo el peligro de su gente, sin perdonar à quanto tenia en su casa socorriò con caridad a sus ovejas. Sobrevino una peste, y mando hazer siete Hospitales que fue el remedio total para tantos daños.*

fait périr, dans la ſeule Capitale, trente mille Indiens, & que les Eſpagnols n'en avoient pas moins ſouffert, puiſque de vingt mille familles Eſpagnoles il n'en étoit pas reſté quatre cens perſonnes en vie. Selon l'expreſſion de l'Evêque, témoin oculaire de ce qu'il écrivoit, ce petit reſte d'Eſpagnols n'étoit que comme un cadavre ou un corps mort (1).

CLXIV. Suite de la relation.

Le reſte de la relation n'étoit pas plus conſolant. Toutes les Communautés, ajoutoit le pieux Archevêque, toutes les Egliſes, les anciens Hôpitaux, les Couvens, les Monaſteres, plus de cinq cens Chapelles, & tous les édifices publics, ſacrés ou profanes, ne montrerent plus que des ruines. Ceux qui ont vu la ville de Mexique, & qui la voyent aujourd'hui, diſent, les larmes aux yeux: voilà où a été Troye, *à qui fuè Troya.*

CLXV. Démêlés du Vice-Roi avec l'Archevêque, qui ſe retire.

Peu de tems après, & dans des circonſtances où le ſalut & la conſo-

(1) *Quedando aquella parte como un cadaver muerto.* P. 61.

lation de tant de peuples affligés dépendoient en quelque ſorte de la bonne intelligence entre les Officiers du Roi & les Miniſtres de l'Égliſe, également obligés de concourir au bien public, il s'éleva une diſpute peu édifiante entre le Viceroi & l'Archevêque. Celui-là fut accuſé d'entreprendre ſur l'immunité eccléſiaſtique, & celui-ci alla s'embarquer pour paſſer en Eſpagne, réſolu de ne plus rentrer dans ſon Diocèſe. La Cour de Caſtille ne prononça point ſur ce différend; mais le Pape & le Roi Catholique placerent notre Prélat ſur le Siege de Carthagene, qui ſe trouvoit vacant, & nommerent Don François Verdugo pour lui ſuccéder dans celui de Mexico (1).

CLXVI. Don François Verdugo, nouvel Archevêque de Mexico.

Cette tranſlation ne pouvoit qu'être très-avantageuſe aux Mexicains, ſoit pour le rétabliſſement de la paix, ſoit pour leur ſoulagement dans les

Ibid. (1) *Tuvo incuentros con el virrey en defenſa de la immunidad de la Igleſia. Paſſò à Eſpaña, y eſtando vaca la Igleſia de Cartagena, el Rey le preſentô para ella, &c.*

néceſſités temporelles où ils ſe trouvoient, dévorés par la famine, après avoir été ravagés par les inondations & par la peſte.

Don François Verdugo, natif de Cremone, & alors Evêque de Guamanga, dans le Perou, s'y étoit fait une ſi haute réputation par ſa ſollicitude paſtorale, par la profuſion de ſes aumônes, ſur-tout par ſes beaux exemples, qu'on ne craignoit point de le comparer aux plus excellens Evêques de l'Egliſe primitive. Ses œuvres parloient pour lui (1).

CLXVII. Ses belles qualités : bénédictions que Dieu répand ſur ce Diocèſe.

On a eu raiſon de dire que le meilleur des peres n'a pas plus de tendreſſe pour ſes propres enfans que cet Evêque en montra dans toutes les occaſions à ſes chers Indiens. Tous ſes momens, tous ſes ſoins, ſon travail & ſes prieres de jour & de nuit n'avoient pas d'autre objet que l'inſtruction, l'avancement & le

(1) *Obiſpo de Guamanga, fue tan vigilante en cumplir los mandamientos des eſta obligacion tan grande, que le comparan en eſta Igleſia de las Indias, con los muy excelentes de la primitiva Igleſia.* Th. Eccl. to. 1. p. 62.

falut de fes brebis. Il avoit le plaifi de voir le troupeau croître toujour en nombre & en mérite par la con verfion des Gentils qu'il régénéroi par le Baptême, & la ferveur de ce nouveaux Chrétiens faifoit fes plus chaftes délices. Quelque confidérables que fuffent fes revenus, il les employoit tous, ou à l'entretien des pauvres familles, ou à la réparation & à la décoration des Eglifes (1).

CLXVIII. Mort de ce bon Prélat.

Dans plus d'une occafion, le Roi Catholique, pour honorer le mérite de ce Prélat, lui offrit de bons Evêchés en Efpagne; mais il n'en accepta aucun, perfuadé que la volonté du pere de famille étoit qu'il employât fon talent à planter & à cultiver la vigne qu'il lui avoit confiée. S'il ne refufa pas de même le Siege de Mexique, c'étoit parce qu'il ne quittoit des Indiens que pour les befoins plus preffans d'autres Indiens, du moins le penfoit-il

Ibid.

(1) *Todo lo que valia fu Obifpado, fe ocupava en beneficio, y confuelo de fus Indios, en el adorno, y reparo de fus Iglefias, y Templos; y en dar muy grandes limofnas.*

ainſi : mais la providence en diſpoſa autrement ; car il ſe trouvoit encore à Guamanga, attendant les Bulles de ſa tranſlation, lorſqu'il plût au Seigneur de l'appeller au repos de l'éternité vers le commencement du mois d'Août 1636 (1).

CLXIX. Pleuré des pauvres à qui il avoit tout donné dès ſon vivant.

Un Hiſtorien ajoute que l'Evêque de Guamanga ne fit point de teſtament, parce qu'il avoit tout diſtribué de ſon vivant, & que ſes obſeques ne furent pas moins honorées par les gémiſſemens d'une multitude infinie d'Indiens qui pleuroient leur pere, que par les ſuffrages du vénérable Chapitre qu'on avoit vû aller toujours de concert avec ſon premier Paſteur.

CLXX. Deux autres Evêques nommés, dont aucun n'arrive à ſon Dioceſe.

La mort de ce ſaint Evêque laiſſoit donc deux Sieges à remplir, celui de Guamanga & celui de Mexique, déja vacant depuis bien des années. Le Roi Catholique Philip-

(1) *Deſta Igleſia fue promovido para la Sede Arçobiſpal de la ciudad de Mexico, y antes de llegar las Bulas, murio en ſeis de Agoſto del anno de mil y ſeiſcientos, y treinta ſeis en el ochenta de ſu edad.* Ibid.

pe IV, & le Pape Urbain VIII choisirent pour cela deux sujets, Gabriel de Zarate, Religieux de Saint Dominique, & Félicien de Vega, tous deux natifs de Lima, & aussi recommandables par leurs talens que par leurs vertus. Mais le premier, destiné pour l'Eglise de Guamanga, mourut dans la ville même de Lima, avant sa consécration. Le second avoit rempli le Siege de Popayan d'une maniere digne de la réputation qu'il s'étoit faite dans la Capitale du Pérou, où on l'avoit vu en même tems Chanoine & Chantre de de la Métropole, Administrateur du Diocèse, & comme l'oracle de l'Université, qu'il illustra par ses écrits & par ses sçavantes leçons. La réputation de Don Félicien étoit si grande, que les Vice-rois le consultoient dans toutes les affaires importantes qui concernoient les intérêts de Sa Majesté (1).

---

Th. Eccl. to. 1. p. 63.

(1) *Don Feliciano fue Canonigo, y Chantre de la santa Iglesia de Lima, Provisor del Arçobispo. Don Bartolome Lobo Guerrero, Governador del Arçobispado de Lima .... los*

Cependant, ni les douceurs de la patrie, ni tous les empressemens de ses illustres amis pour l'y retenir ne purent l'arrêter quand il fut question d'aller au secours d'une Eglise affligée, & d'un grand peuple qui réclamoit si justement la présence de son Pasteur. S'étant d'abord embarqué au port de Callao, à deux lieues de Lima, Le Prélat arriva heureusement à celui d'Acapulco dans la Nouvelle-Espagne vers le commencement de Décembre 1640. De-là il fit annoncer sa prochaine arrivée au Chapitre de Mexico, & il se mit en devoir de continuer son chemin par terre. Mais à une petite distance de là, & dans un lieu appellé *Mazatlan*, il fut surpris des douleurs de la mort, qui l'enleva dans peu de momens sans qu'il pût disposer de rien ni recevoir les derniers Sacremens (1).

CLXXI. Décès de D. Felicien de Vega, Archevêque de Mexico.

---

*virreyes se valieron de sus letras, en negocios que fueron en servicio de su Magestad.* P. 64.

(1) *La muerte fue en los ultimos de Diziembre de 1640, y tan acealerada, que no pudo recibir los Sacramentos.*

CLXXII. D. Jean de Palafox fait porter son corps dans la Métropole.

Son corps fut enterré dans le même lieu, qui se trouvoit de la Jurisdiction de l'Eglise d'Angelopolis, ce qui fit que le vénérable Jean de Palafox, Evêque de ce Diocèse, & premier Suffragant de Mexico, eut soin, quelque tems après, de le faire transporter avec une pompe religieuse au tombeau des Archevêques. Le Chapitre de la Métropole lui rendit tous les honneurs accoutumés, & le Docteur Don Fernandez Offorio prononça l'oraison funèbre.

Voilà déja trois Archevêques que l'Eglise de Mexico eut la douleur de perdre de suite dans le tems de ses plus rudes épreuves. Don François Manso, après plusieurs belles actions dignes d'un Pasteur charitable & vigilant, avoit abandonné ses brebis à l'occasion de quelque querelle que lui faisoient un Vice-roi, & les deux Prélats nommés successivement pour le remplacer furent enlevés par la mort au moment qu'ils se préparoient à venir au secours d'un troupeau désolé.

CLXXIII. D. Jean de Zamora, troi-

Le Seigneur cependant n'avoit point

point rejetté une multitude de Fidèles qui croyoient & espéroient en lui. Après les avoir châtiés pour leurs péchés, il essuya leurs larmes & leur donna un bon Pasteur dans la personne de Don Jean de Zamora.

siéme Archevêque de Mexico, arrive enfin à son Eglise, & est consacré par D. Jean de Palafox Evêque d'Angelopolis.

Cet illustre pesonnage, natif de *Marquina* dans la Biscaye, qui fait partie de la Vieille-Castille, ayant fait toutes ses études dans l'Université de Salamanque, avoit déja rempli plusieurs emplois très-importans, tant dans la ville de Cartagene des Indes que dans celle de Lima, ainsi que dans l'Audience de Quito, lorsqu'il fut nommé par le Roi Catholique, & agréé par le Pape pour Archevêque de Mexico dans le mois de Juin 1643. Il prêta le serment accoutumé entre les mains de l'Archevêque de Grenade, & se rendit à son Eglise, où il eut l'honneur d'être sacré par le saint Evêque d'Angelopolis, le vénérable Don Jean de Palafox, assisté de l'Evêque de la Nouvelle-Segovie, & d'un Dignitaire du Chapitre (1).

(1) *Partio a su residencia, y consagrole* Th. Eccl. to 1. p. 66.

CLXXIV. Visites Pastorales : grands tremblement de terre.

Pour prendre d'abord une premiere connoissance de l'état de son Diocèse, & des besoins tant spirituels que temporels des Indiens, le nouvel Archevêque commença ses visites pastorales dès le mois de Janvier 1646; & avant la fin de Mai il avoit visité soixante-huit Peuplades, & distribué une quantité d'aumônes. Sa principale attention étoit toujours d'instruire, de catéchiser, de régler les mœurs, d'administrer les Sacremens. Pendant qu'il faisoit sa visite dans le bourg de *Malinalco*, un Vendredi, treizieme jour d'Avril, on sentit, à huit heures de la nuit, un tremblement de terre, dont les secousses répétées furent si violentes que le seul mouvement mit en branle toutes les cloches de la Paroisse & celles d'un Monastere ; ce qui fut renouvellé deux fois dans la même nuit, quoiqu'avec moins de force. C'est l'Archevêque qui a attesté lui-même ce fait (1).

*en su Iglesia Arçobispal, Don Juan de Palafox, Obispo de la puebla de los Angeles.*

Ibid. (1) *Dize el Arçobispo en el memorial de la*

Il nous apprend encore qu'avec le ſecours de Dieu il avoit eu la conſolation de voir achever l'édifice de ſa Cathédrale, ce qui l'avoit engagé à de groſſes dépenſes. Il les multiplioit, ces dépenſes, parce qu'elles étoient néceſſaires, & ne continuoit pas moins ſes charités envers les indigens. Rien cependant ne pouvoit le diſtraire dans l'exercice de ce qui regardoit plus immédiatement le ſalut de ſon cher troupeau. Avant la fin de 1647, il avoit corrigé bien des abus, & conféré le Sacrement de Confirmation à une multitude de nouveaux Chrétiens dans le Diſtrict de trente lieues autour de la Ville Capitale. Cette multitude ne comprenoit pas moins de ſoixante-douze mille trois cens ſoixante-quinze Indiens ou Eſpagnols. Ce fait eſt atteſté par l'Archevêque

CLXXV. Effuſion de zèle & de charité.

*iſita, que viernes 13. de Abril, vizitando l pueblo de Malinalco, à las 8. de la noche uvo un temblor de tierra tan grande, que tocaron todas las campanas de la Igleſia, convento, y duro por muy grarato, y quella miſma noche ſe repetiò otras dos ve-s, aunque no con tanta fuerça.*

même, qui l'écrivit au Roi Catho-lique, comme il paroît par la ré-ponse de Sa Majesté en date du 4 Oc-tobre 1648.

Ibid.

CLXXVI. A une suite de fléaux succéde une abondance de bénédictions.

Tout cela nous donne une grand[e] idée, non-seulement de la sollicitud[e] pastorale du charitable Prélat, mai[s] aussi du zèle actif de ses coopéra-teurs, de la louable émulation d[e] son Clergé, & des travaux assidu[s] des Missionnaires qui avoient pré-venu son arrivée pour cultiver & arroser cette vigne du Seigneur. A une suite de fléaux qui avoient ra-vagé & presqu'anéanti ces pauvre[s] peuples, la providence avoit fai[t] succéder une abondance de bénédic-tions par le ministere sur-tout d[u] saint Evêque d'Angelopolis Jean d[e] Palafox.

CLXXVII. D. Jean de Palafox: sa naissance.

Le vénérable Don Jean de Pala-fox, un des grands ornemens d[e] l'Eglise d'Espagne dans l'ancien & dans le nouveau monde, naquit l[e] 24 Juin 1600, dans la petite vill[e] d'Ariza au royaume d'Aragon, su[r] les frontieres de la Vieille-Castille, entre Calatajud à l'orient, & Medi-na-Cœli à l'occident. Son pere, Do[n]

Jayme de Palafox, étoit Marquis d'Ariza, & sa mere n'étoit pas moins recommandable par la piété que par la noblesse.

Après avoir fait avec beaucoup de succès ses études d'Humanité, de Philosophie & de Droit dans les Universités d'Alçala & de Salamanque, Jean de Palafox, quoique peu avancé en âge, fut mis par le Roi Philippe IV entre les sçavans personnages qui composoient son Conseil de Guerre & celui des Indes. Dans l'un & dans l'autre il fit admirer l'élévation de son esprit, l'étendue de ses lumieres, la supériorité de ses talens. Il passoit cependant ses belles années comme la plupart des jeunes Seigneurs qui, sans être insensibles aux plaisirs ou aux vains amusemens du siecle, courent après l'idole de la fortune & de l'ambition. CLXXVIII. Ses talens & ses premiers emplois dans la Cour de Castille.

Mais lorsqu'il ne pensoit qu'à s'élever aux premiers Emplois du Royaume, il fut vivement touché de la mort précipitée de deux Seigneurs les plus considérés à la Cour, l'un par son érudition qui le faisoit estimer des plus sçavans, & l'autre CLXXIX. Ses réflexions sur la mort de deux célébres personnages.

par le haut rang qu'il tenoit dans le monde. Don Jean de Palafox les avoit ſans ceſſe devant les yeux, & ſe diſoit à lui-même : » Où ſont les » éloges qu'on prodiguoit à cet » homme ſi docte & ſi éloquent ? » Cet autre que je viens de voir » mourir vivoit dans l'éclat, dans » l'abondance, dans les délices, il » ſembloit être arrivé au comble des » grandeurs du ſiecle : qu'eſt-il main- » tenant, & quel eſt ſon partage ? » La mort, le tombeau, l'incertitude » du ſort éternel. O ambition du » cœur humain ! voilà ton terme ; » voilà où aboutit plutôt ou plus tard » toute la grandeur, toute la pompe » de ce monde ! Que je ſerois in- » ſenſé de courir ainſi après du vent » & de la fumée en m'attachant à » des biens imaginaires qui paſſent » comme des fantômes, & qui nous » laiſſent les mains vuides, ainſi que » les ſonges de la nuit !

CLXXX. Sa nouvelle vie : retraite, priere, confeſſion générale.

Ces ſages réflexions, accompagnées de la douceur de la grace que Dieu répand dans les cœurs qu'il veut gagner, eurent tant de force ſur celui de Jean de Palafox, qu'il ſe

détermina dès ce moment à ne plus ambitionner que les biens de l'éternité, & à entrer ſans délai dans la carriere de la pénitence. Il s'y prépara d'abord par la retraite & par une confeſſion générale, ayant choiſi pour Directeur un Religieux des plus ſçavans, des plus intérieurs & des plus mortifiés : c'étoient là les trois qualités qu'il a toujours depuis cherché dans ſes Confeſſeurs. Sa pieuſe mere, qui, depuis pluſieurs années, vivoit fort ſaintement ſous l'habit de Carmelite, & qui, comme une autre Monique, n'avoit ceſſé de demander à Dieu qu'il touchât le cœur de ſon fils, eut enfin, deux ans avant ſa mort, la conſolation d'apprendre l'heureux changement que le Saint-Eſprit venoit de faire en lui, & celle de le voir s'avancer à grands pas dans la voye de la perfection.

CLXXXI. Vœu de chaſteté, pauvreté religieuſe : cilice, &c.

Don Jean de Palafox étoit dans la vingt-huitieme année de ſon âge quand il commença d'embraſſer cette vie pénitente, & qu'il fit vœu de chaſteté. S'étant défait d'abord de tous ſes meubles précieux & de toute ſa vaiſſelle d'argent, il ne retint rien

dans sa maison qui ne ressentît la modestie chrétienne & la pauvreté religieuse. Ses habits ne furent plus que de laine, ses chemises & ses draps, de serge. Toujours couvert d'un rude cilice, il se couchoit ordinairement tout vêtu, se levoit très-matin, & passoit les deux ou trois premieres heures de la journée prosterné la face contre terre & l'esprit anéanti devant la Majesté de Dieu, se regardant comme un criminel, & poussant de profonds soupirs dans la liberté que la solitude lui donnoit d'épancher dans le sein de Dieu les sentimens de son cœur.

CLXXXII. La grace le soutient dans tous ses combats.

Le sage Directeur qui avoit entendu sa confession générale lui avoit dit de bien faire réflexion que Dieu ne le retiroit de la masse d'une multitude infinie d'ames qui croupissoient toujours dans le péché, qu'afin qu'il le servît parfaitement. Paroles que l'humble pénitent n'oublia jamais, & dont le seul souvenir ranimoit sa ferveur dans tous les combats qu'il eut à soutenir au dedans & au dehors.

CLXXXIII. Sa vocation

Peu de tems après sa conversion,

Don Jean de Palafox, toujours occupé de l'affaire de son salut, se sentit fortement appellé à l'état Ecclésiastique; mais il n'osa se décider qu'après de ferventes prieres & par les lumieres de quelques sçavans qui examinerent & approuverent tous sa vocation. Ne doutant plus de la volonté de Dieu sur ce sujet, il reçut la tonsure & tous les ordres dans la suite, en gardant les interstices selon l'esprit de l'Eglise. Don Alfonse Perez de Guzman, Patriarche des Indes, lui conféra le Diaconat, & l'Evêque de Plaisance, Don François de Mendoza, la Prêtrise. Il parut que le caractere sacerdotal avoit produit en lui un renouvellement de force & de zèle pour tout ce qui concerne la gloire de Dieu, le service de l'Eglise & le salut des ames.

à l'Etat Ecclésiastique: dans quel esprit il embrasse un état si saint.

CLXXXIV.

Il accompagne la Reine de Hongrie en Allemagne.

Il étoit déja Trésorier de l'Eglise de Terazone, & Chapelain de l'Impératrice Dona Marie d'Autriche, Reine d'Hongrie, lorsque cette Princesse devant se rendre en Allemagne, le Roi Catholique souhaita que Jean de Palafox l'accompagnât

en qualité de son grand Aumônier. Un Auteur Espagnol remarque que dans ce voyage, l'habile & pieux Aumônier rendit des services signalés à la Couronne de Castille (1).

CLXXXV. Pratique des Rois Catholiques pour le bon ordre de leurs Possessions dans l'Amérique.

On ne fut point surpris de le voir bientôt après élevé aux plus importans Emplois, & on éprouva qu'ils n'étoient point au-dessus de ses talens. La coutume des Rois de Castille étoit déja (comme elle est encore aujourd'hui) d'envoyer de tems en tems dans les pays du nouveau Monde qui relevent de leur Couronne, des Commissaires ou Visiteurs Généraux chargés d'informer de la conduite des Vice-rois, des Gouverneurs, des autres Ministres de la Justice, & d'écouter les justes plaintes des peuples pour réformer les abus qui s'introduiroient dans les Tribunaux mêmes contre l'esprit & la teneur des loix. Les excès trop ordinaires dans des Provinces & des

---

Th. Eccl. to. 1. p. 98.

(1) *En este viaje hizo a la corona de su Rey muy señalados servicios. Y buelto á España otros grandes en Aragon, y Castilla.*

Royaumes ſi éloignés du centre de la Monarchie, rendent ce remède néceſſaire; & on peut avoir remarqué plus d'une fois dans le cours de cette hiſtoire, que l'importante charge de Viſiteur Général n'eſt ordinairement confiée qu'à des Prélats qui, par l'éminence de leur vertu & de leurs talens, méritent la confiance de leur Souverain & de ſes peuples.

CLXXXVI. Philippe IV nomme Don Jean de Palafox Evêque d'Angelopolis, & Viſiteur Général dans toute la Nouvelle-Eſpagne.

Philippe IV, de l'avis du Conſeil des Indes, choiſit pour cet emploi Don Jean de Palafox, & il le nomma en même tems à l'Evêché d'Angelopolis, le plus conſidérable de l'Amérique ſeptentrionale, tant pour l'honneur que pour les revenus. C'étoit un témoignage public de l'eſtime que faiſoient Sa Majeſté & Son Conſeil du mérite de ce grand homme. Auſſi avoit-il, dit un de ſes Hiſtoriens, toutes les qualités & tous les talens néceſſaires pour ſoutenir dignement ces grandes charges; l'eſprit vaſte, aiſé, pénétrant, rempli de lumieres, le cœur magnifique, généreux, déſintéreſſé, beaucoup de ſcience, une éloquence merveilleuſe, une vertu ſolide, un

usage extraordinaire de toutes sortes d'affaires, une franchise, une honnêteté, une affabilité, une bonté qui lui gagnoit d'abord l'estime & l'affection de tout le monde, une prudence droite, sincere, ennemie des ruses, éloignée de la politique mondaine, & accompagné de cette simplicité Evangélique, qui est l'effet & une marque de la véritable sainteté. Ce portrait que nous ne faisons que copier ne paroîtra point flatté à ceux qui connoissent bien le caractere & le mérite de l'Evêque d'Angelopolis.

CLXXXVII. Il est consacré à Madrid : sa réponse à un Grand d'Espagne.

Les Bulles étant venues de Rome dans le mois de Décembre 1639, Don Jean de Palafox fut sacré à Madrid, dans l'Eglise de Saint Bernard, par l'Archevêque de Compostelle, assisté de deux Evêques Américains, l'un d'Yucatan, & l'autre de Venezuela. D'abord après son sacre, le nouveau Prélat alla rendre ses respects au Roi, & prendre congé de lui pour se rendre à son Eglise. Un Grand d'Espagne qu'il rencontra dans l'antichambre s'étant avisé de l'exhorter à faire part à ses parens des

grands revenus de son Evêché, la réponse fut, que l'Episcopat ne connoît point les parens, mais seulement des créanciers, qui sont les pauvres. Jean de Palafox mit toujours cette pratique & celle de la résidence parmi les premiers devoirs d'un bon Pasteur.

CLXXXVIII. Son arivée à *Vera-Cruz*. Ce qu'il fait d'abord dans son Diocèse.

L'embarquement n'ayant eu lieu que le 21 Avril 1640, l'Evêque arriva le 23 Juin au port de *Vera-Cruz*, qui est de son Diocèse, & la ville d'Angelopolis fut honorée de sa présence le 22 Juillet. Dans ce court intervalle, le charitable Pasteur avoit déja distribué bien des aumônes, & administré le Sacrement de Confirmation à un nombre considérable de ses Diocèsains qui lui furent présentés sur sa route par les Curés qui les avoient préparés à recevoir cette grace. Tel fut le commencement du saint ministere auquel Don Jean de Palafox consacra ses veilles & tous ses travaux pour le reste de ses jours. Il seroit difficile de rapporter en détail toutes les œuvres de charité & de religion qu'il entreprit & qu'il exécuta avec une magnificence égale à l'étendue de son zèle.

CLXXXIX. En quel état il trouve l'Eglise Cathédrale.

Avant le milieu du seizieme siecle les fondemens de l'Eglise Cathédrale d'Angelopolis avoient été jettés par les soins de Don Julien Garcez, de l'Ordre de Saint Dominique, que l'Empereur Charles-Quint avoit nommé à cet Evêché en considération de son éminente doctrine & de sa vertu. Mais l'ouvrage étoit demeuré imparfait faute de fonds pour l'achever; & depuis l'an 1619 jusqu'en 1640 on avoit entierement cessé d'y travailler : les murailles n'étoient pas encore élevées jusqu'à la corniche, & les colonnes n'avoient que la moitié de leur hauteur : on y avoit fait cependant une telle dépense, que le peuple l'appelloit communément *l'Eglise d'argent.*

CXC. Par ses libéralités & par son exemple, ce grand édifice est enfin porté à sa perfection.

Don Jean de Palafox, selon l'ordre exprès qu'il en avoit reçu du Roi, mit d'abord la main à cet ouvrage ; & dès le même jour qu'il prit possession de l'Evêché, il donna quinze mille écus pour la fabrique de l'Eglise, sans compter ce qu'il y contribua depuis. L'exemple de l'Evêque anima tous les Diocèsains :

chacun fit de ſon-côté des largeſſes qui monterent à quatre cens mille écus. En moins de neuf ans, & par la continuelle application du Prélat, cette Egliſe fut portée à ſa derniere perfection. Les connoiſſeurs la regardent comme le plus grand & le plus magnifique Temple de l'Amérique, comparable aux plus célèbres de l'Europe.

CXCI. Il fonde un College ou Séminaire, qui eſt d'une grande utilité pour le Dioceſe.

Cependant les ſoins & les libéralités de l'Evêque ne ſe bornoient point à ce grand édifice, puiſque dès la premiere année de ſon Epiſcopat il fit bâtir, près de la même Cathédrale, un College ou Séminaire pour l'inſtruction des jeunes gens qui, appellés au ſervice des Autels, auroient les qualités propres pour cette vocation, ſans avoir les moyens de s'avancer dans les études : auſſi n'y reçoit-on que des enfans de parens pauvres, mais honnêtes & irréprochables, & ſeulement des provinces de Miſteque, de Totonaque, de Coché, d'Otomi & de Mexique. Les Dimanches & les Fêtes ils doivent aſſiſter à l'Office divin en ſurplis. On leur enſeigne avec les ſciences

la pratique des cérémonies de l'Eglise & des vertus chrétiennes. Ils ont trois maîtres de Grammaire, un de Rhétorique, deux de Philosophie & quatre de Théologie. Il y en a aussi un pour les différens idiomes du pays, afin que ceux qu'on dispose pour être un jour Curés, puissent apprendre la langue des Indiens qu'ils doivent avoir sous leur conduite.

CXCII. Il donne six mille volumes au College Royal,

Tout cet arrangement fait honneur au zèle éclairé de l'Evêque ; & sa générosité ne paroît pas moins dans les grandes dépenses qu'il fit pour assurer des gages honnêtes à tous les Professeurs, & pour doter le nouveau College qu'il dédia à Saint Pierre. Ayant obtenu du Roi qu'il l'honorât du titre de College Royal, Jean de Palafox l'enrichit de plus de six mille volumes choisis, & l'unit à l'ancien College de Saint Jean, qu'il agrandit & dont il augmenta les revenus.

CXCIII. Et procure à ses Successeurs un logement propre & décent.

Les Evêques d'Angelopolis n'avoient pas eu jusqu'alors un logement propre ni décent : Don Jean de Palafox résolut d'acheter & de

donner à ses Successeurs la maison de louage où ses prédécesseurs avoient demeuré ; mais parce qu'elle étoit trop petite, peu commode, & chargée de six mille écus de dettes, il l'acquitta de ce qu'elle devoit, la fit reparer & élargir.

CXCIV. Eglises, Hôpitaux, Monasteres, bâtis ou reparés.

Avec la même générosité il fit reparer à ses frais, en divers lieux du Diocèse, plus de cinquante Eglises & quelques Hôpitaux. Dans la visite des Paroisses, faisant la recherche des biens de la Fabrique, il les augmenta notablement en quelques-unes, & fit des largesses considérables à de pauvres Monasteres; il fit bâtir celui de Saint Michel avec une belle Eglise, à quatre lieues de la ville d'Angelopolis, dans un lieu où cet Archange s'étant apparu depuis peu, avoit fait connoître, par divers miracles, qu'il prenoit la ville d'Angelopolis sous sa protection. Le Monastere de Sainte Agnès du Montpulcien, où les Religieuses de l'Ordre de Saint Dominique vivent dans une grande régularité, sous la conduite de l'Evêque, éprouva encore la charité & les attentions

de notre Prélat, qui appliqua quelques legs pieux à faire bâtir ou reparer l'Eglise de ces Epouses de Jesus-Christ.

CXCV. Maison de charité, ou College des Filles pour les pauvres Orphelines.

Une de ses plus utiles fondations fut celle d'une maison de charité en faveur de pauvres orphelines, qu'il appella le College des Filles, parce qu'on y éleve & qu'on y instruit avec soin à la piété chrétienne, de jeunes vierges dont les parens sont morts sans leur laisser ni biens, ni aucune ressource que celle de la Providence. Le charitable Pasteur, comme le pere de tous les pauvres de son Diocèse, mit cette Maison sous la protection de la Reine des Anges; fit de sages réglemens, choisit des personnes du sexe en état d'apprendre à leurs éleves à prier, à lire, à travailler, & assigna de bons revenus, afin que lorsque ces filles seroient en âge de choisir un état de vie, on pût les doter, soit pour la religion ou pour le mariage. Il eut la consolation de voir que les douze premieres, qui en sortirent, se consacrerent à Dieu par la Profession Religieuse.

Dans toutes les néceſſités publiques il contribua toujours libéralement au ſecours des peuples. Il n'eſt preſque pas concevable juſques où monterent les aumônes qu'il diſtribua ou fit diſtribuer dans toute la Nouvelle-Eſpagne, & particulierement dans ſon Diocèſe. Comme il trouvoit par-tout de grandes miſeres, ſon cœur en étoit ſi touché, qu'après avoir donné tout ce qu'il avoit, il ne pouvoit s'empêcher d'emprunter pour fournir aux profuſions de ſa charité. Ainſi il ne revenoit jamais des viſites de ſon Diocèſe, qu'il n'eût notablement augmenté ſes dettes.

CXCVI. Le pieux Evêque vient au ſecours des peuples dans les néceſſités publiques.

Les Viſites Epiſcopales ne pouvoient être d'ailleurs que très-difficiles & infiniment pénibles, tant à cauſe de l'étendue, que de la ſituation d'un Diocèſe qui a plus de 400 lieues de circuit, & où il faut traverſer de vaſtes ſolitudes, de très-hautes montagnes, des rochers eſcarpés, des torrens, des marais & des rivieres. Cependant Don Jean de Palafox, ſans jamais imiter l'exemple des Eſpagnols, accoutu-

CXCVII. Les Viſites Epiſcopales dans un Diocèſe de 400 lieues de circuit, n'étoient pas moins utiles que difficiles.

més à ſe faire porter ſur les épaules des Indiens, viſita plus d'une fois tout ſon vaſte Diocèſe ſans être ni intimidé par les dangers, ni rebuté par les fatigues, ou par les divers autres obſtacles qu'il rencontroit. Son délaſſement le plus doux étoit de travailler à réformer les mœurs du Clergé & des Peuples, par ſes prédications, par ſes exemples, par ſes ſages réglemens : partout on avoit la conſolation de le voir mettre le premier la main à l'œuvre, catéchiſer, entendre les confeſſions, adminiſtrer les autres Sacremens, & ſoulager les pauvres familles, ou reconcilier celles qui étoient diviſées. Souvent, après avoir donné la Confirmation à plus de mille Indiens dans une aprèsdînée, il ſe mettoit à entendre les confeſſions des autres juſqu'à neuf ou dix heures du ſoir; & s'il leur prêchoit, c'étoit d'une maniere ſi patétique, qu'il excitoit dans le cœur de ſes auditeurs les mêmes ſentimens dont le ſien étoit pénétré.

CXCVIII. Réglement de tout le Diocèſe ſe-

Un de ſes premiers ſoins, dans ſes Viſites Paſtorales, fut de régler

tout ce qui appartenoit au Culte divin, conformément au cérémonial Romain & dans l'eſprit du ſaint Concile de Trente. Mais afin de faire obſerver par-tout le bon ordre, & de maintenir celui qu'il venoit d'établir, il fit imprimer un Rituel, & dreſſa des Ordonnances, dont il envoya des exemplaires, non-ſeulement aux Paſteurs, mais auſſi à tous les Eccléſiaſtiques. Ce nouveau Rituel parut ſi beau & ſi achevé dans toutes ſes parties, qu'il devint commun dans toute la Nouvelle-Eſpagne : ſelon les deſirs du Roi Catholique, il fut adopté par les différentes Egliſes du Mexique, afin que toutes fuſſent réduites à l'uniformité dans l'adminiſtration des Sacremens & dans la pratique des cérémonies ſacrées.

lon l'eſprit du Concile de Trente.

CXCIX. La réforme du Clergé n'eſt point ſans quelque difficulté.

La réforme du Clergé fut la choſe qui lui donna plus de peine. Nous ne dirons point que la corruption y fût générale, puiſque dans le corps même de ſes perſécuteurs, il ſe trouvoit quelques ſujets dont la conduite & les mœurs mériterent les louanges du ſaint Evêque ; mais la

vie licencieuſe de quelques Miniſtres de l'Egliſe alloit à des excès qu'un premier Paſteur ne devoit, ni ne pouvoit diſſimuler ; ce fut auſſi dans cette occaſion qu'il fit paroître tout le courage & l'eſprit épiſcopal : il employa, quand il fut néceſſaire, les peines Canoniques les plus ſéveres, parce qu'un mal ſcandaleux, & déja invétéré, ne pouvoit être guéri par les remedes ordinaires.

CC. Zèle & fermeté du Viſiteur Général contre les abus.

Il ne montra ni moins de zèle, ni moins de fermeté dans l'exercice de ſes charges civiles : comme il ne les avoit acceptées que dans la vûe de la gloire de Dieu, du bien de l'Etat, du ſoulagement & du repos des peuples, on ne le vit jamais diſtrait ſur ces objets. Si les intérêts ſpirituels de ſes brebis attirerent ſes premieres attentions, il ne laiſſoit pas de veiller en même tems ſur d'autres beſoins non moins étendus, & qui s'offroient par-tout à ſes regards.

CCI. Tyrannie des Grands,

Les Grands & la Nobleſſe exerçoient une cruelle tyrannie dans toutes les Provinces de la Nouvelle-

Eſpagne. Les pauvres Indiens, malgré les Ordonnances du Souverain ſi ſouvent réitérées en leur faveur, & malgré toute la vigilance de quelques Evêques qui vouloient les faire obſerver, gémiſſoient toujours dans la plus rude ſervitude. La veuve & l'orphelin, qui avoient quelque choſe à perdre, reclamoient inutilement le ſecours des loix contre les entrepriſes d'un riche avare qui pilloit leur héritage; les Gouverneurs & les Officiers de Juſtice étoient ſourds aux plaintes des opprimés, parce que la cupidité les mettoit eux-mêmes au nombre des oppreſſeurs. C'étoit donc une entrepriſe également difficile & périlleuſe, qu'une ſi grande & ſi générale réforme.

CCII. Reprimée par le ſage Viſiteur en faveur des opprimés.

Don Jean de Palafox eut le courage de l'entreprendre; & avec le ſecours de la grace il s'y employa avec tant de vigueur, que le ſuccès de ſes travaux ſurpaſſa tout ce que l'on en eût oſé eſpérer. Il retrancha une infinité de déréglemens dans toutes ſortes d'états, ſans acception

de perſonnes. Il termina une infinité de procès, de querelles, de différends ; il punit bien des crimes, qui, par le crédit des coupables ou par la crainte qu'on avoit de leur puiſſance, étoient demeurés juſques-là impunis. N'ayant devant les yeux que Dieu & la juſtice, il ſe déclara hautement le protecteur de l'innocence & de la vertu, contre la vexation & la violence. Il ſoulagea les Indiens de pluſieurs peſantes charges & contributions dont ils étoient accablés par l'inſatiable avarice des Receveurs & des Commis. Il établit & diſtingua pluſieurs Chambres de Juſtice, pour rendre l'expédition des affaires plus aiſée, plus courte, & par-là moins couteuſe.

CCIII. Jean de Palafox eſt fait Vice-Roi du Mexique.

La maniere dont le Viſiteur général s'acquittoit de tous les devoirs de ſa charge fut ſi agréable à Sa Majeſté & à ſon Conſeil des Indes ; qu'on jugea à propos de lui donner une autre dignité non moins importante : ce fut celle de Vice-roi & de Capitaine général de la Nouvelle-Eſpagne pendant l'abſence du Duc d'Eſcalone,

d'Escalone, à qui on avoit donné ordre de venir à Madrid rendre compte de sa conduite.

CCIV.
Il fait céder les plaisirs des particuliers aux nécessités publiques.

Lorsque Don Jean de Palafox entra dans la ville de Mexique pour y exercer sa charge, il y trouva bien des abus à réformer. Presque toutes les fontaines y étoient vuides, & les canaux destinés à les entretenir ne servoient plus à l'utilité publique, parce que les Grands en détournoient les eaux pour arroser leurs jardins. Ce qui devoit servir aux besoins du peuple ne servoit qu'au luxe & aux délices des riches. Les trois quarts des habitans en sentoient l'incommodité : elle étoit connue de tous, & personne n'avoit encore osé tenter de remédier à un mal capable de causer des maladies populaires ou quelque sédition. Le nouveau Vice-roi, animé de cette droiture de zèle qui le mettoit au dessus de la crainte, en lui faisant préférer l'utilité publique aux plaisirs des Particuliers, remédia promptement aux inconvéniens qu'on éprouvoit déja, & en prévint de plus grands qu'on devoit appréhender. Malgré

toutes les oppofitions des intéreffés, il fit revenir l'eau dans les canaux, & rendit à la Ville fes fontaines.

CCV. Défordre qu'il trouve dans les finances.

Prenant enfuite connoiffance des Finances, il trouva qu'elles avoient été fi mal adminiftrées, qu'il n'y avoit que neuf écus dans les caiffes royales. Ce défordre venoit de ce que les Officiers & les Miniftres de la Juftice tiroient, chacun de fon côté, les deniers du Roi, tous s'attribuant pour leur falaire, non ce qui leur appartenoit de droit, mais autant qu'il leur plaifoit, la cupidité leur fervant de regle. Ceux qui auroient dû s'oppofer à ces rapines, aimoient mieux les diffimuler à leur profit, les uns & les autres fe prêtant la main pour voler le Roi & le Public.

CCVI. Utilité d'un nouvel arrangement.

Don Jean de Palafox entreprit d'exterminer ce brigandage, auffi cruel que fcandaleux. Il fit faire d'exactes recherches des malverfations des Receveurs en puniffant les coupables. Il taxa les gages des Officiers & les vacations des gens de Juftice, & apporta de fages précautions pour empêcher à l'avenir la

diverſion ou la diſſipation des Finances, ajoutant à tout cela telles Ordonnances qu'il crut néceſſaires pour maintenir le bon ordre qu'il avoit établi. Par cette réforme on fut bientôt en état d'envoyer en Eſpagne de très-groſſes ſommes ſans avoir fait aucune nouvelle impoſition, ni avoir exigé cette ſorte de ſubſide que l'on nomme *Don-gratuit*.

CCVII. Précautions pour la ſûreté de la Ville Capitale.

Il n'y avoit point d'Arſenal dans le Palais des Vice-rois. Don Jean de Palafox en fit faire un, & eut ſoin de le remplir de tout ce qui pouvoit être néceſſaire pour armer un bon nombre de ſoldats en cas d'attaque ou de ſédition. Il réforma auſſi les Milices de Mexique, & y établit douze Compagnies pour former un Bataillon toujours prêt à ſervir dans les occaſions, ordonnant qu'elles fiſſent réglément, à certains jours, même en tems de paix, tous les exercices de la guerre.

CCVIII. L'Iſle de Cuba eſt ſecourue à propos.

Rien n'échappoit au ſoin du Capitaine général. Il fit retirer les Portugais de Vera-Cruz, & les éloigna de plus de vingt lieues de cette côte. Ayant appris que la Havane, dans

l'Isle de Cuba, qui est comme la clef des Indes, & dont la conservation est de la derniere importance pour les Espagnols, étoit menacée par les Corsaires ennemis, & en assez mauvais état pour se défendre, il envoya si à propos & si promptement des poudres, d'autres munitions & de l'argent, qu'avec ce renfort la place se vit hors de danger.

CCIX. Vigilance à prévenir tout ce qui auroit pu troubler la paix publique.

Attentif à observer tous les mouvemens des peuples qu'il avoit sous son gouvernement, sa vigilance étoit extrême à découvrir les moindres indices de révolte, persuadé qu'en cette matiere il n'y a rien de leger, rien qui ne puisse avoir de funestes suites, rien par conséquent qu'il soit permis de mépriser ou de négliger. Une petite étincelle que l'on a négligée cause quelquefois un grand incendie qu'il n'est plus possible d'éteindre. Telles étoient les sages maximes de Don Jean de Palafox ; & ce fut par ces moyens qu'il maintint la paix & la tranquillité dans le royaume de Mexique, dans un tems où il y avoit sujet de craindre qu'il ne se ressentît des troubles

& des brouilleries qui agitoient alors la Vielle-Espagne. On sçait de quelle maniere le Roi Catholique Philippe II avoit conquis le royaume de Portugal, & comment les Portugais chasserent les Espagnols du tems de Philippe IV, soixante ans après une révolution qui, ayant commencé entre deux Etats voisins en Europe, s'étendit rapidement dans les Indes orientales & occidentales.

En 1580.

En 1640.

CCX.
La droiture de Jean de Palafox lui suscite des ennemis.

Si dans le tems dont nous parlons les troubles qui affligeoient les Etats de Sa Majesté Catholique en Europe ne se communiquerent pas de même dans les Indes occidentales, ce fut à la vigilance & à la sagesse de Don Jean de Palafox qu'on crut en être redevable. On conçoit aussi que tout ce que ce grand homme avoit été obligé de faire pour réformer une infinité d'abus & réprimer ceux qui en étoient les principaux Auteurs, ne pouvoit pas manquer de faire bien des mécontens, & lui attirer autant d'ennemis. Cependant, de toutes les persécutions qui lui furent suscitées, la plus cruelle comme la

plus opiniâtre vint de la part des personnes que la Religion, la reconnoiffance & leur véritable intérêt devoient engager à répondre de leur mieux, & aux bienfaits qu'il leur avoit déja prodigués, & aux faveurs dont il continuoit de les combler dans toutes les occafions.

CCXI. Les Ecrits du faint Evêque font connoître le caractere de fes perfécuteurs, & les motifs de la perfécution.

La publicité & l'authenticité des lettres du Bienheureux Jean de Palafox nous mettent dans l'impoffibilité de les paffer fous filence. Cette partie de fon Hiftoire ne peut être prife que de fes lettres. Don Jean de Palafox en a écrit plufieurs, tant au Pape Innocent X qu'au Roi Catholique Philippe IV, & à un Provincial des Jéfuites. Quelques extraits de ces lettres, en fuivant leurs dates, nous donneront une idée exacte de cette perfécution contre un Succeffeur des Apôtres, déja fort célèbre par fes talens & fes vertus, mais devenu encore plus illuftre par cette perfécution même, que les portes de l'enfer ne lui avoient fufcitée que pour le noircir, & décréditer en même

tems tout le bien qu'il continuoit de procurer à l'Eglise & à l'Etat (1).

CCXII. Sujet de plaintes de ces Missionnaires contre l'Evêque d'Angelopolis.

Des Missionnaires auxquels l'Evêque d'Angelopolis n'avoit jamais fait que du bien, ne voulurent ni dépendre de son autorité épicopale pour la prédication & l'administration des Sacremens dans son Diocèse, ni souffrir que, selon son devoir de Pasteur, il essayât de mettre des bornes à une insatiable cupidité, qui, en dépouillant les Eglises Cathédrales de leurs droits légitimes & ruinant les peuples, laissoit une multitude de pauvres sans ressource dans leur misere. Voila le double sujet de mécontentement de ces Missionnaires, & la source de tous les troubles qu'ils exciterent contre le plus doux & le plus pacifique des Prélats. Nous en trouvons l'explication & la preuve dans les lettres du saint Evêque ; remarquons seule-

(1) Ces Ecrits sont cités & vérifiés par le Decret de sa Béatification & Canonisation : *Decretum Oxomen. Beatificationis & Canonisationis venerabilis servi Dei Johan. de Palafox, &c. Romæ die 16 Decem. 1766, ex Typogr. Reverendæ Cameræ Apostolicæ.*

ment qu'il souffroit la persécution déja depuis quatre ans, lorsqu'il écrivoit au Pape Innocent X, en ces termes :

Mor. pratiq. to. 4. p. 342. 346.

« J'ai trouvé, Très-Saint Pere, » entre les mains des Jésuites pres- » que toutes les richesses, les fonds » & l'opulence de ces Provinces de » de l'Amérique septentrionale; ils » en sont encore aujourd'hui les » maîtres. Deux de leurs Colleges » possedent présentement trois cens » mille moutons, sans le gros bé- » tail; & au lieu que toutes les Ca- » thédrales & les Ordres Religieux » ont à peine trois sucreries, la » Compagnie seule en possede six » des plus grandes dans leur Pro- » vince du Mexique. Or une de ces » sucreries, Très-Saint Pere, est » estimée ordinairement cinq cens » mille écus & plus; quelques-unes » approchent d'un million d'écus. » Par-dessus cela, ils ont des fermes » où on seme du bled & d'autres » grains; ces fermes sont d'une si » prodigieuse étendue, qu'étant » éloignée l'une de l'autre, de qua- » tre & même de six lieues, les ter-

» res se touchent les unes les autres.
» Ils ont encore de riches mines
» d'argent ; & ils augmentent si
» deméfurément leur puissance &
» leurs richesses, que, s'ils conti-
» nuent à marcher sur ce train, les
» Ecclésiastiques seront nécessités
» de devenir les mendians de la
» Compagnie, les Séculiers leurs
» Fermiers, & les Religieux d'al-
» ler demander l'aumône à leur
» porte, &c.

Mais ce qui touchoit particulierement le Clergé, étoit que les biens des Séculiers, sujets au payement des dixmes, passoient continuellement entre les mains des Jésuites, tantôt par les successions qu'ils recueilloient au nom de leurs Religieux qui n'avoient fait que les Vœux simples, tantôt par des donations ou par des testamens faits en leur faveur, ou par les achats que leur prodigieux revenu, & l'argent qui leur revenoit de leur commerce, leur donnoit tant de moyens de faire. Or, ils prétendoient que ces mêmes biens, qui payoient auparavant les dixmes au Clergé, n'en

devoient plus payer dès qu'ils étoient à la Compagnie ; ce qui portoit une étrange préjudice à toutes les Cathédrales de l'Amérique : car n'ayant point d'autres revenus que les dixmes, qui par ces excessives & continuelles acquisitions diminuoient tous les jours, elles se trouvoient obligées de supprimer quelques Prébendes. Celles qui restoient n'avoient pas le revenu nécessaire pour entretenir les Chanoines d'une maniere décente. On avoit encore moins de quoi assister les veuves, les orphelins & les pauvres, qui de tout tems ont dû trouver quelque soulagement à leur misere dans les revenus de l'Eglise. Ainsi l'opulence scandaleuse de gens qui prêchoient la pauvreté, en diminuant le Culte divin, appauvrissoit réellement les plus grandes Eglises, & les mettoit hors d'état de secourir les plus nécessiteux. N'étoit-ce pas faire blasphêmer le Saint Nom de Dieu parmi les Gentils ?

CCXIII. L'affaire des Dixmes avoit été jugée en

Il est bon de remarquer ici que, plusieurs années avant la nomination de Don Jean de Palafox à l'E-

vêché d'Angelopolis, le Clergé de la Nouvelle-Espagne avoit déja porté l'affaire des dixmes au Tribunal de l'Audience Royale, & obtenu plusieurs Sentences en sa faveur, que le crédit ou l'intrigue rendit toujours sans effet. Un Prébendier de l'Eglise d'Angelopolis ayant aliéné aux Jésuites un bien de la valeur de soixante mille écus, sans les obliger à payer aucunes dixmes à la Cathédrale, cela fut trouvé si injuste & si contraire aux Sentences déja rendues par le souverain Tribunal, que le Chapitre d'Angelopolis, le Siege encore vacant, excommunia ce Prébendier, & mit en interdit les biens qu'il avoit aliénés.

faveur du Clergé avant l'arrivée de Jean de Palafox.

CCXIV.
Les Jésuites ne pouvant faire entrer l'Evêque dans leur parti, lui imputent toutes les Sentences déja rendues contr'eux.

Après l'arrivée de Don Jean de Palafox dans son Diocèse, les Jésuites prétendirent qu'il devoit absoudre le Prébendier, & délivrer ces biens de l'interdit auquel le Chapitre les avoit soumis. L'Evêque assembla son Chapitre, consulta des Docteurs & ses propres lumieres; & voyant qu'il ne pouvoit satisfaire les Jésuites sans trahir sa

conſcience & ſon devoir, il fit tout ce qu'il put pour les porter à un accommodement; mais ils le rejetterent avec hauteur, & porterent l'affaire à l'Audience Royale, ſous prétexte qu'on avoit fait violence au Prébendier. Ils y perdirent encore leur cauſe, ce Tribunal ayant déclaré qu'il n'y avoit eu ni violence, ni excès dans la conduite du Chapitre à l'égard du Prébendier. Ce nouveau Decret irrita de plus en plus les Jéſuites contre l'Evêque, qu'ils accuſoient de les avoir fait condamner injuſtement, tandis qu'il n'avoit eu aucune part à ce Decret, & qu'il avoit travaillé au contraire à leur en épargner l'affront, par un accommodement qu'ils avoient mépriſé.

CCXV. Conduite chrétienne du Prélat, qui rend le bien pour le mal.

Nous voudrions pouvoir jetter un voile ſur ce que le dépit, la colere & le deſir de ſe venger les porta à dire, à faire ou à écrire contre un ſaint Evêque qui continuoit toujours à les aimer en Jeſus-Chriſt, & à rendre le bien pour le mal, les louanges même pour les injures : il n'étoit ſenſible qu'à celles de Dieu;

l'ardeur de ſon zèle étoit tempérée par la douceur de la charité, qui lui faiſoit chercher les endroits par où il pût louer ceux qu'il reprenoit le plus fortement pour de grands excès que l'intérêt de l'Egliſe ne lui permettoit pas de diſſimuler, excuſant le corps quand il ne pouvoit pas excuſer les particuliers, ou faiſant enviſager les qualités louables de quelques particuliers, lorſqu'il ne pouvoit s'empêcher de faire voir les déréglemens du corps dans les violences & les injuſtices que les Supérieurs autoriſoient.

CCXVI. Ses avances pour terminer tout à l'amiable : les Supérieurs de la Société ne veulent point de paix.

Ne voulant rien oublier pour amener les eſprits à une reconciliation, & détourner de nouveaux ſcandales, le charitable Prélat écrivit des lettres pleines de tendreſſe & de religion au Pere Horace Correcio, Jéſuite eſtimé pour ſa piété dans la ville de Mexique, au Pere Pierre Velaſco, Supérieur de la Maiſon Profeſſe, & au Pere Général de la Société. Le but de toutes ces lettres étoit d'engager les Supérieurs & les particuliers à terminer à l'amiable les procès qu'ils avoient

avec lui & avec tout le Clergé, à l'occasion des dixmes. Le Pere Correcio répondit comme un bon & sage Religieux, avec toute sorte de civilité. Le Recteur se contenta de répondre froidement, que cette affaire dépendoit de leur Général qui étoit à Rome. Celui-ci, lorsqu'il jugea à propos de répondre aux lettres de l'Evêque d'Angelopolis, lui manda séchement que chaque Partie pouvoit poursuivre sa cause sans blesser la Justice, & qu'il avoit ordonné à ses Religieux de se modérer dans les choses inciviles qu'ils avoient commises contre lui. C'étoit dire, 1°. qu'il vouloit plaider; 2°. qu'il n'ordonnoit point à ses Religieux de faire quelque satisfaction à leur Evêque, ni de faire cesser les insultes; mais seulement de se modérer dans leurs incivilités.

CCXVII. La réponse du Général est prise pour un signal de guerre.

On a eu raison de dire que cette lettre fut comme un signal pour recommencer la guerre; car bien loin de se modérer dans les procédés, dont le pieux Evêque avoit tant de sujet de se plaindre, on lui fit de nouvelles insultes, en publiant que

son écrit sur les dixmes contenoit des propositions hérétiques & des erreurs contre la foi.

On ne s'arrêta pas encore là, puisqu'après la mort du Pere Jean de Bueras, digne fils de Saint Ignace, qui avoit toujours travaillé à réunir ses freres avec leur Evêque, ils envoyerent en exil le Pere Laurent Lopez, homme aussi fort pieux & affectionné au saint Prélat. A ces trois Jésuites, Horace Correcio, Jean de Bueras & Laurent Lopez, qui ne s'étoient pas laissé entraîner par le torrent, & qui avoient eu le courage de rendre témoignage à la droiture des intentions de leur Evêque, ainsi qu'à la justice de sa cause, nous pouvons joindre un quatrieme, nommé Jean-Eusebe Nieremberg, lequel, dans un Ouvrage qu'il dédia à Don Jean de Palafox, lui disoit : CCXVIII. Les bien intentionnés sont punis.

» Vous soutenez en public la qualité de Pontife & de Vice-Roi, & » en particulier vous vivez en Religieux & en Anachorete. N'étant » attaché à aucune Religion (à aucun Ordre) vous pratiquez ce CCXIX. Témoignage public rendu à l'Evêque par un Jésuite contemporain.

» qu'il y a de plus parfait dans tou» tes les Religions ; & c'eſt pour cela » même que vous n'êtes à aucune ; » afin que vous puiſſiez les embraſ» ſer toutes : comme véritablement » vous les embraſſez, non-ſeulement » d'affection, mais même d'effet ; » non content de leur donner votre » amour, vous en obſervez les pra» tiques. Je ſuis témoin de l'eſtime » & de l'affection que vous avez » pour les Ordres Religieux : j'ai » ſouvent remarqué dans nos entre» tiens, combien vous les eſtimez » tous, & avec quelle ferveur vous » les imitez. »

CCXX. Ses adverſaires ne travaillent qu'à lui ſuſciter de nouvelles affaires.

C'étoit ainſi que penſoient & parloient du ſaint Evêque d'Angelopolis, tous ceux qui, dans l'ancienne & la Nouvelle-Eſpagne, avoient l'honneur de le connoître : tous ceux qui ſçavoient reſpecter la vérité & apprécier le vrai mérite. Ceux au contraire qui s'étoient déclarés ſes adverſaires, parce qu'il s'oppoſoit à leur cupidité, ne s'occupoient qu'à lui ſuſciter tous les jours de nouvelles affaires. Après avoir ſoutenu des procès pour le

frustrer des dixmes, lui & tout son Clergé, ils méconnurent encore sa Jurisdiction Episcopale, & leur propre dépendance dans la prédication & l'administration des Sacremens. Par un juste, mais terrible Jugement de Dieu, un attentat les conduisit à un autre, qui ne pouvoit être qu'une source de crimes & de sacrileges pour la perte des ames.

CCXXI. Ils méconnoissent sa Jurisdiction Episcopale.

Don Jean de Palafox avoit pour Proviseur, ou Vicaire Général, Don Jean de Merlo, élu Evêque d'Honduras. Ce Proviseur fut averti un peu avant le Carême, que les Jésuites d'Angelopolis, mal satisfaits de la Sentence qui les avoit condamnés dans le procès des dixmes, avoient changé presque tous les Religieux de leurs Colleges, qui étoient approuvés par le présent Evêque ou par ses Prédécesseurs, & en avoient fait venir d'autres qui ne laissoient pas d'exercer les saintes fonctions, quoiqu'ils ne fussent point approuvés. Le fait ayant été bien constaté, & le Proviseur voulant empêcher la continuation de ce désordre, fit signifier à ces Missionnaires sans

Miſſion, qu'ils euſſent à montrer leurs permiſſions, ou à ne plus prêcher ni confeſſer les Séculiers. Cet acte eſt du 6 de Mars 1647.

CCXXII. Prétendus privileges qu'ils refuſent de montrer.

Les Jéſuites ne répondirent autre choſe à cette ſignification, ſinon qu'ils l'avoient entendue. Aucun de leurs Recteurs ne ſe préſenta ; mais deux particuliers allerent trouver le Proviſeur, & lui dirent qu'ils avoient des priviléges pour ne point montrer leurs permiſſions. Le Proviſeur leur demanda à voir ces privileges : ils répondirent qu'ils avoient un privilége pour ne les pas montrer, & qu'ils n'étoient pas obligés de lui montrer ce dernier privilége.

CCXXIII. Ils continuent de prêcher & de confeſſer ſans pouvoirs, & contre la défenſe expreſſe de leur Evêque.

Le jour ſuivant à huit heures du ſoir, le Pere Pierre de Valencia & le Pere Louis Legaſpé vinrent enfin voir l'Evêque de la part du Recteur du College du Saint-Eſprit. Le Prélat les reçut avec bonté, & leur demanda cependant à quel titre ils prêchoient & confeſſoient : ils répondirent qu'ils avoient des priviléges qu'ils ne pouvoient lui montrer ſans la permiſſion de leur Provincial. L'Evêque leur dit qu'ils

pouvoient la demander cette permiſſion, & qu'en attendant ils ne prêchaſſent ni ne confeſſaſſent les Séculiers. Les deux Jéſuites ayant répondu qu'ils ne pouvoient pas s'abſtenir de prêcher & de confeſſer, il leur repliqua qu'ils devoient conſidérer que les fidèles de ſon Diocèſe étoient ſes ouailles & non les ouailles de la Société; qu'ainſi ils devoient montrer des priviléges s'ils en avoient, ou s'abſtenir des fonctions du ſaint Miniſtere; qu'il ne leur ordonnoit rien touchant leur Inſtitut & leur Regle, mais ſeulement en ce qui dépendoit de ſon autorité paſtorale. Il ajouta que s'ils lui demandoient des pouvoirs, il étoit prêt à leur en donner, comme il faiſoit aux autres Religieux, conformément aux Decrets du ſaint Concile de Trente. Il dit en particulier au Pere Legaſpé, qui devoit prêcher le lendemain, qu'il le lui défendoit, & que s'il prêchoit ſans avoir demandé les pouvoirs qu'il lui offroit, il ne pourroit s'empêcher d'y apporter le remede néceſſaire. Rien ne pouvoit être plus

raisonnable, rien de plus conforme aux loix Divines & Ecclésiastiques. Mais les deux Jésuites ne rougirent pas de lui dire en face pour la seconde fois, qu'ils se croyoient en possession de prêcher & de confesser, & qu'ils continueroient de le faire. En effet, dès le lendemain ils firent sonner le sermon, & le Pere Legaspé prêcha, non-seulement sans pouvoirs ni permission de son Evêque, mais contre sa défense expresse, quoique le Concile de Trente ait expressément défendu aux Réguliers de prêcher, même dans leur propre Eglise, sans la permission de l'Evêque.

CCXXIV. Les censures n'arrêtent pas le scandale.

Pour vaincre cette obstination, le Proviseur leur fit une seconde signification, & une nouvelle défense de continuer ce scandale sous peine d'excommunication majeure encourue par le seul fait. Les censures ne furent pas moins méprisées que les défenses. C'est pourquoi dans la nécessité où il se trouvoit de remédier à un mépris si scandaleux de l'autorité épiscopale, à la profanation de la parole de Dieu, prêchée sans

miſſion contre cet oracle de ſaint Paul : *Quomodò prædicabunt niſi mittantur ?* Aux ſacriléges commis par des Prêtres qui adminiſtrent ſans pouvoir le Sacrement de Pénitence, à la nullité des abſolutions données à des Fidèles abuſés ; le Proviſeur ſe crut obligé de publier une Ordonnance, par laquelle, en inſtruiſant les Fidèles, il leur défendoit d'entendre les ſermons des Jéſuites, ni de ſe confeſſer à eux juſqu'à ce qu'ils euſſent montré leurs permiſſions s'ils en avoient, ou qu'ils en euſſent demandé & obtenu, y ayant tant de Curés, d'Eccléſiaſtiques & d'autres Religieux dans le Diocèſe, à qui ils pouvoient ſe confeſſer.

CCXXV. Les Jéſuites ſe donnent des Juges Conſervateurs de leurs priviléges.

Il ne faut point douter que cette Ordonnance n'ait eu une partie de ſon effet par rapport aux ſimples Fidèles qui craignoient Dieu, qui aimant & reſpectant leur premier Paſteur, ne fréquentoient les confeſſionaux des Jéſuites, que parce qu'ils les ſuppoſoient approuvés par l'Evêque : le nombre de ces Chrétiens, qui avoient été dans la bonne foi, étoit fort grand : une fois

instruits par l'Ordonnance, il n'en fut plus de même ; ce fut aussi ce qui irrita de plus en plus les seuls coupables. Ils regarderent cette Ordonnance comme une si grande injure, qu'ils se crurent en droit de nommer des Juges Conservateurs de leurs privileges, des Juges qui pussent menacer & frapper d'excommunication l'Evêque même & son Grand Vicaire, pour les obliger de leur faire réparation (1). Tous les jours ils faisoient quelque nouvelle entreprise contre l'autorité épiscopale.

CCXXVI. Et font de nouvelles entreprises sur les droits de l'Evêque.

Le Prélat ayant sçu que les Jésuites consacroient des autels, des

(1) Nous ne devons pas dissimuler, que ce fut dans l'Ordre même de Saint Dominique qu'ils trouverent deux assez mauvais sujets pour se charger de cette œuvre d'iniquité. Mais le Supérieur Général de cet Ordre, Jean-Baptiste de Marini, n'en fut pas plutôt instruit, qu'il sévit contre les prétendus Conservateurs ; l'un étoit déja mort ; l'autre fut dégradé, déposé de sa charge de Provincial, & déclaré incapable d'en occuper jamais aucune dans l'Ordre de Saint Dominique.

calices & des patenes, en vertu d'un privilege qu'ils disoient tenir de Paul III & de quelques autres Papes, il fit une défense générale à toutes sortes de personnes de faire ces consécrations dans son Diocèse sans son aveu, puisque de telles consécrations n'appartiennent de droit qu'aux Evêques ; il ajoutoit néanmoins que si quelqu'un avoit pour cela un légitime privilége, il n'avoit qu'à le montrer, & qu'on y déféreroit.

CCXXVII. Privileges, dont la nullité est démontrée.

Pour cette fois les Jésuites ne se firent point presser pour montrer le privilege dont ils se prévaloient : le Recteur du College de Saint Ildephonse envoya le Pere Louis Xuarez pour montrer la piece au Prélat, qui fut bien étonné d'y trouver deux clauses qui faisoient voir clairement qu'on ne pouvoit s'en servir dans son Diocèse, ni dans les autres de l'Amérique : car ce privilege n'étoit accordé que pour les terres des Sarasins, des Payens & autres Infidèles en des pays éloignés. La seconde clause portoit qu'on ne pourroit se servir de ce privilége

que dans le cas qu'il n'y eût pas dans le pays d'Evêque Catholique pour faire ces consécrations. Le Prélat fit remarquer ces clauses au Député des Jésuites, & lui témoigna son étonnement, que nonobstant des limitations si claires, ils eussent consacré tant d'autels dans les terres du Roi Catholique, dans des Provinces chrétiennes où tous les Evêques sont orthodoxes, en Communion avec le Saint Siege, & enfin dans sa Ville même Episcopale, tandis qu'il résidoit dans le Diocèse.

CCXXVIII. Frivoles prétextes.

Toutes ces réflexions étoient solides & sans replique : elles montroient au doigt que Louis Xuarez avoit présenté sa propre condamnation ; mais il n'en fut point embarrassé, il répondit gravement, que la Compagnie comptoit le Diocèse d'Angelopolis sous le nom de *Terres d'Infidèles*, parce qu'il y avoit encore des Gentils dans les pays d'alentour, & quelques-uns aussi dans le Diocèse mêlés parmi les Fidèles, & que pour cette limitation, au cas qu'il n'y eût point d'Evêque

Catholique,

Catholique, la Compagnie croyoit qu'il ſuffiſoit que l'Evêque fût hors de la Ville pour ſe pouvoir ſervir de ſon privilege.

CCXXIX. La perſécution devient plus violente : le pieux Evêque ſe retire pour éviter une guerre civile.

Au défaut de bonnes raiſons tant ſur cet article que ſur tous les autres, les ennemis déclarés du Prélat ne manquoient pas de moyens de ſubjuguer tout & de ne céder en rien. Ils avoient beaucoup d'argent, beaucoup d'intrigue, & d'autant plus de crédit, que l'Evêque d'Angelopolis ayant fini ſes trois ans de Vice-Royauté, ſon Succeſſeur dans cette haute dignité étoit à la main de ſes adverſaires. Nous avons déja dit qu'ils s'étoient donné des Conſervateurs de leurs privileges : ajoutons ici que le nouveau Vice-Roi ſoutint de tout ſon pouvoir les entrepriſes de ces prétendus Conſervateurs : la perſécution contre le ſaint Prélat, contre ſon Clergé & contre ſon troupeau, devint dès-lors ſi violente, que, pour empêcher l'effuſion du ſang dans une guerre civile, il ſe crut obligé de céder au tems & de diſparoître. Voici comment il s'exprimoit, en

Mor. prat. to. 4. p. 86.

apprenant lui-même cette nouvelle au Roi Catholique Philippe IV, par sa lettre du 12 Septembre 1647 (1).

SIRE,

CCXXX. Extraits de la Lettre de l'Évêque d'Angelopolis au Roi d'Espagne.

» Lorsque Votre Majesté & son » Conseil Souverain des Indes sçauront la résolution que j'ai prise » de me retirer d'une Eglise telle » qu'est celle d'Angelopolis, & que » je l'ai fait étant Visiteur Général » de tout ce Royaume, Juge de » tant d'affaires importantes, actuellement Conseiller & un des anciens de ce Suprême Conseil des » Indes, après avoir gouverné ces » Provinces en qualité de Vice-Roi, Président, Gouverneur & » Capitaine Général par la faveur » de Votre Majesté, Elle aura sujet » d'en être étrangement surprise : » car il faut connoître les raisons

Mor. prat. to. 4. p. 376, &c.

(1) Nous ne rapportons cette Lettre que par extraits, soit à cause de sa longueur, soit pour éviter les fréquentes répétitions; car il y a bien des faits qui se trouvent encore dans les deux autres qui suivront celle-ci.

» qui m'y ont obligé, pour juſtifier » une conduite à laquelle on ne ſe » feroit jamais attendu. Mais quand » on en ſera informé & qu'on les » verra de plus près, on jugera, » Sire, que dans la conjončture » préſente, ce n'a pas été ſeule- » ment une réſolution prudente & » néceſſaire, mais qu'elle mérite » que Votre Majeſté la regarde com- » me un ſervice particulier que je » lui rends, en préférant le repos » & le bien de ce Royaume à mes » propres intérêts ....

» J'ai tout tenté & tout eſſayé » pour pacifier les choſes, & rien » n'a réuſſi, parce que les Peres de » la Compagnie avoient aſſuré qu'ils » ne donneroient jamais les mains » à un accommodement, & qu'ils » vouloient que je me ſoumiſſe à » leurs Conſervateurs ſans réſerve. » Enfin, tous les remedes que je » leur propoſois étoient comme » ceux qu'on fait prendre à un ma- » lade qui a l'eſtomach gâté, leſquels » ſe changent en poiſon. Si je par- » lois d'accommodement, c'étoit » lâcheté; ſi je propoſois des condi-

» tions raiſonnables, c'étoit dureté;
» ſi le Chapitre & la Ville d'Angelopolis
» députoient vers le Vice-Roi le Comte de Salvatierra,
» pour le ſupplier d'appaiſer ces
» différends, c'étoit troubler l'Etat.

» Je reconnus donc qu'il étoit
» impoſſible d'adoucir les eſprits;
» parce que le Vice-Roi avoit armé
» les Conſervateurs de toute l'autorité
» de Votre Majeſté, en ordonnant
» qu'on leur prêtât main-forte,
» commandant à vos Sujets
» de leur obéir, aux uns ſous peine
» de quelque amende, aux autres
» ſous peine de banniſſement, & à
» d'autres ſous peine du fouet; de
» ſorte que ma grande affaire n'étoit
» plus contre les Peres de la
» Société, ni contre les Conſervateurs,
» mais j'avois à faire à toute
» l'autorité & puiſſance Royale qui
» réſide dans le Vice-Roi. Cela me
» fit croire que je devois me retirer
» (avant qu'on m'en empêchât)
» pour attendre de Votre Majeſté le
» remede à un ſi grand mal.

» Ce moyen me parut le plus
» doux & le plus paiſible. J'aurois

» pu, il eſt vrai, réſiſter au Vice-
» Roi & aux Conſervateurs par des
» excommunications & des cenſu-
» res : j'aurois pu interdire & faire
» ceſſer l'Office divin, parce que le
» Comte protégeoit & favoriſoit
» les Uſurpateurs de la Juriſdiction
» Eccléſiaſtique. J'aurois pu même
» agir contre le Comte & ſes Mini-
» ſtres en qualité de Viſiteur Géné-
» ral, & le condamner à des peines
» temporelles. J'aurois pu au con-
» traire me laiſſer prendre, & ban-
» nir par les Conſervateurs, com-
» me on traita il y a peu de tems
» l'Archevêque de Manille ( dans
» les Philipines. ) Mais tous ces
» moyens auroient pu cauſer un
» grand bruit parmi les peuples, &
» de grands troubles dans ces Pro-
» vinces. J'ai donc mieux aimé me
» retirer pour le plus grand ſervice
» de Votre Majeſté, pour le bien de
» mon troupeau, pour la paix de ce
» Royaume.

» Vers le tems de ma retraite, je
» reçus des lettres de pluſieurs per-
» ſonnes, & même d'un Jéſuite,
» qui me donnoient avis du deſſein

» qu'avoient ces Peres de me chaf-
» ser du Royaume, n'étant pas fa-
» tisfaits s'ils n'en venoient à bout,
» & qu'il y avoit ordre de prendre
» le Proviseur, mais qu'on atten-
» doit le départ de la Flotte; que
» le Général & les autres Officiers
» n'avoient voulu se charger d'au-
» cune commission contre moi.....
» Le Jésuite me mandoit que les
» esprits s'aigrissoient de plus en
» plus, & prenoient des desseins
» plus hardis avec une imprudence,
» une témérité & une malice ex-
» traordinaire; qu'on avoit vu
» quelquefois arriver de très-
» grands malheurs de plus petits
» commencemens; que cela étoit
» présentement beaucoup à crain-
» dre; que tout ce qui se faisoit, &
» les moyens qu'on prenoit, ne pou-
» voient avoir une bonne fin, &c.

» Toutes ces raisons, & celles
» que j'ai dites à Votre Majesté, me
» firent prendre le parti de la re-
» traite; mais afin de ne pas donner
» occasion de dire que la Jurisdiction
» étoit abandonnée, & pour ôter
» le prétexte du Siege vacant, dont

» le Comte a voulu couvrir depuis
» les ſcandales qui ſont arrivés, j'é-
» crivis au Chapitre, je nommai
» un Gouverneur & un Proviſeur,
» & donnai tous les ordres que je
» croyois néceſſaires ; j'exhortai
» les Chanoines à ne ſe pas affliger
» de ma fuite, puiſque ſi je m'ex-
» poſois aux travaux & aux fati-
» gues, c'étoit pour détourner de
» plus grands maux & beaucoup
» de crimes, étant juſte qu'à l'e-
» xemple de Jeſus-Chriſt, le Paſteur
» ſouffrît pour le bien de ſes brebis.
» Je n'ai donc fait en cela, Sire,
» qu'imiter le bon Paſteur qui a
» donné ſa vie pour ſes brebis, mais
» qui s'eſt quelquefois retiré lorſ-
» qu'il l'a jugé plus utile pour elles.

» C'eſt ce qu'ont fait après lui
» ces grands Docteurs de l'Egliſe,
» ces maîtres & ces colonnes de la
» foi, qui ont cru qu'il étoit du bien
» de leur Egliſe de s'en éloigner
» pour un tems ; mais qui, en s'é-
» loignant, la portoient toujours
» dans le cœur, & la conduiſoient
» du milieu des montagnes ou du
» fond de leurs cavernes. C'eſt,

» Sire, la difpofition dans laquelle
» je me fuis retiré avec tant d'in-
» commodités; & bien éloigné d'ê-
» tre la caufe de tant de troubles,
» comme l'on m'en accufe, tout ce
» que j'ai fait n'a été que pour les
» empêcher : fi j'ai parlé des incon-
» véniens qui pourroient arriver,
» ce n'étoit que par une fage pré-
» voyance, afin qu'on les évitât,
» & non dans la penfée de fufciter
» moi-même quelque foulevement
» parmi le peuple.

» Entre plufieurs autres repro-
» ches qu'ils me font, ils difent que
» je ne devois pas croire que le
» Vice-Roi & les Confervateurs
» vouluffent fe faifir de ma per-
» fonne, & qu'ainfi il n'étoit pas
» néceffaire que je me retiraffe.
» Mais j'étois trop bien informé
» de leurs réfolutions, & je devois
» raifonnablement prévoir par ce
» que les Jéfuites ont fait dans d'au-
» tres occafions, ce qu'ils feroient
» dans celle-ci. Ils ont fait chaffer
» par leurs Confervateurs l'Arche-
» vêque de Maline Guerrero, quoi-
» qu'ils ne fuffent pas fi animés ni

» même ſi protégés, & que l'affaire
» ne les touchât pas tant. Ils ont
» fait mettre dans une honteuſe pri-
» ſon, les fers aux pieds, deux
» Eccléſiaſtiques conſidérables, le
» Docteur Franciſco Lopez, Pro-
» feſſeur des Saints Canons, hom-
» me plein de zèle & de lumiere,
» très-diſtingué par ſa vertu. Son
» crime étoit d'avoir dit que les
» Conſervateurs étoient excommu-
» niés. Le compagnon de ſes fers
» & de ſa priſon fut le Licencié
» Jean-Baptiſte de Herrera, Promo-
» teur de mon Egliſe, qui défen-
» doit d'office la Juriſdiction Eccle-
» ſiaſtique.

» Ils ne pardonnent pas, Sire, à
» leurs propres Confreres, lorſ-
» qu'ils n'entrent pas dans leurs
» penſées ; ils font ſouffrir différen-
» tes peines, & ſous divers pré-
» textes, aux Peres Antonio de
» Carvajol, Hernando de Fuen-
» mayor, Luis Xuarez, Gironimo
» Perez de Nueſos, Lorenço Lo-
» pez, Auguſtin de Lieva, & plu-
» ſieurs autres de la même Compa-
» gnie qui étoient en réputation

» d'être ſçavans, ſages & vertueux.
» Ils ont fait bannir pluſieurs Dominicains, des Religieux de la Merci, des Religieux Déchauſſés de ſaint François & des Carmes, pour n'être pas de leur ſentiment. Et ces prétendus Conſervateurs font toutes ces choſes : ils diſent auſſi-bien que ceux de leur parti, (les Jéſuites & les Miniſtres du Comte) qu'ils ſçavent bien couper la tête aux Prêtres & aux Evêques, & aſſembler des ſoldats pour empêcher qu'un Evêque n'aille dans ſon Diocèſe, où il croit ſa préſence néceſſaire.

» Les Conſervateurs ayant manqué au reſpect qu'ils devoient à la Dignité Epiſcopale, & à la perſonne du Viſiteur Général de ces Royaumes, lorſqu'ils oſerent m'excommunier, j'avois tout à craindre d'ennemis, qui, après avoir fait le plus, auroient fait indubitablement le moins. Après un tel excès, mon banniſſement leur devoit paroître peu de choſe. Il ne faut pas juger de la conduite de ces ennemis déclarés, par les

» regles de la raiſon qu'ils ne con-
» ſultent point, mais par la violence
» de leur paſſion & par les enga-
» gemens qui les font agir : la vie
» ne ſera jamais en ſûreté entre les
» mains de ceux qui ont ſi cruelle-
» ment attaqué l'honneur.

» Auſſi dès que je me fus retiré,
» l'on fit de grandes diligences pour
» me trouver : le Comte avoit mê-
» me levé deux Compagnies pour
» ſe ſaiſir de moi, & donné ordre
» que le Bataillon d'Angelopolis ſe
» tînt prêt. Les Jéſuites de leur
» côté firent ce qu'ils purent : ils
» chargerent ſix hommes de diver-
» ſes marchandiſes, & les envoye-
» rent dans les Habitations, où ils
» les vendoient pour le compte de
» la Compagnie, afin que ſous ce
» prétexte ils cherchaſſent & fure-
» taſſent où étoit l'Evêque. Voila
» une invention rare & un horri-
» ble ſcandale ; & par le moyen
» des Conſervateurs, ils ôterent au
» Proviſeur ſa Juriſdiction, le Vice-
» Roi leur donnant pour cela toute
» l'autorité néceſſaire. Enfin ils me
» dépouillerent de ma Juriſdiction,

» ils nommerent des Proviſeurs &
» des Officiers, & partagerent com-
» me ils voulurent la robe ſacrée
» de ſaint Pierre, dont le Siege
» Apoſtolique & Votre Majeſté
» m'ont honoré il y a ſept ans.

» Les choſes étant dans cette ſi-
» tuation, ils réſolurent de mettre
» en poſſeſſion de prêcher & de
» confeſſer les Peres de la Compa-
» gnie, quoiqu'ils n'euſſent point
» de permiſſion de l'Ordinaire, le-
» quel au contraire s'y oppoſoit,
» juſqu'à ce qu'ils euſſent montré
» leurs approbations ou leurs pri-
» viléges; & cela ſe fit avec tant
» d'éclat, que l'on invita toutes les
» Communautés à les venir enten-
» dre. Ils forcerent les Chanoines,
» qu'ils intimiderent, de leur don-
» ner auſſi la permiſſion de prêcher
» & de confeſſer du vivant de l'E-
» vêque, quoiqu'ils ne montraſſent
» que des permiſſions données par
» d'autres Evêques, hors quelques-
» unes qu'ils diſoient être de mes
» Prédéceſſeurs, & quelques privi-
» léges révoqués, ou dont le tems
» marqué étoit expiré, ce qu'ils

» n'avoient pas voulu produire de-
» vant moi. Le Chapitre fit donc un
» acte comme si le Siege eût été va-
» cant : acte par lequel ils déclare-
» rent que les Religieux de la Com-
» pagnie avoient de bons privilé-
» ges pour prêcher & confesser dans
» mon Diocèse, avec la permission
» des autres Evêques, & qu'ils ac-
» cordoient cette permission à tous
» ceux qui s'étoient présentés, com-
» me une surabondance de droit :
» ce qui se fit sans avoir examiné
» les sujets : les louant au reste de
» ce qu'ils avoient fait paroître
» tant d'humilité, que de montrer
» leurs permissions, n'y étant point
» obligés.

» Je ne rapporterai point à Votre
» Majesté les autres excès qu'ont
» commis ces Conservateurs super-
» bes & insolens, car ils sont trop
» contraires à la modestie réguliere
» dont ils font profession.

» Ce ne sont point, Sire, les
» travaux & les persécutions qui
» ôtent l'honneur à un Prélat ; ce
» ne sont que ses propres fautes
» qui peuvent le déshonorer. J'ai

» J'ai beaucoup souffert, & je souffre
» beaucoup plus par rapport à ma
» foiblesse ; mais j'ai peu souffert
» par rapport à ce que je suis dis-
» posé de souffrir pour la gloire de
» Dieu, pour l'amour des ames, &
» pour le service de Votre Majesté.
» Je ne me suis jamais trouvé plus
» honoré, que lorsque j'ai été per-
» sécuté & calomnié. Jamais je ne
» me suis mieux délassé, que lors-
» qu'après avoir fait vingt lieues
» pendant la pluye & avec beau-
» coup de travail, je ne trouvai
» qu'une planche pour me reposer :
» Jamais plus fort que lorsqu'un
» jour de saint Pierre, je ne pus
» trouver qu'un seul morceau de
» pain pour cinq personnes que nous
» étions : Jamais plus assuré que dans
» les eaux d'un fleuve où je tombai
» pendant la nuit, & d'où je fus
» obligé de sortir à pied en danger
» de me perdre : Jamais plus puis-
» samment assisté que dans cette
» pauvre cabane où je me trouve
» sans livres, sans meubles, d'où
» j'écris cette lettre à Votre Ma-
» jesté, & où je compose d'autres

» traités pour les ames qui ſont ſous
» ma conduite, m'inſtruiſant moi-
» même dans le Livre éternel atta-
» ché à une croix pour l'amour de
» moi : Jamais enfin je ne me ſuis
» vu mieux accompagné qu'au mi-
» lieu des ſcorpions & des viperes,
» qui, toutes cruelles qu'elles ſont,
» n'attaquent point la vie de l'ame
» & épargnent l'honneur. C'eſt une
» vraie joye, Sire, que de ſouffrir
» pour Dieu : c'eſt en quelque fa-
» çon jouir du bonheur. Ainſi chaſſé
» de mon Evêché, dépouillé de mes
» revenus, & de tout ce qui peut
» donner quelque ſoulagement dans
» la vie, je me trouve plus en état
» de repréſenter à Votre Majeſté ce
» qui eſt de ſon ſervice.

» J'étois, Sire, Miniſtre de Votre
» Majeſté avant que d'être Evêque,
» & jamais je n'ai troublé la Juriſ-
» diction temporelle pour ſoutenir
» la ſpirituelle. Ce ſont deux bras
» qui doivent s'entr'aider l'un l'au-
» tre. Ce n'eſt point l'amour de la
» mitre, Sire, qui me fait écrire
» ceci à Votre Majeſté. Je ne l'ai
» point demandée ; je n'y ſuis point

» attaché : je n'y ai cherché ni les
» commodités de la vie, ni les ri-
» chesses, ni le repos : j'ai sacrifié
» toutes ces choses à Dieu : je n'e-
» stime dans la dignité que les pei-
» nes, les travaux, le soin de ames,
» & l'honneur que m'a fait Votre
» Majesté en m'y élevant. C'est
» pourquoi je me trouve obligé de
» lui exposer les excès auxquels sa
» religion doit remédier. La plû-
» part des Magistrats abusent &
» présument trop de leur autorité :
» ils agissent avec la même hauteur
» que si chacun d'eux étoit revêtu
» de toute celle de Votre Majesté ;
» & cela jusqu'à dire qu'ils sçavent
» bien couper la tête aux Evêques,
» & humilier ceux que les Rois ho-
» norent. Les Evêques étant ainsi
» méprisés, ceux qui leur sont infé-
» rieurs, les Prêtres, les Curés &
» les Bénéficiers sont traités de la
» même maniere. Les Officiers de
» la Justice Séculiere arrachent à la
» Jurisdiction Ecclésiastique, ceux
» dont les affaires y doivent être
» terminées, sous le faux prétexte
» qu'on fait violence.

» Le Comte même a retenu plu-
» ſieurs cauſes Eccléſiaſtiques par-
» devers lui, afin que l'Audience
» ne les jugeât pas : ce qui eſt con-
» traire aux immunités de l'Egliſe,
» & eſt cauſe que les Clercs ſont
» maltraités, & que les coupables
» demeurent ſans punition en ce
» monde. Le Comte a enlevé neuf
» mille écus à l'Egliſe d'Angelopolis
» contre toute juſtice, & les a don-
» nés à Don Garcias de Valdez ſon
» bon ami, qui a ſoin aujourd'hui
» de ménager ſes intérêts à Madrid;
» & la maniere dont il dépouilla cet-
» te Egliſe, n'eſt pas moins ſurpre-
» nante que la choſe même. Les
» Princes Catholiques ont quelque-
» fois éloigné des Evêques pour de
» grandes raiſons : ici cela ſe fait
» ſans ſujet & ſans formalité. Le
» chagrin d'un Vice-Roi ſuffit, com-
» me il eſt arrivé à Mexique à l'Ar-
» chevêque Don Jean de la Serna,
» à Don Guerrero, Archevêque de
» Manille, & à moi dans cette oc-
» caſion ; enſorte qu'on bannit plus
» facilement un Evêque, qu'on ne
» fait un Vagabond, dont au moins

» on instruiroit le procès, & dont
» on écouteroit les défenses : ce qui
» fait que les Néophites & les In-
» diens disent, qu'ils chassent Dieu
» de leurs terres en chassant ses Mi-
» nistres. Les excès commis contre
» la personne des Evêques, retom-
» bent sur les Chanoines & sur les
» Prêtres. Ils les citent, ils leur font
» des affaires sans que le Prélat en ait
» connoissance.

» Le Comte Vice-Roi, de son
» autorité & sans avoir consulté
» l'Audience, a enlevé le Docteur
» Jean de Merlo, Chanoine, Pro-
» viseur & Vicaire Général de l'E-
» vêché d'Angelopolis, élu Evêque
» de la Nouvelle-Ségovie, & en
» dernier lieu de Honduras; il l'a
» tenu enfermé plus de quatre mois
» dans sa maison, sans lui avoir don-
» né audience ni permis de dire la
» Sainte Messe, ni de l'entendre,
» pas même aux jours des plus gran-
» des solemnités; & tout cela s'e-
» xécute sans qu'on ait formé la
» moindre plainte contre lui. Il re-
» tient à Mexique le Docteur Do-
» mingo de los Rios, & le Docteur

» Don Manuel Brovo de Sobremon-
» te, qui eſt d'un mérite & d'une
» naiſſance diſtinguée. Il a tiré du
» Couvent des Carmes Déchauſſés
» le Docteur Don Louis de Gon-
» gora, le plus ancien Chanoine
» qui s'étoit retiré chez ces Reli-
» gieux, & il l'a banni à Teſculo :
» l'Egliſe, qui feroit un aſyle à un
» malfaiteur, n'en a pas été un pour
» un Chanoine très-vertueux & de
» bon exemple. Il a maltraité de
» même le Docteur Nicolas Fernan-
» dez, que Votre Majeſté eſtime
» pour ſa ſçience & pour ſa vertu.
» Il a chaſſé de leur Egliſe des Cha-
» noines que Votre Majeſté a hono-
» rés de ſa bienveillance & de ſes
» bienfaits, ſans qu'ils en ſçachent
» la raiſon. Une proviſion ſignée de
» la main du Comte, & qui ſelon
» nos loix devroit l'être de trois
» perſonnes de votre Conſeil, eſt
» toute la procédure qu'on employe.
» Il les cite ſous peine de ſaiſie de
» leur temporel, s'il n'obéiſſent ;
» de mille ducats s'ils different ; ils
» doivent ſortir d'Angelopolis deux
» jours après l'ordre reçu, & arri-

» ver à Mexique dans six ; & quand
» ils y sont, il leur refuse audien-
» ce, &c.

» Cette conduite, Sire, afflige
» beaucoup vos Sujets, déshonore
» les Ecclésiastiques, désole les Egli-
» ses, & fait une tache à la gloire
» de Votre Majesté, bien qu'il n'y
» ait pas de sa faute. Quoique les
» Evêques dussent être des Anges
» & des Séraphins, ils ne sont que
» des hommes. Ainsi je ne doute
» pas que nous n'ayons besoin d'ê-
» tre repris, avertis & corrigés : il
» est juste que, par les voyes de
» droit, nous soyons ramenés à no-
» tre devoir, si nous venons à nous
» en éloigner. Mais que l'exemption
» Ecclésiastique n'en souffre point,
» & que l'Eglise ne soit pas persé-
» cutée à cause de nos fautes parti-
» culieres. Qu'on nous reprenne,
» quoiqu'Ecclésiastiques, si nous le
» méritons ; mais que l'Etat Eccle-
» siastique soit honoré, puisqu'il
» mérite de l'être : que l'on corrige
» la personne, mais que l'on respecte
» la dignité.

» Enfin, Sire, les malheurs qui

» sont arrivés à ces Royaumes com-
» me des suites des excès commis
» contre les Ecclésiastiques, sont
» assez connus; & il est plus à pro-
» pos de les pleurer que de les rap-
» porter. L'exil de l'Archevêque de
» Mexique, Don Jean de la Serna,
» fut suivi de l'inondation & de la
» ruine totale de cette noble Ville.
» La Flotte commandée par Don
» Jean de Benevidès fut prise, ce
» qui réduisit le commerce à une
» grande pauvreté; & celle de Cha-
» zarreta se perdit dans le Golfe
» de Mexique avec de grandes ri-
» chesses & beaucoup de vos Sujets.
» Cette perte fut encore suivie de
» celle du Général Roque Centeno.
» Le Grand Prevôt, qui prit Don
» Hernando Guerrero, Archevêque
» de Manille, qui tenoit le Très-
» Saint Sacrement, mourut quel-
» que tems après sans confession,
» d'un coup d'épée dans la gorge.
» Le Fiscal de Votre Majesté, qui
» avoit demandé la protection Roya-
» le contre ce saint Prélat, fut trou-
» vé mort le matin dans son lit.
» Les deux neveux du Gouverneur,

» qui avoient exécuté ses ordres, » périrent presqu'aussitôt, l'un s'étant noyé, & l'autre ayant été » tué d'un coup de mousquet. Le » Gouverneur même, qui fit toutes » ces choses par le conseil des Peres » de la Compagnie, est aujourd'hui » prisonnier à Manille, où il souffre les miseres qu'il a fait souffrir » à l'Archevêque. Deux Flottes de » ces Isles ont fait naufrage, & les » Sangleyens se sont révoltés. Enfin » Dieu a puni cette Eglise, la laissant longtems sans Pasteur; car » l'Archevêque Fernand Montero, » nouvellement pourvu, est encore » mort à la même porte par laquelle » on avoit chassé l'Archevêque Don » Guerrero.

» J'ai vu verser des larmes dans » le Conseil, sur les malheurs qui » affligerent Honduras dès qu'ils eurent tué leur Evêque. Cette Pro» vince, auparavant si fertile, fut » réduite tout d'un coup à une ex» trême stérilité, les vents arra» chant les arbres, & les insectes » rongeant tout ce qui restoit sur » la terre, ensorte qu'elle ne don-

» noit plus ni fruits, ni nourriture
» à des hommes qui avoient donné
» un fruit si mortel & si amer à leur
» Pasteur. Ce pays, qui étoit le plus
» gras, le plus riche & le plus abon-
» dant des Indes, est aujourd'hui le
» plus sec & le plus misérable. Après
» tout cela, Sire, la colere de Dieu
» n'est point appaisée, & sa justice
» n'est pas satisfaite : l'on voit des
» calamités dans toute cette grande
» Monarchie. C'est pourquoi il faut
» arrêter les crimes pour faire cesser
» les châtimens. Les Royaumes sont
» enlevés à la Couronne, les Con-
» seils s'affoiblissent, les armées dé-
» périssent, les ennemis se multi-
» plient & augmentent en puissance,
» & nos amis perdent la leur. Peut-
» être, Sire, que les péchés de l'A-
» mérique sont cause des maux de
» l'Europe : c'est ainsi que Dieu
» avertit les Têtes couronnées.

» Je sçai, Sire, combien la piété
» & la religion de Votre Majesté
» sont touchées de ces désordres :
» Votre Couronne souffre à cause
» de nos fautes ; & nos péchés sont
» ses plus secrets, ses plus puissans

» ennemis. Je ſupplie très-humble-
» ment Votre Majeſté de remédier
» à ces déſordres ; je ne les ai pas
» tous rapportés : j'ai tû ceux qui
» ſont les plus ſenſibles, & je ceſſe
» ici de parler *de la puiſſance ſecrette*
» *qui les cauſe*, pour ne pas offenſer
» par ma relation ceux qui y ont
» part. Les travaux & les peines
» que j'ai ſouffert, me feront agréa-
» bles s'ils produiſent l'effet que j'en
» attends ; & ſi Votre Majeſté en-
» voye ſur les lieux des Juges pour
» s'aſſurer de la vérité des choſes,
» pour réformer les abus & donner
» la paix aux parties, pour mettre
» les Prélats à l'abri de ces perſé-
» cutions, pour régler l'autorité
» des Miniſtres, pour rendre l'hon-
» neur au Clergé & la tranquillité
» aux peuples, afin que Dieu ſoit
» glorifié, & que Votre Majeſté &
» ſon Conſeil ſoient obéis & ſervis.

L'Evêque D'ANGELOPOLIS.

*A Chiapa, le 12 Septembre 1647.*

Les dernieres lignes de cette let-
tre, vraiment Epiſcopale, méritent
une

une attention particuliere. Le bon Pasteur, moins touché de ses propres souffrances que de l'offense de Dieu, cherchoit un remede à des maux qui troubloient le Clergé & les peuples, à des maux qui scandalisoient toute la Nouvelle-Espagne, & qui, en fomentant toujours les divisions, donnoient lieu à la continuation des plus grands crimes, à la profanation des choses saintes, aux sacriléges, à la perte des ames. Pour que le Saint Siege & le Roi Catholique pussent arrêter tant de désordres, il falloit les leur exposer, & leur en faire connoître les véritables auteurs. Les prétendus Conservateurs & le nouveau Vice-Roi, le Comte de Salvatierra, justement repréhensibles, n'étoient proprement que les instrumens de cette œuvre de ténèbres. Ceux qui remuoient tout, qui animoient tout, qui armoient les enfans contre leur pere, & une partie des brebis contre leur Pasteur, ne se cachoient point : leurs attentats étoient publics, & déja connus dans l'une & l'autre Amérique. Si notre Prélat

les appella *une puiſſance ſecrette* ; c'eſt parce que, par leurs menées cachées, ils faiſoient encore plus de mal que par leurs violences publiques.

Pour ne pas les offenſer par ſa relation, c'eſt-à-dire pour ne pas les irriter de plus en plus, & leur donner occaſion de ſe porter à de nouveaux excès, il paſſe ſous ſilence pluſieurs griefs dans une relation qui ne pouvoit manquer de devenir publique dans toutes les Provinces de l'Europe & du Nouveau Monde. Nous verrons néanmoins que ce que la charité & la prudence du ſerviteur de Dieu lui faiſoient ſupprimer dans cette relation, il le dira dans la ſuite, lorſque les premiers coupables le mettront dans la néceſſité de parler ; mais c'eſt à eux-mêmes qu'il parlera, & en répondant à un de leurs Supérieurs, qui ne lui avoit écrit que pour lui faire de nouvelles inſultes, après même que le procès avoit été jugé à Madrid & à Rome en faveur de l'Evêque.

*Fin du Tome VII.*



# TABLE DES SOMMAIRES

Contenus dans le ſeptieme Volume.

## LIVRE PREMIER.



## LIVRE SECOND.

Fin de la Table du Tome VII.

